



Curumilla

Gustave Aimard

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

HDCCCLX

Les jésuites avaient fondé au Mexique des missions autour desquelles, avec cette patience qui les a constamment distingués, une charité sans bornes et une persévérance que rien ne pouvait décourager, ils étaient parvenus à grouper un grand nombre d'Indiens auxquels ils enseignaient les principaux et les plus touchants dogmes de notre religion, qu'ils baptisaient, instruisaient et faisaient travailler la terre. Ces missions, d'abord peu considérables et séparées par de grandes distances, s'étaient insensiblement accrues ; les Indiens, séduits par la douce aménité des bons pères, étaient venus se placer sous leur protection, et nul doute que si les jésuites, victimes de la jalousie des vice-rois espagnols, n'avaient été honteusement dépouillés et chassés du Mexique, ils ne fussent parvenus à attirer à eux la plupart des Indios braves les plus féroces, à les civiliser et à faire abandonner aux tribus indiennes la vie nomade. C'est dans une de ces missions que nous conduirons le lecteur, un mois après les événements que nous avons rapportés dans notre précédent ouvrage (1). La mission de Nuestra Señora de los Angeles

ÎÇ (1) Voir la Fièvre d'or, 1 vol. Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix.

2 GUKUMILLA.

avait été construite sur la rive droite du Rio San Pedro, à soixante lieues environ du Pitic.

Rien n'égale le grandiose et l'originalité de sa position, rien ne peut le disputer en majesté sauvage et en sévérité imposante au paysage majestueusement terrible qui s'offre aux regards et remplit le cœur de terreur et de joie mélancolique, à l'aspect des effrayants et sombres rochers qui se projettent sur les eaux du fleuve, pareils à des murailles colossales et à de gigantesques créneaux coupés par d'immenses fissures et des gouffres béants qui semblent accuser ijuelque convulsion de la nature ; puis, au milieu de ee chaos, de ces rocs entassés formant des précipices et de fantastiques aspérités au pied même d'un rapide de quatre-vingts toises, d'où le fleuve mugit en toui^billons impétueux et se précipite en une large et écumeuse cascade, au sein d'un délicieux valon couvert d'un tapis de verdure, se cache et s'abrite frileusement la mission, d<miinée de trois côtés par d*immenses montagnes qui élèvent jusqu'aux cieux leurs pics lointains.

Hélas! cette mission, jadis si riante, si animée^ si gaie et si heureuse, ce coin ignoré du monde, qui semblait un reflet perdu de l'Eden, où matin et soir, ae mêlant à la cascade, les hymnes de reconijiaissance contaient vers le Tout-Puissant, cette mission est morte et désolée maintenant, ses cases sont dessertes et en rumes, l'église est effondrée, l'herbe a envahi le chœur; les membres effrayés de cette simple et naïve communauté, dispersés par la persécution, se sont réfugiés au désert, et sont rentrés dans eette vie sauvage dont on avait eu tant de peine à le3 foire sortir ^ les bêtei^ fiuves gitent.âaiis la

CUaUMILU. 5

maison de Dieu, et l'on n'entend plus que la voix de la solitude qui murmure incessamment parmi les cases désertes et siffle à travers les murs écroulés» que les herbes parasites envahissent

rapidement» rongent sans cesse, et ne tarderont pas à renverser sur le sol et à recouvrir d'un vert linceul

C'était le soir ; le fleuve grondait sourdement à travers les palétuviers ; le ciel, semblable à un dôme de diamant, étincelait de ces millions d'étoiles qui sont aussi des mondes ; la lune répandait une vague et mystérieuse lumière, et l'atmosphère, rafraîchie par une brise folle, était embaumée de ces acres senteurs du désert, si bonnes et si saines à respirer

Cependant la nuit était assez fraîche, et trois voyageurs, accroupis autour d'un vaste brasier allumé au milieu des décombres, semblaient en apprécier la chaleur, bienfaisante.

Ces voyageurs sur les rudes visages desquels jouaient les reflets changeants de la flamme, auraient offert un splendide sujet de tableau à un peintre, avec leurs costumes étranges et leurs physionomies caractérisées, campés là au milieu de cette nature abrupte et sauvage. ^

Un peu en arrière du groupe principal, quatre chevaux entravés à l'ambule broyaient à pleine bouche leur provende, tandis que leurs maîtres, de leur côté, terminaient un maigre repas composé d'une tranche de venaison, de quelques morceaux de tasajo et de tortillas de maïs, le tout arrosé d'eau légèrement mélangé de refino» destiné à corriger en partie sa crudité.

Ces trois hommes étaient le comte Louis» Valent Wi

et 409 Gormdii^

h CtJRUMaLA*

Bieii qu'ils mangeassent en véritables chasseurs, c'est-à-dire de bon appétit et sans perdre une bouchée, cependant il était facile de deviner que nos personnages étaient sous le coup d'une préoccupation sérieuse; leurs yeux erraient sans cesse autour d'eux, furetant dans l'ombre et cherchant à percer les tendres. Parfois, la main s'arrêtait à moitié chemin de la bouche, le morceau de tasajo restait suspendu; de la main gauche, ils cherchaient instinctivement leur rifle posé à terre auprès d'eux ; ils tendaient le cou en avant et écoutaient attentivement, analysant et décomposant dans leur esprit ces mille bruits sans nom des grands déserts américains, qui tous ont une cause et sont un infaillible avertissement pour l'homme qui sait les comprendre*

Cependant le repas s'acheva.

Don Gomelio avait saisi sa jarana, mais sur un geste de Louis, il la reposa à terre, s'enveloppa dans son zarapé et s'étendit sur le sol.

Valentin réfléchissait profondément, Louis s'était levé, et appuyé contre un pan de mur, il regardait attentivement au dehors.

Un laps de temps assez long s'écoula ainsi sans qu'une parole fût échangée.

Louis vint enfin se rasseoir auprès du chasseur.

— C'est étrange 1 dit-il.

•— Quoi ? répondit distraitement Valentin.

— U absence prolongée de Curumilla ! voilà près de trois heures qu'il nous a quittés sans nous en dire la raison, et il n'est pas encore de retour.

— Le soupçonnerais-tu? fit le chasseur avec une certaine amertume.

— Frère, reprit Louis, tu es injuste en ce mo[^]

Ioêût ; je ne soupçonne pas, je suis inquiet» voilà tout. Ainsi que toi, j'ai pour le dieu une trop vive et trop sincère amitié pour ne pas redouter un malheur.

— Gurumilla est prudent, nul n'est autant que lui au fait des ruses indiennes ; s'il ne revient pas, c'est qu'il a poiu* cek des raisons importantes[^] sois* en sûr.

— J'en suis convaincu; mais le retard que cette absence nous cause peut nous devenir préjudiciable.

— Qu'en sais-tu, frère? Peut-être notre salut dépend-il de cette absence elle-même. Crois-moi, Louis, je connais beaucoup mieux que toi Gurumilla, j'ai trop longtemps dormi côte à côte avec lui pour ne pas avoir en lui la plus grande confiance. Ainsi, tu le vois, j'attends patiemment son retour.

— Mais s'il est tombé dans un piège[^] s'il a été tué?

Valentin regarda son frère de lait avec une expression indémissible ; puis il répondit en haussant les épaules d'un air de superbe dédain :

— Tombé dans un piège, lui! Gurumilla, mort!

allons donc! tu plaisantes, frère. Tu sais bien que cela n'est pas possible.

Louis ne trouva rien, à objecter à cette assurance si franchement naïve.

-r Enfin l reprit-il au bout d'un instant, toujours est-il qu'il se fait bien attendre.

— Pourquoi donc? Qu'avons-nous besoin de lui en ce moment? Tu n'as pas l'intention de quitter ce campement, n'est-ce pas? Eh bien, qu'est-ce que cela fait qu'il arrive une heure plus tôt ou plus tard?

Louis fit un geste de mauvaise humeur, se roula

d GtlRUVnXA.

Aém son sarapé et s'étendit auprès de don Cornelioi en disant d'un ton bourru :

-* Bonsoir,

— Bonsoir, frère, répondit Valentin en soorianL Dix minutes plus tard^ malgré sa mauvaise hu-

meur^ Louis, vaincu par la fatigue, dormait comme s'il n'eût plus dû se réveiller,

Valentin laissa encore un quart d'heure s'écouler avant de fhire un mouvement, puis il se leva doucement, s'approcha à pas de loup de son frère de lait, se pencha sur lui et l'examina attentivement pendant deux ou trois' minutes.

— Enfin 1 murmura-t-il en se redressant, j'avais peur qu'il ne s'obstinât à veiller et à me tenir compagnie.

Le chasseur passa dans sa ceinture les pistolets qu'il avait déposés à terre, jeta son rifle sur son épaule, et enjambant avec précaution par-dessus les pierres et les décombres de toute sorte qui encombraient le sol, il s'éloigna rapidement, quoique sans bruit,

et ne tarda pas à disparaître dans les ténèbres. • n marcha ainsi pendant environ dix minutes, et gagna un épais foun' é d'arbres du Pérou et de mezquites. Arrivé là, il s'abrita derrière un buisson, et après avoir d'un coup d'œil perçant soigneusement exploré les environs, il siffla doucement à trois reprises, en ayant soin de laisser une distance égale entre chaque sifflement.

Au bout de deux ou trois minutes^ le cri de l'épervier d'eau s'éleva à deux reprises différentes du sein des palétuviers qui bordaient la rive du fleuve & quelques pas à peine de l'endroit où se tenait le chasseur.

CtJftUMltiJL 7

— Bon ! murmura celui n^i, noire ami est exact ; mais, comme la sagesse des nations dit quelque part que la prudence est la mère de la sûreté, soyons prudent, cela ne peut pas nuire, lorsque Ton traite avec de pareils drôles, et le digne chasseur arma son rifle.

Puis, cette précaution prise, il quitta le fourré au sein duquel il était caché, et s'avança vésolûment en apparence, mais cependant sans négliger' aucune précaution pour éviter une surprise, vers l'endroit d'où était partie la réponse à son signal.

Arrivé à moitié chemin environ du lieu vers lequel il se dirigeait, quatre ou cinq individus en sortirent et marchèrent à sa rencontre.

— Oh I oh I fit le chassem*, voilà des gens qui semblent avoir grande hâte de causer avec moi) attention.

Alors 11 s'arrêta, épaula son rifle, et couchant en joue l'homme le plus rapproché de lui ;

— Halte 1 dit-il, ou je fais feu.

— Capa de Dios 1 vous êtes vif, caballero, répondit une voix ironique, vous ne vous laissez pas facilement i^procher; mais désarmez votre fusil si vous voyez que nous sommes sans armes*

— Saûs armes apparentes, oui ; mais qui tue répond que vous n'en avez pas de cachées?

-^ Mon honneur 1 monsieur, répondit avec hauteur le premier interlocuteur. En douteriez-vous, par hasard?

Le chasséttf ricana.

— Je doute de tout la nuit, lorsque je suis seul dans le désert et que devant moi se trouvent quatre

8 CVRUMltU.

hommes que j'ai tout liea de supposer ne pas être de mes meilleurs amis.

— AlloDs, allons, monsieur, un peu plus d'aménité, s'il vous platU

— Je ne demande pas mieux ; seulement, cette entrevue, c'est vous qui l'avez désirée ; donc vous devez accepter mes conditions et non pas moi les vôtres.

— A votre aise, don Valentin ; qu'il soit fait selon votre désir. Cependant, la première fois que nous avons traité ensemble, je vous ai trouvé beaucoup plus coulant.

— Je n'en disconviens pas ; venez seul et nous causerons.

L'étranger ordonna d'un geste à ceux qui l'accompagnaient de demeurer où ils se trouvaient et il s'approcha seul.

— A la bonne heure ! fit le chasseur en désarmant son rifle, dont il reposa la crosse à terre et sur le canon duquel il s'appuya, les deux mains croisées.

L'homme envers lequel Valentin montrait si peu de confiance, on, pour parler plus clairement, dont il avait une aussi grande méfiance, n'était autre que le général don Sébastien Guerrero.

— Là, maintenant, vous devez être satisfait ; je vous ai, je crois, donné une grande preuve de condescendance, dit le général en arrivant auprès de lui.

— C'est que probablement vous avez des raisons pour cela, répondit le chasseur d'un air narquois.

— Monsieur ! fit le général avec hauteur.

— Soyons nets et brefs comme des hommes qui

CVBoMILtA. 9

s'apprécient à leur juste valeur» répondit sèchement Valentin. Je ne suis ni un niais ni un individu infatué de son propre mérite, la franchise seule» une franchise requise, pourra donc seule, je le répète, nous amener à nous entendre, si cela est possible, ce dont je doute ;

— Que supposez-vous donc, monsieur ?

— Je ne suppose rien, général, je suis certain de ce que j'avance, voilà tout. Quelle probabilité qu'un grand personnage comme vous, général, gouverneur de la Sonora, que sais-je en-

core? s'abaisse à solliciter d'un pauvre diable de chasseur comme je le suis une entrevue la nuit, .au. fond d'un désert, s'il n'espère pas retirer de cette entrevue de grands avantages ? Il faudrait être fou ou imbécile pour ne pas voir cela du premier coup d'œil, et, grâce à Dieu, je ne suis ni l'un ni l'autre.

— Supposons que cela soit sînsi que vous le dites.

— Supposons^ je àe demande pas mieux. Maintenant, venons au iait.

— Hum ! cela lie me semble guère facile avec vous.

— Pourquoi donc? Nos premières relations, que vous rappelez tout à l'heure, ont dû cependant vous prouver que je suis assez fadle en affaires.

— C'est juste ; pourtant celle que j'ai à vous proposer est assez scabreuse et je crains...

— Quoi demc ? Que je refuse ? Dame I vous comprenez^ c'est un risque à courir.

— Non^ je crains que vous ne saisissiez pas bien l'esprit de l'affaire et que vous vous fâchiez.

— Vous croyez? après tout c'est possible. Voulezvous que je vous évite la peine.de vous expliquer?

10 GOftUiniXA.

— Comment cela?

— Ecoutez-moi.

Les deux hommes étaient debout à deux pas l'un de l'autre, se regardant l'œil dans l'œil ; seulement Yalentin, toujours sur ses gardes, surveillait attentivement, sans en avoir l'air, les trois ou quatre individus restés en arrière.

— Parlez, fit le général.

— Général, vous voulez tout simplement me proposer de vous vendre mon ami.

Don Sébastien , à ces paroles , prononcées d'un accent incisif, fit malgré lui un geste de surprise, en reculant d'un pas.

— Monsieur !

— Est-ce vrai? oui ou non?

— Vous employez des termes balbutia le général.

— Les termes ne font rien à la chose. Maintenant que vous avez reconnu que le comte Louis n'est pas le complice que vous espériez trouver afin de vous hisser sur le fauteuil de la présidence de la république, comme vous désespérez de le faire changer d'avis, vous voulez vous en débarrasser, c'est logique.

-^Monsieur!

— Laissez-moi continuer. Pour cela vous ne trouvez rien de mieux que de Tacheter. Du reste, vous avez l'habitude de ces transactions. J'ai entre les mains des preuves de quelques-unes qui vous font beaucoup d'honneur.

Le général était blême d'épouvante et de rage ; il serrait les poings , frappait du pied en murmurant des mots sans suite.

Le chasoeur ne sembla pas s'apercevoir de cette agitation et continua imperturbablement :

— Seulement, vous vous êtes trompé en venant m'adressant à moi ; je ne suis pas Fae-de-Chien , un gaillard avec lequel vous avez fait un bien beau mariage dans le temps (1) . J'ai fait le commerce des bijoux, mais jamais celui de chair humaine : chacun sa spécialité, je vous laisse celle-là,

— Mais enfin, monsieur, s'écria le général à son tour, le paroxysme de la colère, où voulez -vous en venir? Est-ce donc dans le but de m'insulter que vous avez accepté cette entrevue?

Yalentin haussa les épaules.

— Vous ne le croyez pas, dit-il, cela serait trop bête ; non, je veux vous proposer une affaire.

— Une affaire \

— Ou un marché, si vous l'aimez mieux.

— Et ce marché?

— Le voici en deux mots : j'ai entre les mains certains papiers qui, s'ils voyaient le jour et étaient remis à certaines personnes, pourraient vous coûter non-seulement votre fortune, mais encore la vie.

— Des papiers? balbutia donc Sébastien.

— Oui, général ; votre correspondance avec certain diplomate nord-américain auquel vous consentez à livrer la Sonora et un ou

deux autres Etats si les Etats-Unis vous fournissent les moyens de vous emparer de la présidence de la république mexicaine,

— Et vous avez ces papiers? dit le général avec une anxiété mal contenue*

(1) Voir le Chercheur de Pistes^ 1 vol. Âmyot, éditetir, 8, rue 4è la Paix.

12 CCaDMlLLA.

— J'ai les lettres avec les réponses de votre correspondant, oui.

. —Ici?

— Parfaitement, fit Valentin en ricanant.

— Alors tu vas mourir I s'écria le général en se précipitant par un bond de panthère sur le chasseur.

Mais celui-ci était sur ses gardes. Par un mou* vement aussi vif que celui de son ennemi avait été brusque, il le saisit à la gorge, le renversa sous lui, et lui appuyant le pied sur la poitrine :

— Un pas de plus, dit-il froidement aux compagnons du général, qui accouraient en toute h&te à son secours, un pas de plus^ et il est mort I

Certes, le général était un homme brave; maintes fois, il avait donné des preuves non équivoques d'un courage poussé jusqu'à la témérité : cependant il vit une telle résolution étinceler dans l'œil fauve du chasseur qu'il sentit un frisson agiter tous ses membres , il se vit perdu , il eut peun

— Arrêtez 1 arrêtez 1 s'écria-t-il d'une voix inaitulée en s'adressant à ses amis.

Ceux-ci obéirent

— Je pourrais vous tuer, dit Valentin, vous êtes bien en mon pouvoir ; mais que m'importe votre vie ou votre mort, je tiens Tune et l'autre entre mes mains; relevez - vous ! Maintenant, un mot-: prenez garde de rien faire contre le comte.

Le général avait profité de la permission du chasseur pour se relever tout froissé et tout meurtri de sa chute ; mais aussitôt qu'il se sentit libre de ses mouvements, que ses pieds portèrent bien

A>_rU' • '•■<

jQiniuiiii.LA, 4 s

J*aplomb sur le sol, une révolution s*opéra ra lui et le courage lui revint.

— Ecoutez à votre tour, répondit -il, je serai avec vous aussi franc et aussi brutal que vous l'avez été avec moi ; c'est maintenant entre nous une guerre à mort, sans pitié et sans merci. Dusséje porter ma tête sur un échafaud^ le comte mourra, parce que je le hais et qu'il me faut sa mort pour satisfSsbire ma vengeance.

— Bien , répondit froidement ValenUn.

^- Oui, répondit le général en raillant. Aile», je ne vous crains pas ; servez -vous des papiers dont vous m'avez menacé, peu m'importe ; je suis invulnérable, moi.

— Vous croyez ? articula lentement le chasseur.

— Je vous méprise , vous n'êtes que des aventuriers; jamais vous ne pourrez m'atteindre.

Valentin se pencha vers lui.

^i— Vous, lui dit-il, c'est possible, mais votre fille!!!

Et profitant de la stupéfaction du général, atterré par ces paroles, le chasseur poussa un rire strident et moqueur, et s'élança dans le fourré, où il était impossible de le poursuivre.

— Oh I murmura le général au bout d'un instant en passant sa main sur son front moite de sueur, oh! le démo! ma fille I a-*t-il dit!... ma fiUel

Il rejoignit ses compagnons et s'éloigna avec eux sans vouloir répondre* à aucune des questions qu'ils lui adressaient.

^Â ,CUBUIIIILLi4 '

ftin lllliision*

Valentin, après s'être brusquement séparé du général, ainsi que nous l'avons rapporté à la fin de notre précédent chapitre, ne sembla nullement s'in^ quiéter d'être poursuivi» et si dans le premier mo* ment il avait pressé le pas, il ne tarda pas à la ralentir.

Arrivé à peu près à une centaine de mètres de l'endroit où avait eu lieu son entrevue avec don Se* bastian, il s'arrêta, leva les yeux au ciel et parut s'orienter, puis il reprit sa marche; mais au lieu -de se diriger vers la Mission, il lui tourna complètement le dos, fit un crochet sur la droite et revint sur la rive du fleuve, dont il s'était d'abord éloigné.

Bien qu'en ce moment sa course fût assez rapide, le chasseur paraissait fortement préoccupé, ses regards erraient machinalement autour de lui ; parfois H s'arrêtait, non pas pour écouter quelque bruit inconnu, mais par suite des pensées qui l'obsédaient et lui étaient le sentiment des choses extérieures. Evidemment Valentin cherchait la solution d'un problème qui l'embarrassait.

Enfin, au bout d'un quart d'heure environ, il entrevit une faible lueur. À quelques pas devant lui cette lueur brillait à travers les arbres ; elle semblait indiquer un campement.

Valentin s'arrêta et siffla doucement. Au même instant les branches d'un buisson, situé à cinq ou six mètres de lui, s'écartèrent sans bruit, et un homme parut.

Gutenmorgen. LA « IB

C'est l'homme était Gurundilla »

~ Eh bien, demanda Valentin, est-elle veiméte L Araucan baissa affirmativement la tête.

Le chasseur fit un geste de mauvaise humeur.

« Où est-elle ? dit-il,

L'Indien indiqua du doigt le feu que le chasseur avait aperçu.

— Le diable enjoint les femmes ! grommela le chasseur ; ce sont les êtres les moins logiques qui existent. Comme elles se laissent toujours guider par la passion, elles renversent souvent sans y songer les plus sûres combinaisons.

Puis il ajouta à haute voix :

— N'avez-vous donc pas fait ma commission ?

Cette fois VIndien parla.

— EHe ne veutrira entendre, dit-il, elle veut voir.

— Je le savais, s'écria le chasseur; elles sont toutes les mêmes, têtes folles bonnes à faire des grelots pour les mules t Et encore, cölle--ci est une des meilleures I Enfin, conduisez-moi près d'elle^ je vais tâcher de la convaincre.

L'Indien sourit d'ufi air railleur, mais il ne répondit pas; il se détourna et guida le chasseur versf le feu.

En quelques secondes le chasseur se trouva sur la lisière d'une vaste clairière au centre de laquelle, auprès d'un bon feu de bois mort, doiSa Angola et sa camérista Violanta étaient accroupies sur des. monceaux de fourrures.

A dix pas derrière les deux femmes , plusieurs peones, armés jusqu'au dents, attendaient, appuyés sur leurs longues lances, le bon plaisir de leur maltresse.

16 CUIU/MIIM*

DoQa Angela leva 1^ tête au bruit causé par rapproche du chasseur, et poussa un léger cri de ioie.

— Vous voilà donc enfin I s'écria-t-elle, je desespérais de vous voir arriver.

— Peut-être eût-il mieux valu que je ne vinsse pas, répondit-il avec un soupir étouffé.

La jeune fiUe n'entendit pas ou feignit de ne pas entendre la réponse du chasseur.

— Votre campement est-il loin d'ici ? reprit-elle,

— Avant de nous y raidre, dit le chasseur, il faut que nous causions un peu, seSora.

— Qu'avez-vous donc de si intéressant, ou plutôt de si pressé à me dire?

-7- Vous allez en juger.

La jeune fille fit le geste de quelqu'un qui se résigne à écouter une chose qu'elle sait d'avdaace lui devøer être désagréable.

— Parlez, dit-elle.

Le chasseur ne se fit pas répéter deux 6>is l'invitation.

— Où Curumilla vous a-t-il rencontrée?

— A l'hadenda, au moment où je montais à cheval pour venir ; je n'attendais que lui pour me mettre en route.

— U a cherché à vous dissuader de cette démarche?

— C'est vrai; moi j'ai voulu absolument venir et je l'ai contraint à me conduire ici.

— Vous avez eu tort, Nina.

-^ Pour quelle raison?

— Pour mille.

— Ceci n'est pas répondre ; dites-m'en une»

— Votre père, d'abord.

*^ Il n'est pas encore arrivé à l'hacienda« Je sers à le retour avant qu'il ne vienne ; je n'ai rien à craindre de ce côté-là,

*~ Vous vous trompez; votre père est arrivé ; je l'ai vu» ainsi causé avec lui.

— Vous! où? quand?

— Moi, ici, il y a une demi-heure.

— C'est impossible, dit-elle.

— Cela est. J'ajouterais même qu'il m'a voulu tuer.

— Lui?

— Oui.

La jeune fille demeura un instant pensive ; au bout de cet instant, elle releva sa tête mutine, et la secouant à plusieurs reprises :

— Tant pis! dit-elle résolument; quoi qu'il arrive, j'irai jusqu'au bout

— Qu'espérez-vous de cette entrevue, Nina? ne savez-vous donc pas que votre père est notre ennemi le plus acharné ?

— Ce que vous me dites là arrive trop tard, à présent ; il fallait me faire ces objections lorsque je vous ai fait parvenir ma demande.

— C'est vrai ; mais, alors, j'avais encore des espérances que, maintenant, je ne puis conserver. Croyez-moi, Nina, ne vous obstinez pas à voir don Luis. Retournez le plus vite possible à l'hacienda. Que pensera votre père s'il ne vous voit pas en arrivant?

— Je vous répète que je veux avoir avec don Luis une conversation des plus importantes; il le faut, pour lui et pour moi.

lê GCJltÛMltLA.

— Songez aux conséquences d'une telle démarche.

— Je ne songe à rien. Je vous avertis que si vpus reftiseï plus longtemps d'exécuter votre promesse envers moi, j'irai seule trouver le eimdê.

Le chasseur la considéra un instant avec une expression singulière; il secoua tristement la tête, et lui prenant et lui serrant affectueusement la main :

*-^ Que vôtre volonté soit faite, répondit-il doucement, nul ne peut changer son destin; yenox donc, puisque vous l'exigez ; Dieu veuille que votre obstination ne cause pas de grands malheurs I

— Vous êtes un oiseau de mauvais augure, ditelle en riant; partons! partons I Vous verrez que tout cela finira beaucoup mieux que vous ne l'es* pérez.

— J*y consens; seulement oonfi^HVOUs à moi et laissez ici votre escorte.

. -Je ne demanda pas nêux; je n'emmènena que Violanta.

— Comme il vous plaira.

Sur un signe de sa maltresse, la camérista s'ap* procha des peonea, toujours immobiles, et leur in^ tima l'ordre de ne quitter sous aucun prétexte la clairière avafft bgu retoieur.

Alors, guidées par Valentin, les deux femmes se dirigèrent vers le campement des flibustiers ; Guru^ imlla formait l' arrière-

garde* ^

Arrivés à une centaine de mètres au plus, Valenlin s'arrêta* . >
^ ^:Qu'avez<»Yo ^s' l^i demanda dofla Angdia.

— J'hésite à troubler «le repos de mon ami;

peut-ètr^ me saura-t-il mauvais gré de vous avoir conduite vers lui, répondit Valentin.

— Non, fit -elle, vous me trompez, telle n'est pas votre pensée en ce moment.

D la regarda avec étonnement.

— Mon Dieu! continua-t-elle avec animation, croyez-vous donc que je ne sache pas ce qui en ce moment vous tourmente ? C'est de voir une jeune fille de mon âge, riche, bien née, fttire, ainsi que vous dites, vous autres, une démarche inconvenante et qui, lorsqu'elle sera connue, la perdra inévitablement de réputation. Ehl mon Dieul nous autres Américaines, nous ne sommes pas comme vos femmes froides et compassées d'Europe, qui font tout par poids et mesure : nous aimons ou nous haïssons ; ce n'est pas du sang, c'est la lave de nos volcans qui circule dans nos veines ! Mon amour, c'est ma vie 1 Peu m'importe le reste. De-meurer ici quelques instants ; laissez-moi arriver seule ; don Luis, j'en suis convaincue, comprendra et appréciera à sa juste valeur ce que je fais. Ce n'est pas un homme ordinaire, lui ; je l'aime, vousdis-je. Dans un amour véritable et ardent comme le mien, il ya une certaine attraction magnétique qui fait qu* on ne peut le dédaigner.

La jeune Mexicaine était splendidement belle en prononçant ces paroles ; la taille cambrée, la tête rejetée fièrement en arrière,

Toeil étincelant et la lèvre frémissante, il y avait à la fois en elle de la vierge et de la bacchante.

Dominé malgré lui par l'accent de la jeune femme, ébloui par sa resplendissante beauté, le chasseur s'inclina respectueusement devant elle, et d'une voix émue : - • •

20 CURUMILU.

— Allez donc, lui dit-il doucement, et Dieu veuille que, grâce à vous, mon frère se rattache à la vie !

Elle sourit avec une inexprimable expression de finesse et de sécurité, et, légère comme un oiseau, elle s'envola rapidement au milieu des buissons.

Valentin et Curumilla, assez rapprochés du camp pour voir ce qui s'y faisait, sans cependant que le bruit de la voix arrivât jusqu'à eux, résolurent d'attendre où ils se trouvaient en ce moment et de n'intervenir que si leur présence devenait absolument nécessaire.

Le campement se trouvait dans le même état où le chasseur l'avait laissé en le quittant pour se rendre auprès du général ; don Luis et don Cornelio dormaient profondément.

Dofia Angola demeura un instant silencieuse, fixant sur don Luis un regard dans lequel rayonnait une inébranlable résolution ; elle se pencha doucement sur lui. Mais au moment où sans doute elle allait poser légèrement sa main sur son épaule pour l'éveiller, un bruit soudain la fit tressaillir, elle se redressa vivement, jeta autour d'elle un regard effrayé, et se rejetant brusquement en arrière, elle disparut au milieu des buissons.

A peine s'était-elle éloignée, que le bruit, qui sans doute avût frappé ses oreilles et interrompu l'exécution de son projet[^] devint de plus en plus fort, et bientôt il fut facile de reconnaître le bruit cadencé des pas d'une nombreuse troupe en marche, et les grincements sourds des roues de plusieurs Wagons.

— Vos compagnons arrivent, dit rapidement dona

[^]ngela à Valentin en le rejoignant, ils ne sont plus qu'à une courte distance de la Mission ; puis-jetonjours compter sur tous ?

— Toujours, répondit-îL

— J'ai changé d'avis : ce n'est pas de cette façon que je veux m'expliquer avec le cœoite» c'est en face de tous, à la lumière du soleil; lûentôt vous me reverrez parmi vous. Adieu» je retourne à l'hacienda ; préparei[^] le comte à ma visite.

Après avtâr fait un dernier signe d'adieu au chasseur et lui avoir souri, la jeune fille remonta à cheval et s'éloigna au galop, suivie de son escorte.

— Oui, je préparerai Louis à la recevoir, murmura le chasseur [^]n la suivant un instant des yeux. Cette enfant a le coeur noble , elle aime réellement mon frère de lait. Qui sait quelle ' sera la conséquence de cet amour?

Et après avoir deux ou. trois {(As secoué la tête d'un air songeur, il regagna le campement, accomr pagné de Gurumilla, dont l'impassibilité indienne ne se démentait pas et qui semblait complètement étranger à tout ce qui se passait autour de Itd.

Valentin réveilla Louis.

Celui-ci fut debout en un instant.

— Avons-nous du nouveau ? demanda-t-il.

— Oui, la compagnie arrive.

— Déjà, oh I oh ! elle a fait diligence, ceci est de bon augure.

— Demeurerons-nous longtemps ici?

— Non ; deux jours au plus, le temps de faire un peu reposer les gens et les bêtes.

— Peut-être vaudrait-il mieux le pousser de suite en avant

et notre

— Je le voudrais comme toi , mais c'est impossible, puisque les quarante mille bœufs que nous devons trouver ici ne sont pas encore arrivés et que nous sommes contraints de les attendre.

—* C'est Trai.,

•«-Je suis d'autant plus contrarié de ce contre-temps, que nos vivres diminuent rapidement. Cependant, ne laissons pas voir notre désajustement à nos compagnons, faisons contre fortune bon cœur ; ils savent que nous les avons devancés ici afin de tout préparer en fourriers, laissons-leur croire que nous avons réussi.

Valentin s'inclina affirmativement.

La nuit était presque finie ; déjà, à l'horizon, le ciel commençait à se nuancer de larges bandes blanchâtres, les étoiles venaient toutes disparaître et s'éteignaient, les unes après les autres, éteintes dans les profondeurs du ciel ; le soleil n'allait pas tarder à se lever.

Curumilla jeta une brassée de bois sec dans le foyer, afin de raviver sa flamme et de neutraliser les *eofets de l'air glacial de la nuit.

— Caramba ! s'écria don Cornelio en s'éveillant en sursaut, je suis gelé| moi, tant les nuits sont froides.

7— N'est-ce pas? lui dit Valentin; eh bien, si vous voulez vous échauffer, rien n'est plus facile, accompegna-moi.

'— Jfe ne demande pas mieipt ; où allez-vous?

— Ecoutez I

^ iécmkia. Tions» ih-il w hb\A d'un instant* serait-ce la conipagnie? , . : j

flORinfiuAi Sg

^ Blte-*!Dâme. Mais U est hwtîl^ que »<m\$ mm âérwgiom, la yoiët.

En effet, en ce moment, rayant-:garde int^^am déboueba daoifr la Mkeîoot

D'après las traitéa ptsaés avec la société Atrê* vijdai quamnte mille ratiws devaient 6tre prépa^ fée» il la MisBioa pour la compagnie françaïie.

Le comte avait remis le oomifia&dement au eo* lonel Fl<»rèa, avec ordre de faire diligwce* et accompagné de Yalentin, de CorneUo et de Gmti* SûâUa, il avût poussé en avwt.

Malheureusement, la sodét4, n'avait pas rempli ses eitgagements avec la loyauté que le oomte était en droit d'attendre d'elle ; au lieu de qua^ rante miUe rations « il n'en avait trouvé que la

moitié environ, rangées avec une certaine simè^ trie dans une cabane en ruines.

Ce manque de parole était d'antaat plus préju^ dicial^ Jie aux intérêts de l'expéditloQ que le comte* grâce à cette manœuvre perfide, se trouvait près* que daqs l'impossibilité de poussa plus }(m)»puia« ^ qu'il allmt quitter définitivement les terres habitées et cultivées pour s'enfai»îer dass le désert

Au Teste, depuis* le départ de la oompagnie de Guaymas, le mauvais vouloir des Mexicains avait en toutes eireonstances été si évident qu'il avait fallu à don Lu^ une énergie surhumaine et une volonté de fer, pour ne pas tomber dans le découragement et ne pas se retirer devant ces obstacles asmés sous ses pas comme à plaisir avec une animosité sans égale.

Cependant^ jusqu'alors les Mexicains n'avaiwi pas osé num-qœr aussi effirantémem à leiers .engage** montai 'û fîî^t qu'ils se saatiasttiÉlEiieniHrts, gb4u

th ClJRUItILU.

moins que leurs précautions fussent bien prises , et qu'ils se crussent enfin sûrs du succès, pour lever ainsi le masque.

D'autant plus que le comte n'avait trouvé à la Mission personne pour lui donner livraison, au nom de la société, des rations préparées, et que les gens qui se jouaient aussi indignement de lui n'avsuënt même pas daigné aflEiôblir par un prétexte, quelque mauvais qu'il fût, la trahison dont en ce moment ils se rendaient coupaldes.

Don Luis prévît, d'après un semblable procédé, que le dénoûment de Todieuse comédie jouée par les Mexicains approchait, il

se prépara à faire bravement tête à l'orage.

Les Français ont une qualité charmante : c'est que partout où ils vont, lorsqu'ils se trouvent réunis en troupe, ils emportent avec eux cette gaieté et cette joyeuse insouciance qui caractérise leur nation, toujours prêts à plaisanter dans les circonstances les plus difficiles, et prenant leur parti avec une grande facilité des désagréments les plus imprévus.

C'était cette heureuse disposition, soigneusement entretenue par le comte qui avait jusqu'à là sauvé la compagnie, et avait empêché, malgré tout, l'expédition de périr.

Non-seulement aucun symptôme de découragement ne se laissait voir parmi les hommes mais encore ils étaient aussi remplis d'ardeur et d'espoir au premier jour.

La Mission fut occupée militairement par la compagnie ; on se trouvait sur la limite du désert et il était bon de commencer à se garder avec soin.

Les canons furent braqués à chaque angle du

CURITMILIA. 25

quartier général, des sentinelles placées de distance en distance ; enfin cette Mission, triste et abandonnée la veille, sembla tout à coup renaître, les décombres furent déblayés, et la vieille église des Jésuites, plus qu'à demi ruinée, prit subitement l'apparence d'une forteresse.

Lorsque le comte eut donné les ordres nécessaires à l'installation de la compagnie et qu'il se fut assuré de leur entière exécution,

tion, il se fit rendre compte par le colonel Florès de k façon dont il s'était acquitté de ses fonctions de chef provisoire.

Le colonel Florès, seul au milieu des Français, et se sentant par conséquent dans la gueule du loup, était trop fin pour ne pas agir ostensiblement avec la plus stricte loyauté; il comprenait que, du moment où il serait soupçonné, il serait perdu ; aussi, en toute occasion, faisait-il preuve de bonne volonté et agissait^l avec une circonspection dont Valentin lui-même, cet étemel douteur, était presque la dupe, bien qu'il sût cependant parfaitement à quoi s'en tenir sur le caractère mexicain.

Puis le comte se retira à l'écart avec le chas-* seur, et les deux frères de lait eurent entre eux un entretien qui, à en jug^ par sa durée et surtout par l'air soucieux de don Luis lorsqu'il se termina, devait avoir été fort important.

En efiet, Valentin, accomplissant sa promesse envers dona Angela, mit le comte au courant des événements de la nuit, et non-seulement lui rapporta ce qui s'était passé entre lui et la jeune fille, mais encore il lui raconta succinctement les détails de son entrevue avec le général sur les bords du fleuve»

M CUBUMIUA.

' — Tu le vois, ajouta-t-41 en terminant, la âtiu^ tion se tend de plus en plus, c'ost la guerre qu'ils veulent.

— Oui, c'est la guerre ; mais tant qu'il me restera le plus £ûble espoir, sois coovaincu, frère, que je ne leur donnerai pas la satiactioix de leur fournir le prétexte d'une ruptui*e.

— Il faut jouer plus serré que jamais» frère ! Du reste, je me trompe fort, ou avant peu nous sauriois à quoi nous en tenir.

— C'est aussi mon avis.

En ce moment, don Comelio parut suivi de Curamilla.

— Permettez, dit-il au chasseur, je désirerais que vous me missiez d'accord avec le chef, qm s'obstine à me dire que nous sommes en ce moment surveillés

. de près par une embuscade indienne.

— - Hein? fit Valentin en fronçant le sourcil, que . dites-vous donc, don Comelio ?

— Voilà ; en me promenant aux environs de la Mission avec le chef, j'ai ramassé ceci :

— Voycms, dit Valentin.

Don Comelio lui ranit un mockaona^ que le chasseur examina attentivement pendant quelques minutes.

— Hum! fit-il, cedest sérieux* Où avez-vous trouvé cela?

— Sur la plage,

— Que pensez-vous de cela, chef? dit Valentin ed , se tournant vers X Auracan,

— Le mocksens e^^t neuf, il a été perdu. Curumilla a vu des traces nombreuses*

<^ Ecoutez, dit vivement don Luis^ ne parlea à

GtlfttlMitLA. 27

personne de cette découverte ; nous detom nous défier de tout, la trahison plane autour de nous» elle nous menace de tous

les côtés à la fins. Pendant que je ferai augmenter la force de nos retransche* ments, sous prétexte d'un plus long séjour id, toi, frère, tu iras à la découverte avec le chef, et tu t'assureras de ce que nous avons réellement à la^ndre des Indiens.

— Sois tranquille^ frère ; de ton côté, fais boooM garde.

n était environ huit heures du matin lorsque ya«« lentin et Curumilla avaient quitté Louis.

Le chasseur avait passé la nuit entière sang fermer Toeil; il se sentait fatigué; ses paupières, allourdies par le sommeil, se fermaient malgré lui; cependant il se préparait à exécuter les recherches dont son frère de lait l'avait chaîné, lorsque Curumilla, s'apercevant de son état, l'engagea à prendre quelques heures de repos, lui faisant observer qu'il n'avait pas absolument besoin de hii pour relever les empreintes qu'il avait aperçues le matin, et qu'il lui rendrait bon compte de ce qu'il aurait fait.

Valentin avait en Curumilla la plus entière confiance ; maintes fois, pendant le cours de leur commune existence j il avait été à même d'apprécier la sagacité, la finesse et l'expérience du chef; il ne- se fît donc que fort peu prier pour consentir à te laisser.

28 CURUUIUAt

se charger seul du soin d'aller à la découverte, et après lui avoir fait les plus cfaaleiureuses recounandations, il se roula ilans son manteau et s'endormit profondément.

n dormait depuis deux heures environ d'un sommeil paisible et rép(rateur, lorsqu'il sentit une main s'appuyer doucemel.t sur son épaule.

Si léger qu'eût été cet attouchement, il suffit cependant pour éveiller le chasseur, qui, de même que tous les hommes habitués à la vie des prairies, conservait pour ainsi dire, en dormant, le sentiment des choses extérieures ; il ouvrit les yeux et regarda fixement l'homme qui venait ainsi troubler si malencontreusement le repos dont il jouissait, en l'envoyant in petto à tous les diables.

— Eh bien! lui dit-il avec l'accent bourru d'un honime éveillé au milieu d'un beau rêve, que me voulez-vous, don Comelio? Ne pouviez-vous choisir un instant plus propice pour causer avec moi? car je suppose que ce que vous avez à me dire n'est pas d'une grande importance.

Don Comelio, car c'était lui, en effet, qui venait d'éveiller Valentin, posa un doigt sur sa bouche, en jetant un regard soupçonneux autour de lui, comme pour recommander la circonspection au chasseur, et se penchant à son oreille :

— Pardonnez-moi, don Valentin, dit-il, je crois que la communication que j'ai à vous faire est, au contraire, fort importante.

Valentin se dressa comme mû par un ressort, et regardant l'Espagnol dans les yeux :

— De quoi s'agit-il donc? demanda-t-il d'une voix basse et concentrée, mais cependant impérieuse.

GOEBOLL. So

— N'écoutez pas ces deux mots» Taffidre. Le docteur Florès, dont, entre parenthèses, la figure ne me revient nullement, n'a fait que rôder dans la Mission depuis ce matin, furetant et regardant partout, s'informant de ce qu'on fait et de ce qu'on ne fait pas, jasant avec

Tun et avec l'autre^ et tâchant surtout de connaître Topinion de nos hommes sur leur chef. Jusque*-là, il n'y avait pas gnmal mal ; mais, aussitôt qu'il vous a vu vous endormir, il s'^st assuré que le comte, occupé à écrire sa correspondance, avait défendu qu'on vint le déranger, et pour quelques heures au moins, ne surveillerait pas ce qui se passe dans le campement ; il a feint de se retirer dans une case à demi ruinée, située sur la lisière de la Mission ; puis, au bout de quelques minutes, lorsqu'il a supposé que l'on ne songeait pas à lui, au Ueu de dormir, ainsi qu'il l'avait annoncé, il e&t sorti de cette case en se glissant à travers les arbres, conune un iKHume qui craint d'être surpris, et il a disparu dans la forêt.

— Ah ! ah ! fit Valentin tout soucieux, quel intérêt cet homme a-t-il donc à s'absrater ainsi secrètem^it? Et, ajouta-t-il au bout d'un instant» il y a longtemps qu'il est parti ?

— Dix minutes à peine.

Valentin se leva.

— Demeurez ici, dit-il ; au cas où le colonel reviendrait pendant mon absence, surveillez-le avec soin, sans c^ndant qu'il puisse se douter de quoi que ce soit. Je vous remercie de n'avoir pas hésité à m'éveiller. Le cas est grave.

Brisant alors brusquement l'entretien, le chasseur quitta don Cornelio, et contournant les ruinas de

3^ cnàmmiju

âïçoQ ^ Q&t pa8 attirer i'atientkm sui» Imi, H entra daïs la forêt.

Cependant le colonel Florès, croyant Yalentin endormi, sachant le comte en train d'écrire, et per-> suadé par conséquent qu'il n'avait pas à <^raindre d'être suivi ou surveillé,^ marchait rapidement dans 1^ direction du fleuve sans se donner la p^ne de chercher k dissimuler ses traces, imprudence dont profita le chasseur et qui le mit immédiatement sur la piste de l'homme qu'il surveillait.

Le colonel arriva ainsi jusqu'au bord du fleuve.

Le calme le plus complet régnait aux environs.

Les alligators se vautraient dans la boue du rivage, les flamands roses péchaient insoucieusement, tout enfin témoignait de l'absence de l'homme. Cependant, h peine le colonel parut-il sur la plage qu'un individu, se suspendant par les bras aux branches d'un arbre, se laissa tomber sur le sol à deux pas devant lui.

, A cette apparition imprévue, le <^olonel recula en étouffant un cri de surprise et d'effroi^ mais il n^avait pa\$ encore eu le temps de se remettre de cetle émotion , qu'un second individu sauta de la mtaae façon sur le sable.

Machinalement, don Francisco leva les^ yeux vers

l'arbre.

— Oh 1 oh I fit le premier personnage avec un gros rire, ce n'est pas la peine de regarder ainsi, Garrucbolo ; il n'y a plus personne.

A ce nom de Garrucholo, le colonel tressaillit et examina attentivement les deux hommes qui s'étaient présMtés à lui d'une

si étrange manière, qui se te*

Baient immM^iles devant lui et qui le regardaient d'un air moqueur.

Le premier de ces deux hommes était un blanc, ce qui était facile & reconnaître au premier coup d'ceil^ malgré son teint hâlé, qui avait presque la couleur dé la brique. Les vêtements qui le couvraient étaient en tout semblables à ceux des Indiens.

Cet intéressant personnage était armé jusqu'aux dents» et tenait un long rifle à la main.

Quant à son compagnon, c'était un Peau-Rouge : il était peint et ariné en guerre.

— Eh I reprit celui qui déjà avait parlé, on dirait que tu ne me reconnais pas, garçon. By godt tu as la mémoire courte.

Ce juron et surtout l'accent fortement prononcé avec lequel cet homme s'exprimait en espagnol, bien xpi'il parlât couramment cette langue, furent un trait de lumière pour le colonel.

v^ El Buitre! s'écrier*t-il en se frappant le front

— Allons donc I fit T autre en riaQt, je savais Uen que tu ne m'avais pas oublié, compagnon.

Cette r^icontre imprévue n'était ri^n moin^ qu'agréable au colonel; e^enda^t^ il jugea prudent dQ n'en rien laisser paraître.
^

— Par quel hasard vous trouvez-vous dcfnc ici? demanâar4-il.

— Et toi 7 répondit efrontément l'autre.

— Moi ! mais ma présence est toute naturelle et extrêmement facile à expliquer.

— Et la mienne aussi.

— Ahl

— Pamel je suis ici parce que tu t*y troilvcifi.

SS GDI tU lOtUi.

— Hum I fit la colonel, en se tenant sur la réi^rye, expliquez-moi donc cela.

— Je ne demande pas mieux ; seulement Tendroit est assez mal choisi pour causer ; \\Bm avec moi.

— Permette;^ I Buitre, mon ami, nous sommes, ainsi que vous l'avez dit vous-^même, de vieilles connaissances.

— Ce qui veut dire?

— Que je me méfie extraordinairement de vous. Le bandit se mit à rire.

— Confiance qui m'honore, fit-il, et dont je suis digne. Mais deux mots vont te mettre au courant. As-tu trouvé dans l'église de la Mission un manche de poignard avec un S incrusté sur le pommeau?

— Oui.

— Très-bien ; ce manche de poignard signifiait, n'est-ce pas? que tu d^ais venir te promener par ici? ^

— En effet

— Et que tu rencontrerais une ou plusieurs personnes avec lesquelles tu causerais?

— Oui.

— Eh bien ! les personnes avec lesquelles tu dois causer sont devant toi. Comprends-tu maintenant?

— Parfaitement.

— -Alors, causosis.; seulement» comme ce que nous avons à dire ne regarde que nous et qu'il est inutile d'immiscer dans nos affaires des gens qui n*ont rien à y voir, nous allons nous rendre dans un endroit où nous n'aurons, pas à craindre des ordUes indiscrètes.

— Qui diable voulez-vous qui nous surprenne ici ?

— Personne, probablement j mais, mon estimable

ami, la prudence étant Ja m^ de la sûreté, je suis, depuis notre séparation , devenu extraordinairement prudent.

— Allcms où TOUS voudrez*

— Viens,

Les trois hommes rentrèrent dans la forêt.

Valentin les suivit pas à pas. Us n'allèrent pas loin.

Arrivés à une certaine distance de la plage, ils s'arrêtèrent à l'entrée d'une clairière assez vaste, au centre de laquelle s'élevait un bloc éaQii;i;iC cb rochers verdâtres.

Les trois hommes escaladèrent les rochers, et arrivés au sommet, ils s'étendirent nonchalamment sur une espèce de

plate*forme.

— Là I fit el Buitre, je crois que nous pouvons causer ici en toute sûreté.

Valentin fut un inst^t assez désappointé de cette précaution du bandit ; cependant il ne se rebuta pas ; le chasseur était habitué à voir se dresser devant lui des impossibilités matérielles du genre de celle qui surgissait en ce moment; après quelques secondes de réflexion , il jeta un regard autour de lui en sou* riant d'un air railleur.

— Au plus fin ! murmura^t-il.

Alors , il s'étendit sur le sol ; l'herbe croiss^t haute, verte et drue dans la clairière, Valentin com* mença à ramper, par un mouvement lent et presque imperceptible , dans la direction des rochers, passant à travers les herbes, pour ainsi dire, sans les froisser et sans leur imprimer la plus légère oscillation. Après un quart d'heure environ de cette manœuvre, le chasseur vit ses efforts couronnés de succas, il atteignit un endroit od il lui fut possible de

se relever et d'où il entendait parfaitement ce qui se disait sur la plate-forme, tout en demeurant invisible.

Malheureusement, le temps qu'il lui avait fallu employer pour gagner son observatoire Favait empêché d'entendre des choses probablement fort importantes; au moment où il se remit à écouter, el Buitre parlait.

— Bah I bâh ! disait- il de cet accent railleur qui lui était habituel, je réponds du succès. Si démons que soient les Français ,

chacun d'eux ne vaut pas deux hommes, que diable ! laisse-moi faire.

— Canaries ! je veux être pendu, si je me mêle en rien à toute cette affaire, je n'en ai que trop fait déjà, répondit le colonel.

— Tu trembles toujours. Comment yeux-tu qu'une troupe d'hommes à demi démoralisés» fatigués d'une longue route , puissent résister à Fattaque combinée et surtout bien dirigée des guerriers de mon frère , le chef apache , appuyés par les quatre-vingts drôles que le gouvernement mexicain a mis à ma disposition pour cette expédition?

— Je ne sais pas comment feront les Français, mais tu recoinnaitras peut-être que ce sont des ourdes gaillards ! .

— Tant mieux ! alors nous aurons du plaisir,

— Prends garde d'en avoir ti'op, fit el Garnichplo en ricanant.

— Va-t-en au diable ! avec tes observations»- D'ailleurs, j'en veux à leur chef, tu -le sais«

. ^^ Bahl j&st-ce qu'un homme comme toi en veut à

GORdaixA. 36

quelqu'un en particulier? Il n'en veut qu'à la richesse. Quels sont tes hommes ?

— Des civicos, de véritables bandits, vrai gibier de potence. Mon cher, ils feront des miracles.

— Comment, des civicos! Tidée est impayable; eux que les bacienderos payent el soutiennent dans le but de combattre les Peau^-Rouges,

"^ Mon Dieu I oui> ainsi va le monde ; cette fois ils combat-
tront auprès des Peaux-Ronges contre les blancs ; l'idée est origi-
nale, n'est-ce pas ? d'autant plus que» pour cette affaire, ils se-
ront naturelle^ ment déguisés en Indiens.

— De jmem. en mieux ! Et le chef, combien a-t-il de guerriers
avec lui ?

— Je ne sais pas ; il te le dira lui-même*

Le chef était demeuré sombre et silencieux pei^ dant cet
entretien.

Le colonel se tourna vers lui en lui adressant un regard
interrogateur.

. — : Mizcoatzin est un chef puissant, dit le Peau- Rouge de sa
voix gutturale ; deux cents guerriers apaches suivent sa plume de
guerre.

£1 Garrucholo fit une moue significative.

— Allons I reprit-il, je maintiens ce que je disais* —Quoi?

— Vous recevrez une effroyable frottée.

El Buitre réprima avec peine un mouvement de mauvaise hu-
meur. ^

— Assez, dit-il ; tu ne connais pas les Indiens Ce chef est un
des plus braves sachems de sa tribu ; sa réputation est immense
dans les prairies; les .guerriers placés soua ses ordres sont tous
des hom- .infi»4'élite.

SO CUKIJMfLLA.

— Bon, bon! faites comme vous Tentendrez; je m'en lave les mains.

— Pouvons-nous au moins compter sur toi?

— J'exécuterai ponctuellement les ordres que j'ai reçus du général.

— Je ne t'en demande pas davantage.

— Alors, rien n'est changé?

— Rien^ toujours la même heure et le même «îgnal.

— Alors, il est inutile que nous demeurions plus longtemps ensemble ; je retourne à la Mission, je dois éviter d'éveiller les soupçons.

— Va ! et que le démon te continue sa protection.

— Merci.

Le colonel quitta la plate-forme. Valentin hésita un instant pour savoir s'il le suivrait ; mais toutes réflexions faites, il demeura persuadé que tout n'était pas fini, et que probablement il recueillerait encore des renseignements précieux.

El Buitre haussa les épaules, et se tournant vers le chef indien, toujours impassible :

— L'orgueil a perdu cet hamme, dît-îl, c'était un joyeux compagnon il y a quelques années.

*— Que fera mon frère maintenant ?

— Pas grand' chose, je resterai caché ici jusqu'à ce que. le soleil soit aux deux tiers de sa course^ puis j'irai rejoindre mes

compagnons.

— Le che^va se retirer, ses guerriers sont loin encore.

— Fort bien ; ainsi nous ne nous reverrons plus d'ici au moment convenu?

— Non, le visagepâle attaquera du côté de la forêt, tandis que les Apaches s'avanceront par le fleuve.

CUBUMiU. ^7

— Fort bien; seulement, soyons prudents, un malentendu nous serait fatal. Je m'avancerai ausâ près que possible de la Mission, mais je vous avertis que je ne bougerai pas avant d'entendre votre signal.

— Ooah I mon frère ouvrira ses oreilles, et le miaulementdu tigre Taverтираque les Apaches sont arrivés.

— Parfidtement. Une dernière recommandation, chef.

— J'écoute le visage pâle.

— Il est bien entendu que le butin sera partagé également entre nous?

L'Indien eut un mauvais sourire.

— Oui, fit-il.

— Pas de trahison entre nous, Peau-Ronge, ou, by Godj je vous avertis que je vous écorche vif comme un chien enragé.

— Les visages pâles ont la langue trop longue.

— C'est possible ; mais si vous ne voulez pas qu'il vous arrive malheur, faites votre profit de mes paroles.

L'Indien ne répondit que par un geste de dédain ; il se drapa dans sa robe de bison et s'éloigna à pas lents. Le bandit le suivit un instant des yeux.

— Misérable chien 1 murmura-t-il; dès que je pourrai me passer de toi, je réglerai ton compte, sois tranquille.

L'Indien avait disparu.

— Hum 1 qu'est-ce que je vais faire maintenant? reprit el Buitre.

Tout à coup, un homme bondit femme un jaguar, et avant que le brigand comprît seulement ce qui lui arrivait, il était solidement garrotté et réduit à la plus complète impuissanoe^;

— Vous ne save^ pas ce qu^ vous allez faire? eh

i8 GuauMiiXA.

bien, je vais vous le dire, fit Valentin ^i s'asseyant paisiblement auprès de lui.

Le premier moment de surprise passé, le bandit reprit tout son sang-froid et toute son audace, . et regardant effrontément le chasseur :

— By Godl je ne vous connais pas, compagnon, répondit-il ; mais je dois avouer que c'est bien joué!

— Vous êtes connaisseur.

— Un peu.

— Oui, je le sais.

— Seulement vous q.vez serré un peu trop fort , votre diable de reata m'entre dans les chairs.

— Bah ! vous vous y habituerez,

— Huml fit le bandit; ainsi vous avez entendu tout ce que nous avons dit ?

— A peu près.

— Le diable m'emporte, on ne peut plus causer au désert sans avoir quelqu'un aux écoutes.

— Que voulez-vous, c'est malheureux.

— Enfin, il faut bien en prendre son parti. Vous disiez donc?

— Moi ? je ue disais rien du tout,

— Ah! excusez- moi alors, je croyais que vous m'interrogiez. Il est probable que ce n'est pas complètement dans le but de vous divertir que vous m'avez ficelé comme une carotte de tabac.

— Cette observation ne manque pas de justesse} j'avais effectivement un autre but.

— Lequel?

— Celui de jouir im instant de votre conversation.

— Vous êtes mille fois trop bon

CURUMIILA. 50

— On a' sf mrement roccasion de causer au désert.

, — En effet.

— Ainsi vous êtes en expédition ?

— Moq Dieu, oui ; il faut bien faire quelque chose.

— C*est vrai; soyez donc assez bon pour jne donner quelques détails.

— Sur quoi ?

— Mais sur ctttte expédition.

— Ah 1 ah I je le voudrais, malheureusement c'est impossible.

— Voyez -vous cela! pourquoi donc?

— Je ne sais que fort peu de chose.

— Ah!

— Oui ; et puis je suis extraordinairement contrariant : il suffit qu'on me prie de faire une chose pour que je m'y refuse.

Valentin sourit et dégaina son couteau, dont la lame étincelante lança un éclair bleuâtre.

— Même si ron vous donne des raisons convaincantes?

— Je n'en oormais pas , répondit en ricanant le bandit.

— Oh 1 oh J fit Valentin , j'espère cependant vous faire changer d'avis.

* — Essayez ! Tenez , ajouta-t-il en changeant de ton, assez de comédie comme cela. Je suis en vôtre puissance ; rien ne peut me sauver ; tuez-moi, peu m'importe, je ne dirai pas un mot.

Les deux hommes échangèrent deux regards d'une expression étrange.

- — Vous êtes un idiot, reprit froidement Vaientiui vous ne comprenez rien.

àO . GURUMIUA.

— Je comprends que vous voulez savoir les se* crets de Texpédition.

— Vous êtes un imbécile, cher ami. Ne vous ai-je pas dit que je sais tout?

Le bandit sembla réfléchir une minute.

— Que voulez-vous alors? dit-U.

— Vous acheter simplement.

— Hum I ce sera cher.

— Vous ne dites pas non ?

— Je ne ne dis jamais non !

— Bien, vous devenez rsûsonnable.

— Qui sait?

— A combien évaluez -vous vos parts de prise de cetta nuit?

El Buitre le. r^arda comme 8*il eût voulu lire sa pensée au fond de son coeur.

— Dame ! cela montera haut.

— Oui, surtout si vous êtes pendu.

— oht

— n faut tout prévoir en aflRûre.

— Vous avez raison.

— D'autant plus que si vous refusez le marché que je vous propose, je vous tue Comme un chien.

— C'est une chance.

— La plus probable; ainsi, croyez-moi, traitons; dites votre chilfre.

— Quinze mille piastres I lE^écria le bandit, pas un ochavo de moins I

— Penh t dit Valentin, c'est peu.

— Hein? fit-il avec étonnement

— Je vous en donne vingt mille.

Malgré les liens qui le retenaient, le brigand bondit sur lui-même.

crauMiuA* 41

— Topel s*écria*-t-il ; mais reprit-il aa bout d'un instant, où est la somme?

— Me croyez-vous assez niais pour vous la payer d'avance ?

— Dame ! il me semble..*

— Allons donc, vous êtes fou, compadre. Maintenant que nous nous entendons, laissez -moi vous délier, la liberté vous éclaircira

les idées.

Et il défit les tours de la reata ; el Buitre se releva aussitôt, frappa du pied pour rétablir la circulation du sang , et se tournant enfin vers le chasseur qui l'examinait en riant, les mains croisées sur le ganon de son rifle.

— Au moins vous avez une garantie à me donner? . lui dit-il.

— Oui, et une bonne I

— Laquelle?

-7- La parole d'un honnête homme.

Le bandit fit un geste.

Valentin continua sans paraître s'en apercevoir.

— Je suis celui que les blancs et les Indiras ont surnommé le Chercheur de pistes; mon nom est Valentin Guillois.

— Vous 1 c'est vous 1 s'écria avec une émotion étrange el Buitre; c'est vous qui êtes le Chercheur de pistes?

— C'est moi, répondit simplement Valentin.

El Buitre marcha de long en large sur la plateforme à pas précipités, murmurant à voix basse des mots entrecoupés, en proie enfin à une émotion terrible.

Soudain, il s'arrêta devant le chasseur.

— *J*accepte, dit-il d'une voix brève.

À2 cnnitJMiiiA»

- — r Demain vous touclièrez votre argent»

— Je ne veux rien.

. -- Qu'est-oe à dire? .

— Valentin, laissez -moi quelques jo^rs enoere maître de mon secret ; je vous expliquerai ma conduite* Bien que je sois un bandit, tout sentiment n'est pas mort dans mon cœur ; il en est un qui est resté pur, c'est la reconnaissance. Fiez-vous à moi ; désormais, vous n'aurez pas de plus dévoué séide, soit pour le bien, soit pour le mal.

' — Votre accent n'est pas celui d'un homme qui a l'intention de tromper, je me fie à vous, sans vous demander compte de ce brusque revirement de conduite.

— Plus tard vous saurez tout, vous dis-je, et maintenant que nous sommes entre nous, expliquezmoi votre projet dans tous ses détails, afin que je puisse vous aider efficacement.

— Oui, fit Valentin, le temps nous presse.

• Lés deux hommes demeurèrent ensemble" deux heures environ à discuter le plan du chasseur; puis, lorsque tout fut bien convenu et bien arrêté, ils se séparèrent, Valentin pour retourner à la Mission et el Buitre pour rejoindre ses compagnons, cachés à peu de distance.

Pendant l'absence de Valentin, des faits .d'une gravité extrême s'étaient accomplis à la Mission.

GURUMILLA. AS

Le comte de Prébois-Crancé avait terminé sa correspondance, et tenant à la main les lettres qu'il venait d'écrire, il donnait à un peon, déjà à cheval et prêt à partir , ses dernières instructions , lorsque les sentinelles avancées, placées à une certaine distance en dehors, firent entendre le cri de Qui vive? cri répété immédiatement sur toute la ligne.

Louis sentit instantanément son cœur se serrer à ce cri, auquel cependant il était habitué ; une sueur froide perla à ses tempes, une pâleur mortelle couvrit son visage et il fut contraint de s'appuyer contre un pan de mur pour ne pas tomber, tant il se sentait défaillir.

— Mon Dieu ! balbutia-t-il à voix basse, que se passe-t-il donc en moi ?

Explique qui pourra la cause de cette étrange émotion, de ce pressentiment intime qui avertissait le comte d'un inalheur ; quant à nous, nous reconnaissons notre impuissance, et nous nous bornons à constater le fait.

Cependant le comte se roidit contre cette émotion extraordinaire sans cause plausible; grâce à un suprême effort de volonté, une réaction s'opéra en lui, et il redevint froid, calme, impassible, prêt à, soutenir sans faiblesse comme sans forfanterie le choc, quel qu'il fût, dont il se sentait instinctivement menacé.

Cependant on avait répondu aux sentinelles, quelques paroles s'échangeaient.

Don Comelio arriva auprès du comte, le visage bouleversé par Tétonnement et en proie à la plus vive agitation.

— Señor conde ! dit-il d'une voix haletantCi et il s'arrêta*

— Eh bien , demanda le comte, que signifient ces cris que j'ai entendu»?

— Señor, reprit don Cornelio avec effort, le général Guerrero, accoté par sa fille, de plusieurs autres dames, d'une dizaine d'officiers et d'une nombreuse escorte, demande à être introduit auprès de vous.

— Qu'il soit le bienvenu; il consent donc enfin à traiter directement avec moi !

Don Cornelio se retira, afin de transmettre l'ordre qu'il avait reçu ; bientôt une brillante cavalcade, en tête de laquelle se tenait le général Guerrero, entra dans la Mission.

Le général était pâle, il avait les sourcils froncés; on devinait qu'il ne contenait qu'avec peine une sourde colère qui bouillonnait dans son cœur.

Les aventuriers, diversement groupés et fièrement drapés dans leurs guenilles, regardaient avec curiosité ces beaux officiers mexicains si pimpants, si vains et si chamarrés d'or, qui laissaient à peine tomber sur eux des regards de mépris.

Le comte fit quelques pas devant du général, et se découvrant par un mouvement empreint d'une suprême élégance :

— Soyez le bienvenu, général, dit-il de sa voix sympathique; je suis heureux de recevoir votre visite.

Le général ne toucha même pas du bout du doigt son chapeau empanaché ; mais arrêtant brusquement son cheval à deux pas au plus du comte :

— Qu'est-ce à dire, monsieur? s'écria-t-il d'une

CVltailLLA. AS

voix irritée: vous tous faites garder comme dans une forteresse ; vous avez, Dieu me pardonne I des sentinelles et des patrouilles autour de votre campement comme si vous commandiez une véritable armée.

Le comte se mordit les lèvres, mais il se contenta et répondit d'une voix calme, bien que grave :

— Nous sommes sur la limite des deshabités — déserts — général, notre sûreté dépend de notre vigilance. Bien que je ne sois pas le chef d'une armée, je réponds du salut des hommes que j'ai l'honneur de commander. Mais ne voulez-vous pas, général, mettre pied à terre afin que nous puissions plus à l'aise traiter les graves questions qui, sans doute, vous amènent?

— Je ne mettrai pas pied à terre, monsieur, ni personne de ma suite, avant que vous ne m'ayez expliqué votre étrange conduite.

Un éclair si fulgurant jaillit de l'œil bleu du comte, que malgré lui le général détourna la tête.

Cependant cette conversation avait lieu sous la voûte du ciel, devant les Français rassemblés autour des arrivants ; l'attente des aventuriers commençait à s'épuiser, et de sourds murmures se faisaient entendre; d'un geste, le comte calma l'orage, le silence se rétablit immédiatement.

— Général, reprit don Luis, toujours impassible, les paroles que vous m'adressez sont sévères; j'étais loin de m'y attendre,

surtout après la façon dont j'ai agi depuis mon arrivée au Mexique, et la modération dont j'ai constamment fait preuve.

— Fadaïses que tout cela , monsieur I s'écria le général avec emportement ; vous autres , Français, vous avez la langue mielleuse quand il s'agit de

ié QimniniLA;

nous tromper î mâîs, vive Dieu! je voué tnettrat à la raison ; tenez-vous-le pour dit.

Le comte se redressa, une rougeur fébrile empourpra ses joues; d'un geste il remit sur sa tête le chapeau que jusque-là il avait gardé à la main « et regardant le général bien en face :

•— Je vous ferai observer, seîior dorf Sébastian Gùerrero, dit-il d'une voix brisée par l'émotion qu'il essayait en vain de contenir, que vous ne m'avez pas rendu mon salut, et que vous employez dé singulières paroles en vous adressant à un gentilhomme au moins aussi noble que vous. Est-ce donc là cette courtoisie mexicaine si vantée? Venez au fait, caballero, sans tenir un langi^e indigne de vous et de moi, expliquez-vous franchement, afin que j^ sache, une fois pour toutes, ce que j'ai à craindre ou à espéra* de ces éternelles tergiversations, et de ces continuelles trahisons dont je suis victime.

Le général demeura un instant pensif après cette rude apostrophe ; enfin son parti fut pris, il ôta son chapeau, salua gracieusement le comte, et changeant aussi subitement <ie ton qu'il avait changé de manières :

— Pardonnez - moi , caballero , dit-il , je me suis laissé malgré moi emporter à employer des expressions que je regrette

vivement

Le comte sourit avec dédain.

— Ces excuses me suffisent, monsieur, dit-il. Au mot d'excuses^ le général avait tressailli^ mais

il se remit.

— Où désirez-vous que je vous communique les ordres de mon gouvernement?

CURUMItLA. W

— Ici même, monsieur ; je n'ai, grâce à Dieu, rien à cacher à mes braves compagnons.

Le général, évidemment contrarié, mit cependant pied à terre; les dames et les officiers qui l'accompagnaient en firent autant; seule, l'escorte demeura en selle, l'arme haute et les rangs serrés.

Sur un ordre de don Luis , plusieurs tables avaient été dressées et instantanément couvertes de rafraîchissements dont les officiers français commencèrent à faire les honneurs avec cette grâce et cette gaîté qui distinguent leur nation.

Le général et le comte s'étaient assis sur des butaccas placées à l'entrée de l'église de la Mission, auprès d'une table sur laquelle se trouvaient plume, encre et papier.

Il y eut entre les deux hommes un silence assez prolongé.

^Evidemment, ni l'un ni l'autre ne voulait parler le premier. Cefut le général qui entama l'entretien,

— Oh ! oh! fit-il, vous avez du canon avec vous?

— Ne le saviéz-vous pas, général ?

— Ma foi, non!

Et il ajouta avec un rire moqueur :

— Est-ce que c'est avec de telles armes que vous avez l'intention de poursuivre les Apaches?

— A présent moins que jamais , général , répondit sèchenjent don Luis ; je ne sais à quoi me servira celte artillerie ; seulement elle est bonne, et je suis convaincu qu'au besoin elle ne me trahira pas.

— Est-ce une menace, monsieur? demanda le général avec intention.

— A quoi bon menacer, quand on peut agir ?

dit nettement le comte. Mais il ne s'agit pas de

A8 CUBUMILU.

cela, quant à prédent du moins ; j'attends qu'il vous plaise, monsieur, de m'expliquer les intentions de votre gouvernement à mon égard.

— £Iles sont bonnes et paternelles, monsieur.

— J'attendrai que vous me les ayez fait connaître pour me prononcer.

— Voici le message que je suis chargé de vous traifismettre.

— Ah! vous avez un message pour moi?

— Oui.

— Je vous écoute, caballero.

— Ce message est tout paternel.

— J'en suis convaincu ; voyez quelles sont à mon égard les intentions de votre gouvernement.

— Ces intentions, je les aurais voulues meilleures ; mais telles qu'elles sont cependant, je les crois acceptables.

— Veuillez donc me les communiquer, général.

— J'ai voulu venir moi-même, señor conde, afin d'affaiblir, par ma présence, ce que ces propositions auraient de trop amer pour vous.

— Ah ! fit le comte, ce sont des propositions que l'on me fait ; autrement dit, pour être vrai, des conditions que l'on veut m'imposer ; très-bien.

- Oh ! conde, conde ^ comme vous prenez mal ce que je vous dis

— Pardonnez-moi, général, vous savez que je ne parle pas fort bien votre belle langue ^ espagnole ; cependant je vous remercie du fond du cœur d'avoir bien voulu accepter la dure mission de me communiquer ces propositions.

Cela fut dit avec un accent de fine raillerie qui décontenança complètement le général.

CUKtniltiA. iO

— Je vous ferai observer, général, que nous ne sommes plus qu'à quelques lieues des mines, et que FaUemative dans laquelle je suis placé est des plus pénibles pour moi, surtout après les ré-

ponses évasives qui ont constamment été faites & moi et aux personnes que j'ai envoyées avec mes pleins pouvoirs, pour traiter personnellement avec les autorités du pays.

— C'est vrai, je comprends cela ; le colonel Florès, que vous m'avez adressé il y a quelques jours, a dû vous dire combien je suis peiné de tout ce qui arrive; j'y perds autant que vous. Malheureusement, vous le comprenez, n'est-ce pas, mon cher comte , bon gré , mal gré , je suis contraint d'obéir.

— Je comprends parfaitement , répondit Lmiis avec ironie, combien vous devez souffrir.

— Hélas ! fit le général , plus embarrassé que jamais, et qui commençait à regretter intérieurement de ne pas s'être fait accompagner de forces plus considérables.

— Or, comme il est inutile de prolonger indéfini[^] ment cette position, qui vous est si cnielle, expliquez-vous sans plus de circonlocutions, je vous en prie.

— Huml songez que je ne suis nulloDoect res« ponsable.

Le fait est que le général avait peur.

— Allez, allez!

— Voici ces propositions : il vous est enjoint. ••

— Oh 1 oh 1 l'expression est dure, observa Louis, Le général haussa les épaules en semblant dire

qu'il n'était pour rien dans cette rédaction.

50 'CraraiLtA.

— Donc, fil le comtfe, il nous est enjoint. ••

— Oui, l*ou de consentir à perdre votre qualité de Français...

— Pardon, dit le comte en posant la main sur le brasdn général, un instant, s*il vous plaît; comme je vois que ce que vous êtes chargé de me communiquer intéresse tous mes compagnons, il est dé mon devoir de les faire assister à la lecture de ces propositions ; carvous les avez par écrit, n'est-ce pas?

— Oui, balbutia le général, qui verdissait.

— Très-bien. Clairons, cria le comte d'une voix haute et impérative, sonnez l'assemblée.

Dix minutes plus tard, la compagnie tout entière était rangée autour delà table où le comte et lé général se tenaient.

Don Luis jeta un regard clair autour de lui; alors il aperçut' les officiers mexicains et les dames qui, curieux de savoir ce qui se passait, s'étaient rapprochés, eux aussi.

— Des sièges à ces caballeros et à ces dames, dit-il; veuillez m* excuser, senôras, si je n'ai pas pour vous tous les égards que vous méritez ; mais je ne suis qu'un pauvre aventurier, et nous nous trouvons dans le désert.

Puis, lorsque chacun eut pris place :

' — Donnez-moi la copie de ces propositions, dit le comte au général ; je les lirai moi-même.

Le général obéît machinalement.

— Messieurs et chers compagnons, dit alors don Luis d'une voix brève et saccadée, au fond de laquelle on sentait bouillonner

une colère retenue avec peine, lorsque je vous ai enrôlés à San-Francisco, je vous ai montré les actes authentiques qui-

. ■ • ■ « ■ me conféraient la propriété des mines de la Plancha de Plata, n'est-ce pas ?

— Oui ! s'écrièrent les aventuriers d'une seule voix.

— Vous avez lu au bas de ces actes les signatures de don Antonio Pavo, du président de la république mexicaine et du général don Sébastian Guerrer. Or ici présent en ce moment. Donc, vous saviez à quelles conditions vous vous enrôliez, vous saviez aussi quels engagements le gouvernement mexicain prenait envers vous. Or, aujourd'hui, après trois mois de marches et de contre-marches, après avoir souffert sans vous plaindre toutes les avanies qu'il a plu aux autorités mexicaines de vous infliger ; lorsque vous avez prouvé, par votre bonne conduite et votre discipline sévère, que vous étiez dignes, de toutes les façons, de remplir honorablement la mission qui vous avait été confiée ; lorsque enfin, malgré les obstacles sans cesse renaissants placés comme à plaisir sous vos pas, vous êtes arrivés à dix lieues à peine de ces mines tant désirées, savez-vous ce que le gouvernement mexicain exigé de vous ? Ecoutez, je vais vous le dire, car, plus que moi encore, vous êtes intéressés à la question.

Un frémissement de curiosité parcourut les rangs des aventuriers.

— Parlez ! parlez ! s'écrièrent-ils.

— Vous avez trois alternatives : 1** il vous est enjoint de renoncer à votre qualité de Français pour devenir Mexicains ; et, sans solde aucune, sous les ordres suprêmes du général Guerre-

ro, dont je lié serai plus, moi, que l'aide de camp, il vous sera permis d'exploiter leâ mines.

Un éclat de rire homérique accueillit cette proposition.

— La seconde I voyons la seconde ! crisdent les uns.

— Sapristie! disaient d'autres, ils ne sont pas dégoûtés^ les Mexicainst de nous vouloir pour compatriotes.

— Continuez I continuez I hurlait le reste.

Le comte fit un signe, le silence se rétablit.

2* Il vous est ordonné de prendre des cartes de \$ûreté si vous voulez rester Français. Au moyen de ces cartes, vous pourrez circuler partout; seulement il vous sera défendu, en qualité d'étrangers, de posséder, c'est-à-dire d'exploiter des mines. Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas?

— Oui, oui. La fin, la fin I

-- Je ne croyais pas les Mexicains aussi facétieux, observa un loustic.

— 3' Enfin, il m'est ordonné, à moi personnel-* lement, de réduire la compagnie à cinquante hommes, de remettre mon commandement à un officier mexicain, et à cette condition la compagnie pourra aller prendre immédiatement possession des mines.

Lorsque le capitaine eut terminé cette lecture, il y eut une telle explosion de rires, de cris et de hurlements que, pendant près d'un quart d'heure, il fut impossible de rien entendre.

Cependant le comte finit, avec des difficultés extrêmes, à rétablir un peu d'ordre et de silence.

— Voilà les intentions paternelles du gouvernement mexicain à notre égard. Qu'en pensez-vous, mes amis? Pourtant, je vous en conjure, ne vous laissez pas dominer par une juste indignation, ré-

GURUSTULA. 5S

fléchissez mûrement à ce que, dans votre intérêt, vous croirez devoir faire. Quand à moi, ma résolution est prise, elle est inébranlable, dusse-je perdre la vie, elle ne changera jamais. Mais vous, mes frères, mes amis, vos intérêts privés peuvent ne pas être les miens ; ne vous sacrifiez donc pas par amitié et dévouement pour moi, "Vous me connaissez assez pour avoir foi en ma parole; ceux d'entre vous qui voudront me quitter fieront libres de le faire; non-seulement je ne m'opposerai pas à leur départ, mais je ne leur conserverai aucune rancune. La position étrange dans laquelle nous sommes placés par la mauvaise foi des Mexicains m'impose à moi des obligations et une ligne de conduite auxquelles vous êtes libres sans honte de refuser de vous soumettre; dès ce moment, je vous délie de tout engagement envers moi, je ne suis plus votre chef, mais je serai toujours votre ami et votre frère.

Al peine ces derniers mots furent-ils prononcés que, par un élan irrésistible, brisant et renversant tout sur leur passage, les aventuriers se précipitèrent vers le comte, l'entourèrent avec des cris et des pleurs, l'enlevèrent dans leurs bras et lui prodiguèrent les assurances d'un complet dévouement.

— Vive le comte I vive Louis I Louis I vive notre chef! A mort! à mort les Mexicains! à mort les traîtres !

Cette effervescence prenait des proportions qui menaçaient de devenir dangereuses aux Mexicains en ce moment dans le camp ; l'exaspération était à son comble. Cependant, grâce à l'influence du comte sur ses compagnons et à la conduite énergique des offi-
^

ciers français» le tumulte se calma peu à peu, et tout rentra dans un état à peu près normal.

Le général Guerrero, atterré dans le premier moment de Tef-fet produit sur les Français par les malencontreuses propositions dont il s'était fait le porteur, n'avait cependant pas tardé à se rassurer, surtout en voyant avec quelle abnégation et quelle loyauté le comte l'avait protégé contre la juste indignation de ses compa-gnons. Sûr à peu près de ne courir aucun risque, grâce au noble caractère de l'homme qu'il avait si indignement trompé, il résolut d'en finir et de frapper un grand coup.

— Caballeros, dit-il de cette voix mielleuse particulière aux Mexicains, permettez-moi de vous dire quelques mots.

A cette demande, le tumulte fut sur le point de recommencer ; cependant le comte réussit à obtenir un silence orageux, s'il est permis d'employer cette expression.

— Parlez, général, lui dit-il.

— Messieurs, reprit don Sébastian, je n'ai que quelques mots à ajouter : le comte de Prébois- Crancé vous a lu les conditions que le gouvernement vous impose, mais il n'a pu vous lire quelles seraient poi-u* vous les conséquences d'un refus d'obéir à ces conditions,

— C'est vrai, en effet, monsieur; soyez donc assez bon pour nous les faire connaître.

— C'est pQUr moi un bien terrible devoir à remplir; cependant, je le dois dans votre intérêt, caballeros.

— Au fait I au fait I crièrent les aventuriers.

Le général déploya une pancarte, et après un

GURUiniLA. 65

instant dTiérftation, il lut ce qui suit d*une voix qui, malgré tous ses efforts, tremblait légèrement :

« Le comte don Luis de Prébois-Crancé et tous les hommes qui lui resteront fidèles seront considérés comme pirates, mis hors la loi, et poursuivis comme tels, jugés par une commission militaire et fusillés dans les vingt-quatre heures. »

— Est-ce tout, monsieur? demanda froidement le comte.

— Oui, répondit le général en balbutiant.

' Sur un signe du comte, les deux papiers, contenant les propositions et la proclamation de mise hors la loi, ftirent cloués à un tronc d* arbre.

— Maintenant, monsieur, vous avez accompli votre mission, n'est-ce pas? Vous n'avez plus rien à ajouter?

— Je regrette, sefior conde,\.

' ■ — Assez, monsieur! SI j'étais réellement un pirate, ainsi que vous me qualifiez si bénévolement, il me serait facile de vous retenir ^ ainsi que toutes les personnes qui vous accompagnent, ce

qui me fournirait amplement les moyens de satisfaire ma vengeance; mais, quoi que vous en disiez, ni moi, ni les hommes que j'ai l'honneur de commander, nous ne sommes des pirates ; vous sortirez d'ici aussi libre que vous y êtes venu. Seulement, je crois que vous ferez bien de ne pas retarder votre départ.

Le général ne se fit pas répéter l'invitation. Depuis deux heures, il avait vu plusieurs fois la mort de trop près, du moins il le supposait, pour désirer, prolonger son séjour au camp, il donna immédiatement les ordres nécessaires pour le départ.

En- ce moment dona Àngelà sortant tout à coup du groupe de femmes au milieu duquel elle était jus-

56 CUMUMIIXA.

qu'à cet instant f[^]meurée cachée» s'avança, majestueusement drapée dans son rebozo, la démarche Hère et l'œil éthicelant d'un feu sombre.

— Arrêtez ! dit-elle avec un accent si ferme et si imposant que chacun se tut et la regarda avec étonnement.

— Madame, lui dit Louis» je vous en conjure, . .

— Laissez-moi parler ! dit-elle avec énerj[^]ie, laissez-moi parler, seuor conde. Puisque persoane dans ce malheureux pays n'ose protester contre l'odieuse trahison dont vous êtes victime, moi, femme, moi, la fille de votre plus implacable ennemi, ja le déclare hautement devant tous : vous êtes, conote, le seul homme dont le génie soit assez puissant pour régénérer cette malheureuse contrée. On vous méconnaît, on vous insulte, on attache à votre nom l'épithète de pirate. Eh bien , pirate, àoit ! Don Luis[^] je voïis aime : désormais, je suis à vous, à vous seul. Persévérez

dans votre noble entreprise ; tant que je vivrû, il y aura sur cette terre maudite une femme qui priera pour vous ! Maintenant, adieu I je vous laisse mon cœur.

Le comte s'agenouilla devant la noble femme, lui baisa respectueusement la main, et levant les yeux au ciel :

— Dona Angola, dit-il avec émotion, merci. Je vous aime, et, quoi qu'il arrive, je vous prouverai que je suis digne de votre amour.

— Maintenant, mon père, partons, dit-elle au général^ à moitié fou de rage et qui cependant n'osait laisser éclater sa colère ; et se tournant une dernière fois vers le comte : Au revoir, don Luis, reprit-elle ; mon fiancé, à bientôt I

GtrftUMILU. 57

Et elle sortit du camp au milieu des acclamations d'enthousiasme des aventuriers.

Les Mexicains marchaient la tête basse et la rongeur au front; malgré eux, ils étaient honteux de l'infâme trahison qu'ils venaient de commettre envers des gens qu'ils avaient eux-mêmes appelés avec instance, que pendant quatre mois ils avaient leurrés de fallacieuses promesses, et auxquels maintenant ils se préparaient à courir sus comme à des bêtes fauves.

Il y avait deux heures à peine que ces événements s'étaient passés, lorsque Valentin rentra au camp*

Cependant l'émotion causée par la visite du général se calma peu à peu. Les Français, depuis si longtemps le jouet de la mauvaise foi mexicaine, éprouvèrent presque de la joie de se voir en-

fin débarrassés du réseau d'inextricables fourberies dans lequel depuis si longtemps ils se trouvaient enchevêtrés , sans pouvoir en sortir. Avec l'insouciance qui fut le fond du caractère national, ils commencèrent à rire et à plaisanter sur les Mexicains en général et surtout sur les autorités de ce pays, dont ils avaient eu tant à se plaindre, sans oser se permettre la moindre observation, par égard pour le comte. Pleins de confiance en leur chef, sans calculer qu'il n'étaient qu'une poignée d'hommes*

68 QVKUMJU4'

mes abandonnés à eux-mêmes, sans secours et sans protection possible, à plus de six mille lieues de leur pays, ils se livrèrent avec toute la folle imagination aventurière qu'ils possédaient aux rêves les plus insensés, discutant gravement entre eux les plans les plus inouïs et les plus téméraires, sans même supposer, dans leur candide naïveté flibustière, que même le plus extravagant de ces rêves fût impossible à réaliser.

Louis ne voulut pas laisser refroidir l'ardeur de ses volontaires. Après s'être consulté avec ses officiers, auxquels il soumit ses projets, projets que ceux-ci acceptèrent avec enthousiasme, d'après le conseil de Valentin, il ordonna une assemblée générale de la compagnie.

Aussitôt les clairons sonnèrent et les aventuriers vinrent se grouper autour du quartier général.

— Messieurs, dit le comte, vous voyez dans quelle position nous a placés le manque de foi des autorités mexicaines à notre égard ; cette position n'est loin, à mon avis, d'être désespérée. Cependant, je ne dois pas vous cacher qu'elle est fort grave, et que, d'après certains renseignements que je tiens de bonne source,

elle menace de le devenir encore davantage. Deux partis s'offrent à nous pour en sortir : le premier est de nous diriger, à marches forcées, siu* Guaymas, de nous emparer d'un navire, et de nous embarquer avant que nos ennemis aient eu la penr sée de s'opposer à notre départ.

Un l(mg murmure de méçoittement accueillit ces paroles.

— Messieurs, continua le comte, il était de mon devoir de vous ^ouAetre cette proposition» vous là

GURUMUXAt 60

discuterez entre vous'; si elle ne vous agréée pas, tout sera dit. Maintenant, voici la seconde : le Mexique, depuis son émancipation, croupit dans la plus honteuse barbarie ; il serait beau de régénérer ce peuple, ou tout au moins de le tenter. L'émigration américaine des Etats-Unis envahit ea ce moment la Californie, ne laissant aux autres émigrants aucun moyen,^ je ne dis pas de prospérer, mais seulement de se maintenir sur un pied d'égalité avec elle. Nous sommes en Sonora deux cents. Français résolus, bien armés et bien disciplinés, emparonsnous d'une grande ville afin d'avoir une base d'opé-? ration ; puis appelons à nous l'émigration française de Californie et de toute F Amérique, émancipons la Sonora, faisons-la libre et forte, civilisons-la malgré die, et non-seulement nous aurons créé un débouché pour l'émigration française, mais nous aurons régénéré un peuple et formé une colonie qui balancera avantageusement l'influence nord-américaine dans ces parages et opposera une digue iufranchis^ sable à ses empiétements incessants ; nous aurons acquis des droits à la reconnaissance de notre pays et nous nous serons vengés de nos ennemis comme les Français se. vengent, c'est-à-dire en répon-

dant & leurs insultes par des bienfaits. Voilà, messieurs, les deux seuls partis que nous ayons à prendre et qui soient dignes d'hommes comme nous. Pesez avec soin mes paroles, réfléchissez mûrement âmes propositions, et demain, au lever du soleil, vous me ferez connaître vos intentions par la bouche de vos officiers. Souvenez-vous surtout d'une chose, com-» pagnons, c'est que vous devez maintenir entre vous une discipline rigide, ^^^a'obéir passivement e^ avoiii

60 CUHPMLUi

en moi une foi à toute épreuve ; si vous manquez à un des devoirs que je vous impose en ce moment, nous sommes tous perdus, car la lutte nous deviendra impossible, et, par conséquent, nos ennemis auront bon marché de nous. Du reste, niés frères, recevez ici ma parole que quelles que soient les circonstances dans lesquelles nous nous trouverons, si magnifiques que soient les offres que l'on me fera, jamais je ne vous abandonnerai, nous périrons ou nous réussirons ensemble.

Ce discours fut accueilli comme il devait l'être, c'est-à-dire avec un enthousiasme impossible à décrire.

Le comte se retira alors à l'écart avec Valentin.

— Hélas ! frère, dit-il à celui-ci avec une expression de tristesse navrante, le sort en est jeté à présent, me voilà moi, comte de Prébois-Grancé, un rebelle, un pirate ; je suis en guerre ouverte avec une puissance reconnue, un gouvernement constitué ; que ferai-je avec les quelques hommes que je commande ? Je périrai à la première bataille, ah ! cette lutte est insensée ; je vais devenir avant peu la risée du monde. Qui m'aurait dit cela lorsque, plein d'espoir, je quittai San -Francisco pour venir exploiter ces mines

que je ne verrai jamais ? Que sont devenus mes beaux rêves, mes séduisantes espérances ?

— Ne te laisse pas abattre ainsi frère, répondit Valentin ; c'est à présent surtout que tu as besoin de toute ton intelligence et de toute ton énergie pour remplir dignement la tâche que le hasard t'impose. Songe que de cette énergie et de ce courage dépend le salut de deux cents de tes compatriotes, que tu as

juré de les ramener au bord de la mer, et qu'il te faut tenir ton serment.

— Je mourrai avec eux. Que peuvent-ils ériger davantage?

— Que tu les sauves ? répondit sévèrement le diasseur.

— C'est mon désir le plus vif.

— Ta position est belle, tu n'es pas ici aussi seul que tu le supposes.

— Comment cela?

— N'as-tu pas la colonie française de Guetzalli, fondée par le comte de Lhoraïlles?

— Oui, répondit tristement Louis; mais le comte est mort.

— En effet; mais la colonie existe, elle prospère : tu trouveras là cinquante ou soixante hommes résolus qui ne demanderont pas mieux, quand ce ne serait que par esprit d'aventure, que de se joindre à toi.

— Cinquante hommes, c'est bien peu.

— Allons donc ! contre des Mexicains, c'est plus qu'il n'en faut. Fais autre chose encore : prépare une insurrection des peuplades à demi sauvages, dont les alcades gémissent en secret sur leur position secondaire- et l'espèce de vassalité dans laquelle le gouvernement mexicain les courbe malgré eux.

— Oh! oh! fit Louis, c'est une idée, cela; mais quel est l'homme qui se chargera de parcourir ces peuplades et de s'aboucher avec les alcades des puebs?

— Moi, si tu le veux.

— Je n'osais te le demander; merci. Moi, de mon côté, je préparerai tout afin de débiter par \m

d^ CpRUMILtA.

coup d'éclat qui terrifie le. gouvernement paexiçaîij en lui donnant la mesure de notre force.

— Bien; surtout n'oublie pas que jusqu'à nouvel ordre la guerre que tu entreprends doit être une suite non interrompue de coups de main hardis.

— Oh ! sois tranquille ; maintenant que les Mexicains ont levé le masque et m'ont contraint à me défendre, ils apprendront à connaître les hommes qu'ils ont si longtemps méprisés et qu'ils ont crus lâches parce qu'ils étaient bons,

— Le colonel Florès est-il parti ?

— Non, pas encore.

— Retiens-le ici jusqu'à demain, sous ^importe quel prétexte.

— Pourquoi cela ?

— Laisse-moi faire, tu le sauras. Maintenant, préparons-nous à soutenir l'attaque des Indiens : si mes pressentiments ne me trompent pas, elle sera chaude.

— Qu'est-ce qui te le fait supposer? - -

— Certains renseignements que j'ai pris moi-même, et d'autres plus importants encore que Curumilla m'a donnés. Ah ! tâche donc que le colonel mexicain, sans cependant soupçonner qu'on le sur^ veille, ne puisse sortir du camp.

— Cela sera fait. Tu sais que je me repose sur toi de toutes les précautions à prendre?

— Pour l'extérieur, oui; veille seulement à ce que les lignes ne soient pas forcées..

La plus grande animation régnait dans le camp-; les forgerons et les armuriers étaient à l'œuvre, travaillant avec une ardeur fébrile ^ remettre les armesSi les wagons et les affûts en état.

Partout on entendait des cris joyeux et des éclats de rire; ces dignes aventuriers avaient repris toute leur gaieté, puisqu'on allait se battre, c'est-à-dire avmr des coups à donner et à recevoir.

lie colonel Florès vaguait assez tristement au milieu de cette cohue ; sa position devenait difficile; il le sentait ; cependant, Ů ne savait comment prolonger son séjour parmi les Français, maintenant que la guerre était déclarée, que les intérêts de la société dont il était le délégué se trouvaient complètement mis de côté, et que, de cette façon, la seule raison plausible qu'il aurait pu invoquer pour demeurer lui manquait. Depuis l'arrivée des Français au Mexique, le double rôle joié par le colonel lui avait rapporté de belles sommes; son métier d'espion, rendu facile par

la confiante fi[^]anchise des aventuriers , avait été pour lui une source d*énormes bénéfices : on ne renonce pas ainsi sans peine à une. position lucrative;

Aussi, le colonel avait-il le front soucieux, car il se creusait la tête pour trouver un prétexte à présenter au comte. Au plus fort de ses combinaisons diplomatiques, Valentin se présenta à lui, et de Tair le plus innocent, lui annonça que don Luis le faisait chercher et désirait causer avec lui. Le colonel tressaillit à cette nouvelle ; il remercia le chasseur et se rendit en toute hâte auprès du comte.

' Valentin le suivit des yeux avec un sourire ironique, et, certain que Louis le retiendrait assez longtemps auprès de lui , il commença l'exécution du plan qu'il avait préparé.

Sur ces entrefaites la nuit était venue , une nuit èombre et triste , ' sans étoiles au ciel; les nuages

6i CUBUM1UA«

couraient rapidement dans re»pace et paseaient in* cessaminent sur le disque blafard de la lune , dont ils interceptaient les rayons sans[^] chaleur.

Le vent se lamentait tristement en sifSant à travers leé branches des arbres qui s'entre-choquaient avec des bruits lugubres.

Dans les profondeurs mystérieuses de la forêt, on entendait des grondements et des hurlements sac* cadés auxquels se mêlaient le mugissement de la cascade et le cliquetis monotone des cailloux rou« lés sur la plage par les eaux du fleuver

C'était une de ces nuits pendant lesquelles la nature semble s'associer aux tristesses humaines et gémir des crimes auxquels ses sombres ténèbres doivent servir de voiles.

D'après les ordres de Valentin, sur un espace de cinquante mètres tout autour du camp, les arbres avaient été abattus , afin de débayer le terrûn et d'enlever à rennemi les moyens d'arriver sans être vu jusqu'aux retranchements.

Puis , sur cet espace laissé libre , d'énormes brasiers avaient été allumés de distance en distance.

Ces brasiers, dont les hautes flammes éclairaient la prairie à une distance considérable, formaient une ceinture brillante au camp, qui, lui, était plongé dans une obscurité complète.

Nulle lumière, si faible qu'elle fût, ne scintillait dans la Mission ; les retranchements semblaient abandonnés, aucune sentinelle ne se laissait voir.

La Mission était en apparence retombée dans le silence de la solitude, tout était calme et tranquille.

Mais ce calme cachait la tempête. On sentait ins* tinctivement palpiter dans l'ombre les ccsurs anxieux

CU&UMJUA. AB

dB Ces hommee qai, Toreille an guet et le doigt sur la détente du rifle, attendaient impassibles Tapparition de leurs ennemis.

. C€|)eiidaiit les heures s'écoulaieot lentement les unes api^s les autres sans que rien vint justifier les craintes émises par Yal^tin d'une attaque prodMÙne.

Le comte se promenait à grands pas dans l'égUse qui lui servait de retraite, écoutant avec anxiété les m<ndres bruits qui s'élevaient par intervalles dans le silence. Parfois il jetût vers la campagne déserte on regard d'impatience et de colère ; mais rien ne bougeait, le même calme continuait toujours à peser sur la nature*

Fatigué de cette longue et énervante attente , il sortit de l'égUse et se dirigea vers les retranchements.

Tous les aventuriers étaient à leurs postes étendus sur le sol et le doigt sur la détente du rifle.

— N'avez-vous rien vu, rien entendu encore? demanda le comte , bien qu'il sût d'avance la répcmse qui lui serait faite , mais plutôt dans le but de tromper son impatience que pour toute autre cause.

— Rien I répondit froidement don Comelio , qui se trouva par hasard auprès de lui.

— Ah I c'est vous , dit le comte , et le colonel Florès, qu'en avez-vousiait?

— J'ai suivi vos instructions, commandant II dort. <— Vous en êtes sûr?

L'Espagnol sourit

— Je réponds qu'il dormira ain^ au moins jus*

qu'au lever du soleil, fitp-il, j'ai bien fait les choses»

Qê GimtninuA.

' -^ Trës^bi^ ; de cette faço» nene tf^mid iten Ir redouter de lui.

— Absolument rien.

— -^ Perâoûtûè n'a:^ don Yalentin ni le bbef inâien?

-^ Non , ils sont sortis tous deux au coucher du soleil , depuis ils n'ont pas reparu.

Tout en causant ainsi , les deux interlocuteurs: étaient touillés vers le deliors, et leurs- yeux exsuninaient attentivement laplaine ; aussi firent-ils un geste d'étonnement et presque d'épouvante en apercevant tout à coup un homme qui sembla soi^r de terre et se dressa entre eux comme un fantôme.

' — Valga me Dios 1 s'écria le sùp^stitieux Espagnol en se signant, qu'est-ce que c'est que ça?

Le comte saisit vivement un revolver à saceinture.

— Ne tirez pas ! s'écria le nouveau venu en lui posant la main sur le bras.

— '- CuruBûiDa ! s'écria le comte avec surinise.

— Silence 1 fit l'Araucan.

— Où est Yalentin?

■ — C'est lui qui m'envoie.

— Les Peaux «Rouges ne nous attaqueront dono pas cette nuit?

Curumilla regarda le comte avec étonnement.

— Mon frère ne les voit donc pas? dit-il.

— Où cela ? fit le comte avec surprise.

— Là , répondit Curumilla en étendant le bras dans la direction de la plaine.

Don Luis et don Conielio regardèrent pendant quelques instants avec l'attention la plus soutenue; mais, malgré tous leurs efforts, ils n'aperçurent rien; la plaine était toujours aussi nue, éclairée par les reflets rouges des brasiers ; ça- et là

des troncs des arbres abattus pendant la journée : afin d'agrandir l'horizon et dégager les alentours du camp.

— Non, dirent-ils enfin, nous ne voyons rien,

— Les yeux des blancs se ferment la nuit, murmura sentencieusement le chef.

— Mais où sont-ils? reprit le comte avec impatience; pourquoi ne pas nous avoir avertis?

— Mon frère Routenepi m'envoie pour cela.

Le nom de Koutonepi, c'est-à-dire le vaillant, avait été donné à Valentin par les Araucans à son arrivée en Amérique, et jamais Curumilla ne le nommait autrement.

— Alors, hâtez-vous de nous instruire, chef, afin que nous puissions déjouer la ruse maudite que sans doute ces démons ont inventée.

— Que mon frère avertisse ses guerriers d'être prêts à combattre.

La recommandation passa immédiatement de l'un à l'autre sur toute la ligne.

Curumilla épaula alors tranquillement son rifle, visa pendant quelques secondes un tronc d'arbre assez rapproché des retranchements et fit feu.

Jamais coup de feu ne produisît un effet semblable. Un cri horrible s'éleva de la plaine et une foule de Peauic-Rouges se dressant, comme mus par un ressort, de derrière les troncs d'arbre qui les abritaient, s'élancèrent sur les retranchements, en bondissant comme des coyotes, en poussant des hurlements affreux et en brandissant leurs armes avec rage.

Mais les Français étaient préparés à cette attaque; ils recurent les Indiens sur leurs baïonnettes sans

reculer d'un pouce, en répondant à leurs cris par le cri unanime de :

— Vive la France !

Cri qui devait, avant peu, être poussé en plein soleil et les guider à une éclatante victoire.

Désormais, la guerre était déclarée de fût; la première amorce était brûlée, les Français avaient senti la poudre, les Mexicains allaient apprendre, à leurs dépens, quels rudes ennemis ils s'étaient follement mis sur les bras.

Cependant les Peaux-Rouges, guidés et animés par leur chef, combattaient avec un acharnement inouï. La plupart des Français qui composaient la compagnie ne connaissaient pas la façon de se battre des Indiens ; c'était la première fois qu'ils avaient af-

faire à eux. Tout en leur résistant vaillamment et en leur infligeant des pertes terribles, ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer l'audacieuse témérité de ces hommes qui, demi-nus, munis de mauvaises armes, se ruaient sur eux avec un courage invincible, et qui ne tombaient que morts.

Soudain une seconde troupe, plus nombreuse que la première et entièrement composée de cavaliers, ât irruption sur le champ de bataille et vint soutenir l'effort des assaillants.

Ceux-ci, en se sentant soutenus, redoublèrent de cris et d'efforts, la mêlée devint terrible, les combattants luttèrent corps à corps, se déchirant comme des bêtes fauves.

Les clairons et les tambours français sonnaient vigoureusement la charge.

— Une sortie I une sortie ! criaient les av[^]turiers,

Gimnimu. oft

faèùteux d[^]être aiosi tenus enécliecpârdesenoemis en apparence si misérables.

— Tue ! tue I

Les Indiens répondaient par- leur cri de guerre.

Un chef indien, monté sur un magnifique cheval noir et le corps nu jusqu'à la ceinture, caracolait au prenuer rang des siens, abattant et assommant avec son casse-tête tous les ennemis qui s'avançaient à portée de son bras. Deux fois il avait lancé son coursier sot les barricades, et deux fois il les avait escaladées sans pmrenir aies franchir complètement.

Ce chef était Mixcoatzin. Son œil noir étincelait d'un feu sondeur ; son bras semblait infatigable, et chacun s'éloignait de cet ennemi redoutable et qui paraissait invincible.

Le sachem, cependant, redoublait d'audace, appelant incessamment les siens et insultant les Manca par ses cris et ses gestes ironiques.

Tout à coup, une troisième troupe apparut sur le champ de bataille, où, grâce aux brasiers, il faisait clair comme en plein jour. Mais cette troupe, composée, comme la seconde, de cavaliers, au lieu de se joindre aux Indiens, se déploya en demi-cercle et les chargea avec fureur en criant :

— A mortel à mortel

La voix puissante de Valentin domina en ce moment le tumulte de la bataille et parvint jusqu'à ceux qu'il voulait avertir.

— A présent à présent l'ordre-t-il.

Le comte Fentendit. Se tournant alors vers une cinquantaine d'aventuriers qui depuis le commencement du combat se tenaient immobiles»

et l'arme au pied derrière lui

70 GDRTJIIIIJUL

•— A notre tour, compagnons l'écria-t-il en dégainant sa longue épée. Ouvrant alors la barrière il se jeta résolument dans la mêlée suivi par sa troupe» qui se précipita sur ses pas avec des cris de joie.

Chose qui rarement arrive dans une rencontre avec les Indiens» ceux-ci étaient pris entre deux feux et contraints de combattre à découvert.

Cependant ils ne se découragèrent pas ; la valeur des Indiens passe toute croyance. Ceux-ci se voyant cernés» résolurent de tomber bravement plutôt que de se rendre, et quoiqu'ils fussent moins bien armés que leurs ennemis, ils n'en reçurent pas moins résolu[^] lument leur choc.

Mais les Peaux-Rouges n'avaient pas cette fois affaire à des Mexicains; ils ne tardèrent pas à s'en apercevoir. Le choc des Français fut irrésistible ; ils passèrent comme un ouragan sur les Peaux-Rouges, qiii» malgré leur résolution» ioreai contraints de[^]er.

Maiala fuite était impossible : rappelés par la voix de leurs chefs, qui tout en combattant vaillamment de leur personne ne cessaient de les exciter à redou[^]bler d'efforts, ils revinrent au combat.

Alors la lutte prit les proportions gigantesques d* un carnage horrible; ce n'était plus une bataille, c'était une boucherie où chacun cherchait à tuer, se souciant peu de succomber pourvu qu'il entraîna^t • son ennemi dans, sa chute.

Vulentin[^] dont la plus gnqide partie de l'existence s'[^]itaît passée dans le désert, et qui souvent avait eue des rencontres avec les Indiens, ne les avait jamais vus montrer une sL grande animosité et surtout

iiOe si grands opiniâtreté ; car ordinairement» lorsqu'ils subissent un échec, loin de s'acharner à continuer un combat sans résultat avantageux possible pour eux, ils se retirent inmiédiatement et cherchent leur salut dans une prompte fuite ; mais cette fois leur façon de combattre était complètement changée, il semblait que plus ils reconnaissaient Timpossibiilté de vaincre, plus ils mettaient d'amour-propre à résister.

Le comte, toujours en avant de ses compagnons, qu'il excitait du geste et de la voix, cherchait à se rapprocher de Mixcbatzin, qui^ toujours caracolant sur son cheval noir, accomplissait des prodiges de valeur qui électrisaient les siens, et menaçait, sinon de changer la face du combat, du mois de le faire durer longtemps encore.

Maks^ chaque fois que le hasard le plaçait en face du chef et qu'il se préparait à fondre sur lui, un flot de combattants, refoulé par les hasards de la lutte, se jetait devant lui et neutralisait ainsi s^ efforts.

De son côté, le sachem s'efforçait de se rapprocher du comte, avec lequel il brûlait de se mesurer, persuadé que, s'il parvenait à renverser le chef des visites pâles, ceux-ci seraient frappés de terreur et iui abandonneraient le champ de bataille. . ;

Enfin, comme d'un comm.un accord, les blancs et les Indiens firent quelques pas en arrière pour se préparer, sans doute, à un choc décisif, ce fut alors que, pour la première fois depuis le commencement du combat, le comte et le sachem se trouvèrent enfin face à face.

Les deux hommes se lancèrent un regard étin-

celant et se ruèrent Tun sur l'autre à corps perdu. Les deux chefs n'avaient d'armes à feu ni l'un ni l'autre; le sachem brandissait son tenible cassetête, et le comte faisait flamboyer sa longue épée, rouge jusqu'à la poignée.

— Enfin ! s'écria le comte en levant son arme au-dessus de sa tête.

— Chien mendiant des visages pâles, fit en ricanant l'Indien, tu m'apportes donc ta chevelure, pour que je l'attache à l'entrée de mon calli !

Ils n'étaient qu'à deux pas l'un de l'autre, se dévorant du regard, chacun attendant le moment favorable pour fondre sur son ennemi.

En voyant leurs chefs prêts à en venir aux mains, les deux partis s'élancèrent impétueusement en avant, afin de les séparer et de recommencer le combat; mais don Luis, d'un geste de suprême commandement, ordonna à ses compagnons de ne pas intervenir. Les aventuriers demeurèrent immobiles.

De son côté, Mixcoatzin, voyant la noble et galante courtoisie du comte, commanda à ses compagnons de demeurer en arrière.

Les Peaux-Rouges obéirent.

C'était entre don Luis et le sachem que la question allait se décider.

ctJBUifuxi* 78

ltoy réi i a lileg#

Les deux ennemis se ioblèrent, nne seconde, se recueillir : puis soudain le sachem bondit, en av^nt.

Le comte demeura immobile ; mais au momeiit où rindien arrivait sur lui , par uh mouvement rapide comme la pensée, de la main gauche il saisit aux naseaux le cheval du chef qui se cabra en hennissant de douleur, et pointant avec une dextérité extrême, il enfonça Sa longue épée dans la gorge de rindien; le bras levé de celui-ci retomba sans force, ses yeux s'ouvrirent démesurément, un flot de sang s'échappa de sa plaie béante, et il roula sur la terre en poussant \xn cri de suprême agonie et en se tordant comme un serpent.

Le comte lui posa le pied sur la poitrine et le cloua sur la twre.

Se tournant alors vers, ses compagnons :

-^En avant leQ avant! cria^t-il d'uAe voix puissante.

Les aventuriers répondirent par un houirah dô triomphe et se ruèrent de nouveau sur les Eeaux- Kouges.

Mais ceux-ci ne les attendirent pas, cette fois.

Atterrés par la mort de Mîxcoatzin, un de^ leurs sachems les plus révéérés et de leurs plus célèbi^es guerriers, une panique s'empara d'eux et ils s'enfuirent dans toutes k^ directions.

Alors commença une véritable chasse à Thomme, avec toutes ses Ũdeuses et atroces péripéties.

7A GURUMILLA.

, Nous l'avons dit, les Indiens étaient cernés; toute fuite leur devenait impossible.

Les aventuriers, exaspérés par la longue lutte qu'ils avaient eu à soutenir, massacraient sans pitié les ennemis vaincus qui les imploraient en vain.

Les Indiens éperdus couraient çà et là, sabrés au passage, percés par les baïonnettes et foulés sous les pieds des chevaux, qui, aussi cruels que leurs maîtres, et enivrés par l'odeur acre du sang, piétinaient sur eux avec frénésie.

Les cadavres s'amoncelaient au centre du cercle fatal qui se rétrécissait incessamment autour d'eux.

Après de force et de coulage, les misérables Peaux- Rouges avaient jeté leurs armes, les bras croisés sur la poitrine^ serrés les uns contre les autres, ils avaient renoncé à disputer plus longtemps leur vie et attendaient la mort avec le calme sombre du désespoir et l'impassibilité qui caractérise leur race.

Le comte aurait voulu, depuis longtemps d'ailleurs, arrêter cet horrible carnage; mais, dans l'enthousiasme de la victoire, sa voix avait été, non pas méconnue, mais étouffée par le tumulte.

Cependant les Français s'arrêtèrent, saisis, malgré eux, d'admiration à la vue de la résignation stoïque de ces braves ennemis, qui dédaignaient de demander grâce et se préparaient à mourir dignement, sans faiblesse comme sans forfanterie.

Toute noble action, tout noble sentiment, trouvent de l'écho dans le cœur des Français, la nation chevaleresque par excellence.

Ils hésitèrent, en se regardant les uns les autres^ et relevèrent leurs baïonnettes.

Le comte profita de cette trêve suprême

CURMUXA* 76

de l'aéronef déposé par Dieu dans Fable de ces hommes
et il se jeta vivement au-devant d'eux en levant en
l'air son épée rouge jusqu'à la poignée.

. — ! Assez, compagnons! s'écria-t-il, assez; nous sommes des
soldats, nous autres, non pas des bourreaux ou des Jouisseurs
laissons aux Mexicains toutes les lâchetés, demeurons ce que
nous avons toujours été, des hommes braves et cléments: grâce
pour ces malheureux

— Grâce à grâce s'écrièrent les Français, en brandissant leurs
armes au-dessus de leurs têtes.

En ce moment, le soleil se levait splendide dans le flot de
vapeurs. C'était un spectacle à fois imposant et plein d'une su-
blime horreur que celui que présentait ce champ de bataille fu-
mant encore des dernières explosions des armes à feu couvert
de cadavres et au centre duquel une trentaine d'hommes
sans armes semblaient défier du regard un cercle d'ennemis
souillés de sang et de poudre à Toeil étincelaient et aux traits
contractés par la passion.

• Le comte remit alors son épée au fourreau et s'approcha à
pas lents des Indiens, qui le regardaient venir d'un air inquiet,
car ils ne comprenaient rien à ce qui venait de se passer.

Les Indiens sont implacables, la clémence leur est inconnue ;
dans les prairies, le vaincu est la seule loi. Les Peaux-Rouges
étant sans pitié n'implorant jamais celle de leurs ennemis et

sul»ssent sans se plaindre la dure loi qu'il platt au vainqueurTi
quel qu'il soit, qui.les dompte, de leur inflit^.

... L«% aventuiiiiQCi». w^mX rmİMmsbmj^ et ou-

76 ÊCftUllILLA.

bliaient déjà toute rancune avec cette versi^iuté Bt cette in-
souciance innée en eux * ils riaient et causaient gaiement entre
eux.

Valentin et Curumilla avisent rejoint le comte.

— Quelle est ton intention? demanda le chas« seur.

— Ne Tas-tu pas devinée? répondit LouiSi je leur fais grâce,

— A tous?

— Pardieu I s'écria-t-il avec étonnement

— Ainsi, tu leur pardonnes ?

— Oui, et je leur rends la liberté.

— Hum I fît le chasseur.

— Verrais-tu quelque empêchement à cela? •

— Peut-être.

•^ - Explique-toi.

— Que tu pardonnes aux Indiens, rien de mieux, cela peut*
produire bon effet parmi les tribus, d'autant plus que les Peaux-
Rouges ont une excellente mémoire et qu'ils se souviendront
loi^temps de la leçon sévère qu'ils ont reçue cette nuit.

— Eh bien?

— Mads, continua le chasseur, tous ces hommes ne sent pas des Indiens?

— Que veux-tu dire?

— Qu'il se trouve parmi eux des Mexicains déguisés.

— Tu es certain de cela?

— Oui. D'autant plus que j'sd été averti par l'homme qui commande les cavaliers avec le secours desquels je t'ai donné un si bon coup de main.

— Mais ces cavaliers ne sontMls pas des Apaches? f— ErrejuTr cher ^u»i; ce sont des blancs, et qui

cçBUiiaLA» 77

plus eât des cmcos^ c'est-^à-dire des hommes payés et enr^imentés par les hacienderos pour faire la chasse aux Indiens. Tji vois comment ils s'acquittent honorablement die lew^emploi; mais cela ne doit pas t' étonner, tu connais assez bien les moeurs de ce pays pour trouver cela tout naturel, je n*ea doute pas.

Louis s'était arrêté tout pensif.

— Ce que tu me dis là me confond, murmura-t-il.

— Pourquoi donc? reprit insoucieusement le chasseur, cela est simple, au contraire ; mais il ne s*agit pas des cavdiers, ceux-là sont hors de cause, quant à présent.

* — Certes, je leur dois, au conti-aire, des remerciements.

— Ils t'en dispensent, et moi aussi; occuponsnous seulement des hommes qui sont là.

— Ainsi, tu es sûr que parmi eux se trouvent des blancs?

— Très-sûr.

— Mais comment les reconnaître ?

— Curumilla s'en chargera. -

— Ce que tu me dis est étrange ; dans quel but ces gens se sont-ils ligués avec nos ennemis?

— C'est ce que nous saurons bientôt.

Ils reprirent leur marche et arrivèrent auprès du groupe.

Valentin fit un signe à Curumilla. Le chef s'approcha alors des Indiens, et commença à les examiner attentivement l'un après l'autre, tandis que le comte et le chasseur le suivaient du regard avec intérêt. ,

Le chef araucan était froid ^ sombre comuoie

78 CORUMÎtLA.

toujours ; pas un muscle de son visage ne bougeait. ' En le voyant les examiner ainsi, les Indiens ne purent s'empêcher de tressaillir; ils tremblèrent à la vue de cet homme muet et sans armes, dont le regard perçant semblait vouloir Hre au fond de leurs cœurs. : . :. ■

Gurumilla posa le doigt sur la poitrine d'un Indien.

— Uni dît-il, et il passa.

— Sortez 1 dit Valentin au Peau-Rouge.

Celui-ci se mit à Técart.

Curumilla en désigna ainsi successivement neuf, puis il rejoignit ses amis'

— Est-ce tout ? lui demanda Valentin.

— Oui, répondit-il.

— Désarmez ces hommes et attachez-les solidement, commanda le comte.

On lui obéit. Don Luis s'approcha alors des Apaches.

— Que mes frères reprennent leurs armes et remontent sur leurs coursiers, dit-il ; ce sont de vaillants guerriers ; les visages pâles ont apprécié leur courage, ils les estiment; mes frères retourneront dans leurs villages, ils diront aux anciens et aux sages de leur nation que les blancs qui les ont vaincus ne sont pas des hommes cruels comme les féroces Yoris — Mexicains, — qu'ils désirent enterrer la hache si profondément entre eux et les Apaches, que jamais on ne la puisse retrouver avant dix mille lunes.

Un Indien se détacha du groupe, fit deux pas en avant, et saluant avec majesté : , •

— . Le Cœur-Fort est un guerrier terrible; c'est

un jaguar pendant le combat; mais il se fait antilope après la victoire ; les paroles que soufflent sa poitrine lui sont inspirées par le Grand-Esprit, le Wacondah l'aime ; ma nation avait été trompée par les Yoris, le Cœur-Fort est généreux, il a pardonné,

il y aura désormais amitié entre les Apaches et les guerriers du Cœur-Fort.

Les Peaux-Rouges, suivant leur habitude, avaient avec cette poésie qui les distingue, donné à don Luis le nom de Cœur-Fort,

Il y eut après ce discours de l'Indien, qui était un chef célèbre, et se nommait le Bison[^]Blanc[^] un échange de bons procédés entre les aventuriers et les Apaches.

Leurs chevaux et leurs armes leur furent rendus et les rangs s'ouvrirent pour leur livrer passage.

Lorsqu'ils eurent disparu dans la forêt, el Buitre fit faire volte-face à ses cavaliers, et s'éloigna son tour.

Don Luis eut un instant la pensée de rappeler cet auxiliaire qui, pendant le combat, lui avait été si utile, mais Valentin s'y opposa.

— Laisse partir ces hommes, frère, lui dit-il, tu ne dois ostensiblement avoir aucun rapport avec eux.

Don Luis n'insista pas.

— Maintenant, reprit Valentin, terminons ce que nous avons si bien commencé.

— C'est juste, répondit le comte.

L'ordre fut aussitôt donné d'enterrer les cadavres et de panser les blessés.

Les Français avaient éprouvé des pertes sérieuses; ils avaient eu dix hommes tués et vingt et quelques blessés. Il est vrai que la plupart de ces blessures

n'étaient pas mortelles ; cependant la victoire coûtait cher : c'était un avertissement pour l'avenir. ' Deux heures plus tard, la compagnie, rassemblée par le clairon, se rangeait silencieusement sur la place de la Mission, au centre de laquelle don Luis, Valentin et trois officiers, se tenaient assis gravement devant une table sur laquelle se trouvaient divers papiers.

A une table plus petite don Cornelio écrivait.

Le comte avait convoqué ses compagnons et avait formé une commission présidée par lui afin de juger les prisonniers faits pendant le combat.

Don Luis se leva au milieu d'un religieux silence.

— Qu'on amène les prisonniers, dit-il.

Les hommes désignés précédemment par Curumilla parurent, conduits par un détachement d'aventuriers. Us étaient délivrés des liens avec lesquels on les avait d'abord attachés. Bien qu'ils portassent toujours le costume des guerriers apaches, on les avait obligés à se laver et à faire disparaître les peintures qui les déguisaient ^

Ces hommes paraissaient, non pas repentant de leur fourberie découverte, mais seuls honteux d'être ainsi donnés en spectacle.

— Amenez le dernier prisonnier, commanda don Luis.

A cet ordre , les aventuriers se regardèrent avec étonnement, ne comprenant pas ce que le comte voulait dire, puisque les neuf Mexicains étaient là.

Mais au bout d'un instant leur surprise se changea en colère, et une sourde rumeur parcourut leurs rangs comme un courant électrique.

Le colonel Florès venait de paraître ; il était sans armes, la tête nue, mais sa physionomie, empreinte

GtmmiaLA. 81

d'audace et de défi, avait une expression railleusement sinistre, qui imprimait à son caractère un caractère de méchanceté impossible à rendre.

Curumilla l'accompagnât.

. Le comte fit un geste ; le comte se rétablit.

— Que signifie cela ? s'écria le colonel d'un ton hautain*

Don Luis ne le laissa pas continuer.

— Silence ! dit-il d'une voix ferme en fixant sur lui un clair regard.

Dominé malgré lui par l'accent du comte, le colonel se tut en rougissant.

Don Luis reprit :

. — IM es frères et mes compagnons, dit-il, malheureusement pour nous, les circonstances nous ont placés dans une situation exceptionnelle ; de tous les côtés la trahison nous entoure ; de mensonge en mensonge, de fourberie en fourberie, on nous a amenés dans ce désert où nous sommes abandonnés à nous-mêmes, loin de tous secours, et ne pouvant, pour nous sauver, compter que sur notre courage. Hien, le général don Sébastien

Guen^ero, se croyant enfin sûr de la réussite des plans infâmes que depuis si longtemps il trame contre nous, se décide à lever le masque ; il nous déclare hors la loi et nous flétiît de l'épithète honteuse de pirates x deux heures à peine après son départ, nous sommes attaqués par les Indiens; les mesures de nos ennemis étaient bien prises; 7)011 s'en est fallu qu'ils ne réussissent. Mais Dieu veillait, il nous a sauvés cette fois encore ! Maintenant, savez^voœ quel est l'homme qui s'était fait le bras droit du général et avait machiné Todieuse traison dooi nous avons foUli être victimes?

Cet homme, fit-41 en le déiâgnant du dûigt ave<; vm^ expression d'écrasant mépris, c'est le misérable qui, depuis notre arrivée à Guaymas , e'est attaché à nous, ne nous a plus quittés, a feint ^e noua, aimer et de nous défendre pour nous voler Qos secrets. et les vendre à nos ennemis ; c'est le misérable . que nous avons traité en frère, pour lequel nous avons eu les attentions les plus délicates et les plus soutenues ; c'est cet homme, enfin, qui prend le titre de colonel et le nom de Francisco Florès, et qui en a menti, car c'est un métis sans nom, surnomnié el Garrucholo, ex-lieutenant del Buitre, ce féroce brigand qui commande une cuadrilla de salteadores qui, depuis plusieurs années déjà, désole le haut Mexique. Regardez -le, maintenant qu'il se voit reconnu, il tremble, le misérable^ car il sait que, pour lui , vient enfin de sonner l'heure suprême de la justice.

En effet, à cette terrible révélation, faite ainsi devant tous, l'audace du bandit était subitement tombée^ et une expression de hideuse frayeur contractait ses traits.

<— Voilà, continua le comte^ les hommes que nos ennemi» n'ont pas honte d'employer contre nous, et ils nous traitent de pi-

rates. Eh bien, cette flé^e trissure, nous l'acceptons, frères, et ces bandits tombés entre nos mains Beront jugés selon la loi sommaire des pirates.

Les aventuriers applaudb-nt chaleureusement ce discours de leur chef. D'ailleurs , tous reconnaissaient la vérité et la logique de ses paroles; dans la situation critique rà ib se trouvaient, ils n'avaient rien à ménager; la démence, aurait été une qq\x^e

GURiniiuA. 8S

paLle faibl esser ils ne pouvaient se relever qu'à force d'audace et d'énergie, en terrifiant leurs ennemis et les contraignant à traiter avec eux.

Le comte se rassit.

— Don Comelio, dit-il, donnez lecture à Taccusô .des charges qui s'élèvent contre lui.

L'Espagnol se leva alors et commença un long réquisitoire contre le colonel, réquisitoire appuyé de nombreuses lettres écrites par don Francisco ou reçues par lui de plusieurs personnes , notamment du général Guerrero , d'où la trahison du colonel ressortait claire et sans excuse possible. Don Cornelí o termina en rapportant l'entrevue de la veillé entre don Francisco, el Buitre et le chef apache.

Les aventuriers avaient écouté cette longue énumération de crimes et de félonies dans le plus profond silence et le calme le plus parfait.

Lorsque don Comelio eut terminé , le comte s*adressa au colonel.

— Reconnaissez-vous la vérité des faits avancés contre vous?

Le bandit releva la tête, son parti était pris, il haussa les épaules avec dédain.

— A quoi bon nier? dit-il, tout cela est vrai.

— Ainsi, vous avouez nous avoir trahis depuis le premier moment que vous nous avez rencontrés ?

— Canaries I fit-il avec un sourire railleur, vous vous trompez, señior conde, je vous trahissais même avant de vous connaître.

A cette cynique déclaration, les assistants ne purent réprimer un mouvement d'horreur.

— Ce que je vous dis vous étonne? reprît audacieusement le bandit; pourquoi donc cela? Je trouve/

84 GURUMILLA,

moi, ma conduite toute naturelle. Qu'êtes-vous pour nous autres Mexicains, vous, étrangers? Vous êtes des sangsues qui venez dans notre pays sucer le plus clair de notre sang, c'est-à-dire vous goiger de nos richesses, vous moquer de notre ignorance, tourner en ridicule nos mœurs et nos habitudes, nous imposer vos goûts et ce que vous appelez votre civilisation occidentale. Qu'avons-nous besoin de tout cela? De quel droit vous emparez-vous de tout ce qui nous est cher? Vous n'êtes que des bêtes féroces contre lesquelles tous moyens sont bons ^ pour les détruire. Nous ne sommes pas les plus forts au grand soleil, eh bien, nous avons la nuit; la loyauté, la franchise, nous perdraient, nous employons le mensonge et la trahison. Après? Qui a tort? Qui a raison? Qui osera être juge entre nous? Personnel Je suis

tombé entre vos mains, vous allez me tuer, fort bien; je serai assassiné, mais pas condamné par vous; car vous n'avez nullement qualité pour vous ériger en tribunal. Que voulez-vous de plus maintenant? Agissez à votre guise, peu m'importe. Celui qui sème le vent récolte la tempête ; j'ai semé la fourberie, j'ai récolté la trahison : c'est justice. Je vais mourir. Eh bien, cette mort que j'ai méritée, vous n'avez pas le droit de me l'infliger ; votre verdict sera un assassinat, je vous le répète.

Après avoir prononcé ces mots, il croisa fièrement les bras sur sa poitrine et promena un regard assuré sur l'assistance.

Malgré eux, les aventuriers se sentirent pris d'une espèce d'admiration pour la fauve résolution de cet homme aux manières félines et cauteleuses

cratmiLLA. 85

qui voulait tout à coup de se révéler sous un jour si différent de celui, sous lequel ils l'avaient connu jusqu'à ce moment. En parlant avec une aussi brutale franchise le bandit s'était pour ainsi dire relevé aux yeux de tous ; sa figure parut moins dure il inspira une espèce de sympathie à ces hommes si braves, pour lesquels le courage et l'audace sont les deux premières vertus.

— Ainsi, vous ne cherchez même pas à vous défendre ? lui dit Louis d'une voix triste.

— Me défendre, répondit-il avec étonnement, d'avoir agi comme je croyais devoir le faire, et comme j'aurais encore si vous étiez assez bête pour me faire grâce ! Allons donc, caballeros, cela n'aurait pas le sens commun ! D'ailleurs, si je me défendais, je reconnaîtrais en quelque sorte la compétence de votre

tribunal, et je la nie au contraire. Ainsi, coyez-moi, ûnissons-en , le plus tôt sera le mieux, et pour vous et pour HK)i.

Le comte se leva, ôta son chapeau, et s'adres* sant aux aventuriers :

— Frères et compagnons, dit-il d'une voix solen-* nelle, en votre âme et conscience^ cet homme est-il coupable?

— Ouil répondirent les aventuriers d'une voix sourde.

—^Quelle peine améritécethomme ? repritle c<Hnte*

— La mort ! répondirent encore les aventuriers. Alors le comte se tourna vers le colonel :

— Don Francisco Florès, autrement dit el Gmtu* cholo, fit-il, vous êtes condamné à la peine de wovi.

— Merci, répondit-il en s'inclinant avec grâce. «— Msûs, continua le comte^ connue vous êteacoa»

:86 GtmtJMîTXA.

vaincu de trahison et que vous devez m^Sffrir la mort des traîtres, c'est-à-dire être fusillé par derrière, prenant en considération Tunifurme que vous portez et qui est celui derarmée mexicaine que nous ne voulons pas flétrir en votre personne, vous serez d'abord dégradé. Le jugement sera exécuté immédiatement après.

Le bandit haussa les épaules.

— Que m'importe? fit-il.

Sur un signe du comte, un sous-officier sortit des rangs et la dégradation commença.

El Garrucholo supporta sans pâlh* cette effï'oyable humiliation. Le bandit avait pris complètement le dessus en lui sur le caballero, et, comme il Tavait dit, peu lui importait d'être dégradé, c'est4-dire déshonoré, puisque Fhonneur pour lui n'était rien.

Lorsqiie le sous-officier eut repris son rang, le comte se tourna vers le condamné.

— Vous avez cinq minutes pour recommander votre âme à Dieu, lui dit-il ; puisse-t41 vous faire miséricorde. Vous n'avez plus ici-bas rieii à attendre des hommes.

Le bandit éclata d'un rire nerveux et strident.

— Vous êtes fousl &*écria-t-il; qu'ai-je de^ommtm avec Dieu, moi, si réellement il existe? Canaries 1 je n'ai que faire de le prier ; mieux vaut que je ipe recommande au démon, au pouvoir duquel je vais être, si ce que disent les moines est vrai.

A cet effroyable blasphème, les aventuriers firent
un geste d'épouvante.

El Garrucho ne sembla pas s'en apercevoir^ -r- Je n'ai, continu2i-t-il, qu'une seule grâce à
vous demander.

GURUMILLA. 87

— Parlez, répondit le comte en réprimant un geste, de dégoût.

— Je porte suspendu au cou par une chaînette d* acier un petit saclet de velours contenant une relique bénie que ma mère m'a donnée en me disant qu'elle me porterait bonheur; depuis ma naissance ce scapulaire ne m*a jpas quitté. Je désire être enterré avec; peut-être me servira-t-il là-bas où je vais.

— Il sera fait ainsi que vous le désirez, répondit le comte.

— Merci I fit-il avec une évidente satisfaction. Etrange anomalie du caractère mexicain : ce peuple

est crédule et superstitieux, sans foi et sans croyance* Peuple enfant, trop longtemps esclave et trop vite libéré, qui n'a eu ni le temps d* oublier ni celui d'apprendre.

— Le piquet I ordonna le comte.

Huit hommes commandés par un sous-officier sortirent des rangs ; le bandit s'agenouilla, le dos tourné aux exécuteurs.

— En joue, feu I

El Gamicholo tomba fû par derrière, sans pousser un soupir ; il avait été tué roide.

Son cadavre fût recouvert d'un zarapé.

— Maintenant, dit froidement le comte, aux autres I

Les neuf prisonniers furent rapprochés de la table; ils tremblaient; la justice sommaire des aventuriers les avait remplis de terreur.

Tout à coup un grand bruit se fit entendre à peu de distance, mêlé de cris et d'imprécations ; soudain deux femmes appa-

rurent montées sur de magnifiques chevaux et s'élancèrent en galopant jùs-' qu'au milieu de la place, où elles s'arrêtèrent

8S cuRuurr.LA.

Ces deux fiBinmes étaient doua Angela et sa camérista Violenta.

DoBa Angela avait les cheveux épars, ses traits étaient animés probablement par la course qu'elle venait de faire, ses yeux lançaient des flammes.

Elle demeura un instant immobile au milieu de la foule étonnée de son apparition subite; mais semblant tout à coup prendre une résolution suprême, elle releva fièrement la tête, et s* adressant aux aventuriers attentifs et saisis d'admiration pour tant d'audace réunie à tant de beauté :

— Ecoutez, cria-t-elle d'une voix stridente, moi, dofia Angela Guerrero, fille du gouverneur de l'Etat de Sonora, je viens hautement protester devant tous contre la trahison dont mon père vous rend victimes. Don Luis, chef des pirates français, je t'aime ! Veux-tu de moi pour femme?

Un tonnerre d'applaudissements accueillit ces paroles étranges, prononcées avec une animation extraordinaire.

Don Luis s'approcha lentement de la jeune fille . comme entraîné et fasciné par son regard.

— Viens, lui dit-il, viens, toi qui ne crains pas de t'aillier au malheur!

La jeune fille pdùssa un cri de joie semblable à un rugissement, et abandonnant les rênes, elle bon dit comme une pan-

thère et tomba dans les bras du comte, qui la serra avec frénésie sur sa puissante poitrine.

Puis, au bout d'un instant, la tenant toujours embrassée, il releva fièrement la tête, et promenant un regard dominateur autour de lui :

'^Celle-ci est la femme du chef des pirates, frères,

amej^la comme une somir» elle sera notre palladium, notre ange gardien!

L'ivresse des aventuriers ne ne peut décrire : c'était du délire, de la folie. Cette scèDe étrange leur semblait un rêve.

Le comte se tourna alors vers l is prisonniers, qui attendaient en tremblant leur senfence :

— Partez I leur dit-il ; allez rap porter ce que vous avez vu. Dona Angola vous fait grâce.

Les prisonniers s'échappèrent en se confondant en bénédictions ; les pauvres diables, d'après ce qui s'était passé devant eux, se considéraient comme morts.

Valentin s'approcha de la jeune fille :

— Vous êtes un ange, lui dit-il à voix basse ; persévérerez-vous?

— Je suis à lui jusqu'à la tombe, répcmdit-elle avec une énergie fébrile.

Oaetznlll*

Si nous faisons un roman, il y a bien des détails que nous laisserions dans l'ombre, bien des faits que nous passerions sous silence. Malheureusement, nous ne sommes qu'historien, et comme tel astreint à la plus scrupuleuse exactitude.

Dans le premier épisode de cette histoire, nous avons rapporté comment le comte de Lhorailles, à la tête de cent cinquante Français choisis dans la colonie de Guetzalli, qu'il avait fondée, s'était laissé emporter

dans le grand désert del Norte à la poursuite des Indiens apaches, et comment, après s'être égaré avec sa troupe au milieu de cet océan de sables mouvants, et avoir vu tomber autour de lui ses plus braves compagnons, s'était, dans un accès de calèntura, fait sauter la cervelle, et comment, une heure à peine après sa mort, les quelques Français qui avaient survécu à ce grand désastre étaient enfin parvenus à sortir du désert et à reprendre la route de la colonie (1) .

Les Français laissés à Guetzalli virent avec stupeur arriver les débris de l'expédition.

La nouvelle de la mort du comte de Lhorailles acheva de les démoraliser. Abandonnés sans chefs ^ si loin de leur pays, au milieu d'une contrée ennemie, exposés à chaque instant aux attaques des Apaches, ils se laissèrent aller au désespoir et agitérent sérieusement la question de quitter la colonie pour regagner les bords de la mer et s'embarquer.

En effet, le comte de Lhorailles avait fondé la colonie, il en était l'âme ; lui mort, ses compagnons ne se sentaient ni la force ni l'énergie nécessaires pour continuer son œuvre, œuvre que, du reste, ils ne connaissaient que fort imparfaitement, car le comte

n'avait pas de confidents parmi les hommes qu'il s'était associés ; jaloux de son pouvoir, d'un caractère peu expansif, jamais il n'avait confié à personne ni ses plans ni ses projets.

Les Français qui l'avaient suivi, aventuriers avides pour la plupart et dévorés de cette soif inextinguible de l'or qui leur avait fait tout quitter pour venir en Amérique, avaient été cruellement déçus

(j) Voir la Grande Flibuste. 1 vol. Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix,

GoRtTHTLLÂ. 91

dans leurs espérances, Iors(ja*en débarquant au Mexique, cette terre classique de la richesse, le comte, au lieu de les guider* vers les mines d*or ou d'argent qu'ils auraient exploitées et dans lesquelles ils auraient puisé à pleines mains, les avait conduits sur la frontière mexicaine, et là, les avait contraints à labourer la terre, en un mot, avait fondé une colonie agricole.

Aussi le premier moment destupeur passé, chaque colon agissant sous l'impression de sa propre volonté, commença-t-il ses préparatifs de départ, intérieurement satisfait de voir se terminer un exil hérissé de dangers sans avoir aucun des bénéfices de la situation.

C'en était fait de la colonie ; mais heureusement \ partout où se trouve une réunion quelconque de Français, lorsque l'homme indispensable disparaît, il en surgit immédiatement un autre t[uî, poussé par les circonstances, se révèle tout à coup au grand étonnement de ses compagnons et souvent au sien propre.

Cette faculté précieuse, notre nation seule la possède, c'est elle qui nous a sans cesse sauvés dans les positions les plus critiques de notre histoire, et nous a maintenus malgré les plus terribles péripéties au premier rang des peuples modernes ; là est tout le secret de notre force et de notre influence.

Parmi les colons de Guetzalli, se trouvait un jeune homme âgé de trente ans à peine, doué d'une imagination ardente et d'une intelligence peu commune; ce jeune homme, nommé Charles de Laville, avait quitté l'Europe, emporté plutôt par une certaine inquiétude de caractère et une secrète curiosité, que

92 CCBUMIUA.

par le désir d'acquérir les richesses si prônées de San-Francisco.

Dans cette ville, où il était arrivé avec son frère, homme plus âgé et d'un caractère plus sérieux que le sien, le hasard l'avait rapproché du comte de Lhorailles. Le comte exerçait peut-être à son insu, une influence irrésistible sur ceux qui le connaissaient même superficiellement. Lorsqu'il organisa son expédition, il n'eut pas de peine à emmener avec lui Charles de Laville, qui le suivit malgré les sages représentations de son frère.

Le comte en homme, avait apprécié à sa juste valeur le caractère probe, loyal et désintéressé de Charles de Laville. Aussi était-il le seul de tous ses compagnons avec lequel il se laissât parfois aller à causer presque librement et à confier quelques-uns de ses projets.

Il savait que le jeune homme ne se ferait jamais une arme de ces confidences, et qu'au contraire, en toutes circonstances, il*

l'aiderait de tout 'son pouvoir.

Lorsque Monsieur le comte de Lhorailles fut sur le point de partir pour la désastreuse expédition dont il ne devait pas revenir, expédition, entre palentèses, à laquelle Charles de LaviUe s'opposait opiniâtrement, ce fut à lui que le comte remit le gouvernement et confia la direction de la colonie en son absence, persuadé qu'entre ses m ins. les affaires de Guetzalli ne pouvaient que prospérer.

De LaviUe accepta à contre-cœur la mission de confiance que lui donnait son chef; c'était une lourde charge pour lui, jeune et inexpérimenté, que cette iurvelUance active de tous les instants qu'il aUait

cuauMiixA. os

être obligé d'exercer sur des hommes pour lesquels tout frein, quelque léger qu'il fût, était insupportable, et qui ue se courbaient qu'en frémissant sous la volonté du comte, pour lequel ils éprouvrent un respect mélangé de crainte.

Cependant, contre ses espérances et peut-être contre ses prévisions, Charles de Laville parvint en peu de temps, avec une extrême facilité, non-seulement à se faire obéir sans murmurer par ses compagnons, mais encore à s'en faire aimer.

Ce fut grâce à cette influence, qu'^l avait su prendre sur les colons, que, lorsque les débris de l'expédition arrivèrent à Guetzalli, il parvint à rétablir un peu d'ordre dans la colonie, à relever le courage de ses compagnons et à prendre des mesures de défense pour le cas probable d'une attaque des Apaches.

Il donna à la première effervescence de la douleur le temps de se calmer ; il laissa tomber la colère exagérée des uns et les craintes non moins exagérées des autres ; puis, lorsqu'il reconnut que, à part le profond découragement qui s'était emparé de tous et leur faisait désirer une prompte retraite, les esprits commençaient cependant à reprendre leur lucidité ordinaire, il convoqua les colons en assemblée générale.

Ceux-ci obéirent avec empressement et se réunirent dans la vaste salle qui précédait le logis principal de l'ancienne habitation du comte.

Lorsque de Laville se fut assuré que tous les colons étaient rassemblés et attendaient avec anxiété les communications qu'il avait à leur faire, il réclama quelques minutes d'attention et prit la parole :

9h CURUMIIXA.

— Messieurs, leur dit-il, avec cette facilité sympathique d'élocution qu'il possédait si bien, je suis le plus jeune et certainement le plus inexpérimenté de nous tous ; ce ne serait donc pas à moi à parler en ce moment, où des intérêts si graves et d'une si grande importance nous occupent, cependant peut-être la confiance que le comte de Lhorailles avait bien voulu placer en moi m'autorise-t-elle à tenter la démarche que je fais en ce moment auprès de vous.

— Parlez ! parlez ! cette confiance, vous en êtes digne ! répondirent tumultueusement les colons.

Ainsi encouragé, le jeune homme sourit doucement et continua :.

— Certes, un grand malheur est venu fondre sur nous, beaucoup de nos compagnons sont morts misérablement dans le grand désert del Norte; le comte de Lhorailles, notre chef, celui qui nous avait amenés ici, est mort aussi. Je le répète, c'est pour nous tous en général, et pour l'avenir de la colonie, une perte immense, un affreux malheur que la mort de cet homme, à la vaste intelligence et au courage de lion, à la fortune duquel nous nous étions attachés ; mais ce malheur, tout terrible qu'il soit, est-il irréparable? devons-nous devant cette mort perdre tout courage et abandonner lâchement l'œuvre à peine commencée? Je ne le pense pas, vous ne le pensez pas vous-mêmes!

A ces paroles, quelques légers murmures se firent entendre ; le jeune homme promena son calme et libre regard sur l'assistance; le silence se rétablit comme par enchantement.

— Non, reprit-il avec force, vous ne le pensez pas vous-mêmes ! Vous subissez eu ce moment, à votre insu, l'influence de la catastrophe qui nous accable

GURUMITLA: 95

le découragement s'est emparé de vous! Cela devait être ainsi ; mais bientôt vous réfléchirez aux conséquences de l'acte que vous méditez et à la honte qui pour vous en sera la suite. Quoi ! deux cents Français, c'est-à-dire les hommes les plus braves qui existent, auront abandonné leur poste, auront fui, en un mot par crainte des flèches et des lances des Apaches qu'ils ont mission de contenir et de vaincre? Que penseront les Mexicains, dans l'opinion desquels vous avez été si haut placés jusqu'à ce jour? Que diront vos frères de l'émigration californienne? Vous serez dans l'opinion de tous perdus d'honneur et de réputation ; car

vous aurez trahi vos devoirs et vous n'aurez pas su faire respecter, dans ces contrées sauvages, ce nom et ce titre de Français dont cependant vous êtes si fiers !

A ces mêmes paroles prononcées avec cet accent qui vient du cœur, si propre à émouvoir les masses, les colons commencèrent malgré eux à envisager la question sous un jour différent et à avoir honte intérieurement de l'abandon qu'ils méditaient. Cependant ils n'étaient pas encore convaincus, d'autant plus que la position restait toujours la même, c'est-à-dire excessivement critique. Aussi les cris, les murmures et les interpellations se croisaient avec une extrême rapidité, chacun voulant émettre son avis et faire prévaloir son opinion, ainsi que cela arrive la plupart du temps dans les assemblées populaires.

Un des colons parvint à grand' peine à obtenir enfin un instant de silence, et s'adressant au jeune homme :

— n'y a-t-il du vrai dans ce que vous nous dites ? Si, monsieur Charles, fit-il ; cependant, nous ne pou-

96 CURUIUXA.

vous pas demeurer dans la situation où vous nous trouvez, situation qui s'aggrave à chaque instant et qui menace de devenir bientôt intolérable. Quel est le remède au mal ?

— Le remède est facile à trouver, reprit vivement le jeune homme, est-ce donc à moi à vous le montrer ?

— Oui, oui ! s'écrièrent-ils tous.

— Eh bien, soit, j'y consens. Ecoutez-moi donc, n'en fit immédiatement un silence de plomb.

— Nous sommes deux cents hommes^ forts, résolus, intelligents ; ne pouvons-nous donc pas trouver parmi nous un chef digne de nous commander? Nous avons perdu l'homme qui jusqu'ici nous a guidés, est-ce à dire pour Cela que, lui mort, nul ne pourra le remplacer ? Cette supposition serait absurde. Le comte de Lhorailles n'était pas immortel, tôt ou tard nous devons nous attendre à Je perdre , malheureusement cette catastrophe prévue est arrivée plus tôt que nous le croyons. Est-ce une raison pour nous laisser démoraliser et nous laissaer abattre? Non, redressons-nous, au contraire, relevons la tête, reprenons courage et élisons pour chef l'homme qui nous oilHra le plus de garanties d'intelligence et de loyauté. Un tel homme est facile à trouver parmi nous. Voyons, compagnons, plus de délais, de tergiversations, votons, séance tenante ; lorsque notre chef sera nommé et reconnu par tous, nous ne craindrons plus ni périls ni souffrances , car nous aurons une tête pour nous guider et un bras pour nous soutenir.

Ces dernières paroles portèrent au comble la joie et l'enthousiasme des colons.

Le caractère des Français est ainsi : un rien leur

CURÛIILLÀ. 97

rend le courage et dissipe les nuages amoncelés à l'horizon , pour leur faire subitement entrevoir un avenir pur et exempt de soucis.

Les coloris commencèrent à se fractionner en groupes de trois ou quatre individus, où s'agita vivement la question de savoir quel chef on choisirait.

Pendant ce temps, de Laville, indifférent en apparence à ce qui se passait, était rentré dans l'intérieur des bâtiments, laissant à ses compagnons liberté pleine et entière d'agir à leur guise.

Nous ferons observer que le conseil donné par le jeune homme était désintéressé de sa part; il n'avait aucunement l'intention de prendre sur lui la lourde responsabilité du commandement dont il se souciait fort peu ; son but, en engageant les Français à élire un chef, avait été d'empêcher la ruine de la colonie, fondée à peine depuis une année, qui, grâce à des efforts et des travaux bien entendus, commençait à donner de bons résultats, et qui, si les colons ne se désolaient pas, entrerait bientôt, selon toutes probabilités, dans une ère de prospérité étale indemniser au centuple de leurs peines et de leurs fatigues.

La discussion fut assez longue entre les colons; dans tous les groupes des orateurs péroraient avec feu ; bref, on semblait ne pouvoir pas s'entendre.

Cependant, peu à peu l'effervescence se calma, les groupes se rapprochèrent, et sous l'influence de quelques hommes plus intelligents ou mieux disposés que les autres, la discussion prit une marche plus régulière et surtout plus sérieuse.

Enfin, après bien des pourparlers, les colons tombèrent d'accord et chargèrent un des leurs de faire

connaître à Charles de Laville le résultat de la délibération.

L'individu choisi par ses camarades entra dans la maison pendant que les colons se rangeaient dans un certain ordre devant la porte.

Charles, comme nous l'avons dit, ne s'occupait nullement de ce qui se passait au dehors ; la mort du comte de Lhorailles, auquel, malgré le caractère excentrique de celui-ci, il s'était réellement attaché, l'avait non-seulement attristé, mais encore avait brisé les seuls liens qui le retenaient sur ce coin de terre ignoré, où il croyait qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui; il n'attendait donc que l'élection du nouveau chef pour adresser ses adieux aux membres de la compagnie et se séparer d'eux ensuite.

Lorsque l'homme délégué par les colons entra dans la chambre où il se trouvait, il leva la tête, et après l'avoir interrogé du regard :

-^ Eh bien, lui demanda-t-il, avons-nous enfin un nouveau chef?

— Oui, répondit laconiquement l'autre,

— Quel est-il ? fit curieusement le jeune homme.

— Nos compagnons vous le diront, monsieur Charles, répondit-il; ils m'ont chargé de vous prier de vouloir bien assister à l'élection et la sanctionner par votre présence.

— C'est juste, fit-il en souriant, j'oublie que, jusqu'à présent, c'est moi qui étais votre chef, et que je dois remettre à celui que vous avez choisi le pouvoir que le comte m'avait délégué. Je vous suis.

L'autre s'inclina sans répondre, et tous deux sortirent de la maison, • Lorsqu'ils parurent au bas du perron qui donnait

accès dans l'intérieur des bâtiments, les colons» silencieux jusqu'alors, poussèrent une formidable acclamation en agitant leurs chapeaux et leurs mouchoirs en signe de joie.

Le jeune homme se tourna tout étonné vers l'individu qui l'accompagnait; celui-ci souriait

Après cette explosion de cris de bienvenue, le silence se rétablit comme par enchantement

Alors, le délégué ôta son chapeau, et après avoir respectueusement salué le jeune homme, confus, et qui ne savait quelle contenance tenir :

— Charles de Laville, lui dit-il d'une voix haute et parfaitement accentuée, nous tous, les colons de Guetzalli, après nous être, d'après votre conseil, réunis afin de procéder à l'élection d'un nouveau chef, nous avons reconnu que vous seul réunissiez toutes les conditions nécessaires pour bien remplir le poste où la confiance du chef que nous avons perdu vous avait appelé; en conséquence, voulant honorer en vous le souvenir de notre chef mort, en même temps que nous voulons vous prouver notre reconnaissance pour la façon dont vous nous avez gouvernés depuis que vous êtes à notre tête, nous vous nommons à l'unanimité capitaine de Guetzalli, persuadés que vous continuerez à nous commander avec autant de noblesse, d'intelligence et de justice que vous l'avez fait jusqu'à présent.

Prenant alors des mains d'un colon la charte-partie qui liait entre eux tous les membres de la colonie, charte-partie que le comte avait fait consentir à ses compagnons lorsqu'il les avait enrôlés, a la députation.

-^ Capitaine, di<^il, cette charte-partie, lue à

100 CUaUMILLA*

baute voix par moi, ëera. immédiatement jurée par tous ; jurez-vous de votre côté de nous protéger, de nous défendre et de nous donner bonne et loyale justice envers et contre tous ?

Le jeune homme se découvrit, étendit le bras vers la foule, et d'une voix ferme :

— Je le jure ! dit-il.

— Vive le capitaine 1 s'écrièrent les colons avec enthousiasme ; la charte-partie I la cbarte-partie !

La lecture commença.

Après chaque article, les colons répondaient d'une seule voix :

— Je le jure!

Il y avait quelque chose d'imposant dans Taspect de cette scène ; ces hommes aux traits énergiques, aux visages bronzés, réunis ainsi au milieu de ce désert, entourés de cette .nature grandiose, jurant à la face du ciel dévoûment et obéissance sans bornes, rappelaient à s'y méprendre les fameux flibustiers du seizième siècle, se préparant. à tenter une de leurs audacieuses expéditions et jiu'ant la chartepartie entre les mains de Montbars l'exterminateur, ou tout autre chef renommé de l'île de la Tortue.

Après que la lecture fut achevée, une nouvelle explosion de cris vint clore cette cérémonie si simple de l'élection d'un chef d'aventuriers dans les déserts du nouveau monde.

Cette fois, par hasard peut-être, le choix de tous était tombé sur le plus digne.

Charles de Laville était bien réellement le seul homme capable de réparer les désastres de la dernière expédition et de faire rentrer la adonie dans

CUBoM1ULA. loi

la voie i»*ospère ou elle marchait avant la mort du comte de LhoraiUes»

L'élection terminée, tont, en apparencet dans la Colonie, reprit, ou du moins parut reprendre la marche («-dinaire et rentrer dans son état normal.

Cependant, il n*en était rien.

Le comte de Lhorailles, en mourant avait emporté ^ec lui les espérances des aventuriers que grâce seulement à son caractère résolu et entreprenant, il était parvenu à réunir.

Lui tombé, les choses devaient changer de facô et les difficultés surgir.

Les autorités mexicaines, auxquelles Tindomptable volonté du comte avait seule pu inspirer une apparente bienveillance pour les cc^ns qu'elles n'ayaient jamais vus avec plaisir s*étaablfa: sur le territoire de la République, ne craignant plus la vengeance de Thonune qu'elles avaient appris à redouter en apprenant à le connaître, inauguraient tout doucement, sournoisement, dans l'ombre tm système de petites vexations qui commençait déjà à rendre difficile la position des Français et ne tarderait pas à la rendre tout à fait intolérable, si ceux-d n'employaient pas un re-

mède énergétique à cet état de chose qui s'émiettait à chaque instant.

D'un autre côté« quelque éloigné qu'elle la cokate

102 CDHiniLtA*

^ des edtest cepoidant, à de longs intervalles, les bruits du dehors parvenaient jusqu'à elle.

Des émigrants passaient par troupes à Guetzal ; tous se rendaient en Galifomnie.

Car la Californie était alors la terre promise.

Tous ces émigrants gambucinos ou aventuriers mexicains ne rêvaient que placers inépuisables, mines d'une richesse immense.

.La fièvre d'or, cette horrible maladie que. les Anglais ont si bien stigmatisée en la nommant épidémiquement la fièvre jaune métallique^ était à son apogée.

\ De tous les coins du monde. Européens, Asiatiques, Africains, Américains, Océaniens^ des aventuriers de toute sorte s'abattaient comme des volées de sinistres sauterelles, sur cette terre qui devait leur être fatale et les engloutir après des souffrances inouïes.

Croisade impie des appétits les plus vils, le cri de ralliement était : De l'or ! de l'or !

Ces honnêtes qui abandonnaient patrie, famille^ ils qu'enfin, n'avaient qu'un désir, qu'une aspiration à amasser de l'or, toujours de l'or.

Cela était hideux à voir.

Et ces troupes se succédaient les unes aux autres à la colonie, les regards opiniâtrement fixés à l'horizon, et ne répondant que <leux mots aux questions qu'elles leur étaient faites ?

CalifOTnie, placeres.

--Pour conquérir ce métal roi, tout moyen devait leur être bon, rien ne pourrait les arrêter; ils étaient prêts à tout, et com-
mettre les crimes les plus odieux.

cimmnttA. lOfc

les trahisons les plus infâmes, les lâchetés les plus ignobles.

Malheureusement pour la colonie, les aventuriers qui pas-
saient auprès d'elle appartenaient tous aux classes les plus igno-
rantes, les plus corrompues et les plus féroces du Mexique.

Malgré eux, les Français, dont le but avait été, dans le prin-
cipe, d'exploiter des mines, sentaient se réveiller le désir de re-
tourner dans l'eldorado qu'ils avaient quitté et d'aller demander
leur part de la curée.

On n'entend pas impunément, si fort que l'on soit, résonner
continuellement le mot «or» à ses oreilles

Il y a dans l'assemblage étrange de ces deux lettres une puis-
sance d'attraction immense et incompréhensible, qui aiguise
l'avarice et réveille tous les mauvais instincts.

Les colons de Guetzalli étaient de francs et loyaux aventu-
riers; la plupart avaient quitté l'Europe dans le désir de s'enri-

chir promptement sur cette terre mystérieuse dont on leur disait des merveilles.

Domptés pari' ascendant que le comte avait su prendre sur eux, ils avaient tacitement accepté la position qu'il leur avait faite, et, l'habitude aidant, peu à peu ils avaient fini non pas par oublier leurs premiers désirs^ mais par les considérer comme de riantes chi^ mères et des rêves irréalises.

Les événements postérieurs qui s'étaient passés dans la colonie, et le rayonnement immense répanda tout à coup par la Californie, vint redonner un corps à ces rêves et allumer au plus haut point leur convoitise»

Chades de La ville suivait en frémissant les progrès de cette désorganisation morale de la colonie : il comprenait intérieurement que l'ennemi qu'il lui fallait terrasser afin de redevenir maître de ses compagnons, c'était ce vieux levain de l'aventurier qui bouillonnait toujours au fond de leurs cœurs et leur donnait la baine de la vie calme et paisible qu'Us menaient, au lieu de l'existence agitéeaux péripéties étranges à laquelle ils aspiraient secrètement, et peut-être sans s'en douter eux-mêmes.

Car, singulière anomalie du cœur humain, ces hommes, qui voulaient de l'or quand même, qui le convoitaient avec une frénésie sans égale, et qui pour sa possession affrontaient les périls les plus terribles et souffraient les plus horribles misères, dès qu'ils étaient maîtres enfin de ce métal si envié, la plupart ne s'en souciaient plus, ils le regardaient avec dédain et le jetaient sans compter sur les tables des maisons d' jeu ou de lieux plus infâmes encore; on aurait dit que cet or, si péniblement amassé, leur brûlait les mains et qu'ils avaient hâte d'en être débarrassés.

Et cela était vrai, pour les Français surtout; l'or, pour eux, n'avait de valeur qu'en raison des difficultés qu'ils avaient rencontrées pour l'acquérir.

Véritables aventuriers dans toute l'acception du mot, ce qu'ils aimaient, ce n'était pas l'or en lui-même, mais ce qu'il leur coûtait de luttres, d'énergie et de courage, qu'il fallait dépenser à sa recherche.

Gbarles conniùssût à fond le caractère des honunes qu'il commandait ; il savait que pour les retenir auprès de lui, il lui suffisait de donner une issue quelconque à cette surabondance de sève, à

GUBtMIUSA. <itô

cette vivacité d'imagination» qui raftiplissaieBt le cœur et le cerveau de ces hommes extraordinaires. . Mais comment obtenir ce résultat ? quel moyea enemployerâ

Gbarles se creusait vainement U tête ; 1* étincelle ne jaillissait pas de son cerveau, la lumière ne se faisait pas.

Sur ces enti^efaites, deux Français qui avaient fait partie de la dernière expédition du comte, et que l'on croyait morts dqmis longtemps, rejmrurent à Guetzalli.

Grand fut l'étonnement de tous en les revoyant hâves, décharnés^ à demi nus^ se soutenant à peine; mais plus grand encore fut cet étraneaient, lorsque deux jours après leur retour^ se trouvant, grâce au% soins qu'on leur avait prodigués, un peu remis de leurs souffrances et en état de parler, ils comment, cèrent l'incroyable récit de leurs aventures.

Voici, en quelques mots, ce qui leur était arrivé.

L'effroyable ouragan qui avait assailli la troupe du comte les avait surpris assez loin de l'endroit où leurs camarades s'étaient réfugiée, et les avait mis dans l'impossibilité de les rejoindre.

Us s'étaient abrités comme ils l'avaient pu pendant la tempête ; puis lorsqu'enfin elle s'était dissipée, ils avaient reconnu avec épouvante que tout vestige, toute trace avait disparu.

Devant eux, derrière eux et autour d'eux, s'étendait le désert sombre, nu, désolé ; aussi loin que leur vue pouvait atteindre, ils n'apercevaient dans toutes les directions que du sable, toujours et partout du sable.

Alors ils se crurent perdus ; le désespoir »*« iupara

106 GURUMILLA.

d'eux, ils se laissèrent tomber sur le sol, résolus à attendre la mort, qui sans doute ne tarderait pas à Tenir tenniner leurs misères.

Ils demeurèrent ainsi côte à côte, la tête penchée, TcBil atone, dans cet état d'anéantissement complet qui s'empare des hommes les plus forts après les grandes catastrophes et suspend chez eux jusqu'au sentiment intime du moi et interrompt la pensée.

Combien de temps restèrent-ils ainsi ? Ils n'auraient su le dire. Ils ne vivaient plus, ils ne sentaient plus : ils v'étaient. Ils furent tout à coup réveillés subitement de cette torpeur extraordinaire par l'apparition subite d'une troupe d'Indiens apaches qui oara-

colaient autour d'eux en poussant des hurlements féroces et en brandissant leurs longues lances d'un air de défi et de menace.

Les Indieiis s'emparèrent d'eux sans qu'ils opposassent la moindre résistance, et les emmenèrent à un de leurs athepelt ou village, où ils les contraignirent à l'esclavage le plus honteux et le plus humiliant.

Mais l'énergie un instant abajttue des deux aven^ turiers n'avait pas tardé à reprendre le dessus dans leur ccBur. Alors, avec une patience, une habileté et une dissimulation extrêmes, ils préparèrent leurs moyens de fuite*

Nous n'entrerons dans aucun détail sur la façon dont ils échappèrent enfin à la surveillance de leurs gardiens, et parvinrent après des traverses sans nemibre, à atteindre la colonie, rendus de fatigue et demi'-morts de faim,* pour arriver de suite et sans transition au point important .de leur narration.

G«s hetâmts affirmèrent aux colons que le village

GURUMirxr.A. 107

où les Apached^ les avaient conduits était bâti à une portée de fusil au plus d'un placer d'or d'une richesse incalculable; que ce làacer était d'une extrême facilité à exploiter, puisque le métal était à fleur de terre, Goinm^ preuve de leur véracité, ils montrèrent plusieurs pépites du plus bel or» dont ils avaient réussi à s'êûparer, et ils se firent fort de guider à ce placer, éloigné tout au plus de dix ou douze jours de marche de la colaniOi les avepturiers qui consentiraient à les prendre pour guidea, les assurant qu'ils seraient amplement dédommagés de leurs peines et de leurs fatigues par la riche moisson qu'ils récolteraient.

Ce récit intéressa vivement les colons; Charles de Laville, en particulier, y prêta une sérieuse attention. Plusieurs fois, il le fit recommencer aux deux hommes, qui toujours répétèrent, sans varier en rien, ce qu'ils avaient dit d'abord*

Le capitaine avait enfin trouvé le moyen qu'il, cherchait vainement depuis si longtemps. Maintenant il était certain que non-seulement ses compagnons ne l'abandonneraient pas, mais encore qu'ils lui obéiraient aveuglément dans tout ce qu'il lui plairait de leur ordonner;

Le jour même il annonça aux colons qu'il préparait une expédition pour aller à la découverte du placer, en déloger les Indiens et l'exploiter au profit de tous les associés, c'est-à-dire de tous les membres de la colonie.

Cette nouvelle fut reçue avec des transports de joie.

De Laville se mit immédiatement en mesure d'exécuter son projet«

108 CCRUMILIA.

Le nombre des colons était fort diminué, de nombreuses désertions avaient eu lieu ; cependant Guetzelli comptait encore environ deux cents Français.

Il était de la dernière importance pour les chercheurs d'or de conserver la colonie, seule place où, lorsqu'ils seraient à la mine, il leur fût possible de se ravitailler ; car nous l'avons dit, Guetzelli, sentant l'avancée de la civilisation, avait été fondée à l'extrême limite du désert.

Cette position choisie d'abord dans le but de maintenir plus facilement les Indiens et de s'opposer efficacement à leurs incursions périodiques sur le territoire mexicain, devenait précieuse dans le cas présent par la facilité qu'elle donnait aux aventuriers de se fournir de tout ce dont ils auraient besoin, sans avoir recours à d'autres qu'à eux-même-s, ce qui leur permettait, en outre de conserver secrète la découverte du placer, du moins assez longtemps, grâce à l'éloignement des ptteblos de la fix)nlière, pour que le gourvernement mexicain no pût, malgré toute sa rapacité, intervenir et J)rélever, suivant son usage habituel , la part du lion.

Le C24)itaine ne voulait pas non plus complètement dégarnir la colonie, qu'il fallait laisser dans une position respectable et à l'abri d'un coup de main des Apaches et des Comanches, ces implacables ennemis des blancs, toujours sur le quî-vive et toujours prêts à profiler de leurs moindres fautes. De Laville arrêta donc que l'expédition se composerait de quatre-vingts hommes bien montés et bien armés et que les autres demeureraient à la garde de la colonie.

^Seulement, pour éviter toute dissension et toute jalousie entre ses compagnons, le capitaine déclara que le sort déciderait quels seraient ceux qui iraient à la recherche du placer.

Cet expédient, qui mettait tout le monde d'accord, fot chaudement approuvé: on procéda donc au tirage au sort.

Ce tirage eut lieu de la façon la plus simple ; le nom de chaque aventurier fut écrit sur un carré de papier roulé et jeté dans un vase, puis un enfant fut chargé de l'appel des noms. Bien entendu que les quatre-vingts premiers qui sortiraient seraient ceux qui

seuls feraient partie de l'expédition. Comme on le voit, cette combinaison était on ne peut plus simple, et surtout loyale, personne ne pouvait se plaindre,

Tout se fit comme il avait été convenu. Le hasard, ainsi que cela arrive assez souvent, favorisa le capitaine en désignant les hommes les plus énergiques et les plus entreprenants.

Alors on s'occupa avec ardeur à terminer les préparatifs du départ, c'est-à-dire qu'on amassa des provisions de toutes espèces, qu'on rassembla des mules et que Ton se munit des outils nécessaires à l'exploitation de la mine.

Cependant si grande que fût l'activité déployée par le capitaine, près d'un mois s'écoula avant que tout fût prêt.

L'affreuse catastrophe dont le comte de Lhorailles avait été victime dans le grand désert Del Norte, qu'il fallait que les chercheurs d'or traversassent afin d'atteindre le placer, était pour le capitaine de Laville un avertissement sérieux à agir avec la plus grande prudence et à ne rien laisser au hasard.

110 CURUMJLLA.

Aussi, sans prêter en aucune façon oreille aux insinuations impatientes de ses compagnons, qui Textaient à presser le départ de l'expédition, surveillait-il avec la plus scrupuleuse attention la construction des wagons destinés au transport des provisions et ne laissait-il échapper aucun détail, si minime qu'il fût, sachant qu'une perte d'une heure dans le désert, amenée par la rupture d'un écrou, d'une traverse ou d'une sangle, pouvait causer la mort des hommes placés sous ses ordres. , . Enfin, tout était prêt, et le jour du départ désigné; sous quarante-huit

heures, l'expédition devait quitter Guetzalli, lorsque, vers les cinq heures du soir, au moment où le capitaine, après avoir jeté un dernier coup d'œil aux wagons chargés déjà et rangés dans la corn*, allait rentrer dans le corps de logis qu'il habitait, la sentinelle de l'isthme signala l'arrivée d'un étranger.

Aussitôt qu'on se fut assuré que cet étranger était un blanc et qu'il portait l'uniforme d'officier supérieur de l'armée mexicaine, le capitaine ordonna qu'il fût introduit dans la colonie.

La barrière fut aussitôt ouverte, et le colonel, car Tétranger portait les insignes de ce grade, entra dans Guetzalli, suivi de deux lancero» qui lui servaient d'escorte, et d'une nfile portant ses bagages.

Le capitaine s'avança à sa rencontre.

Le colojoil mit pied à terre, jeta la bride de son cheval à un lancero, et, se découvrant, il salua poliment le capitaine, qui, de son côté, lui rendit cour^ toisement son salut.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? deutanda-t-il à l'étranger.

CCJRUiflLU^ 111

— Je «uis» répondit celui-ci, le colonel Vicente Suarec, aide de camp du général don Sébastien Guerrerot gouverneur gâieral 4e la province de Sonora.

'-^ Je Buis hieureiiX) sefiior don Vicente, d^ faaeard qui me procure Tavantage- de faire votre eoonais** sance. Vous devez être fatigué de la longue route que vous avôz faite pour parvenir jusqu'ici; j'espère que vous ne refuserez pas d'accepter quelques mo^ destes rafralchissemmts»

-^J'accepte de grand cmst^ caballero, répondit m s'inclinant le colonel ; d'autant plus que je suis venu si rapidement que c'est à peine si je me suis reposé quelques instants depu» le Pitic.

— Ah 1 VOUS venex du Pitic t

— Sans dévier d'une ligne ; voîti quatre jours seulement que je suis en route.

— Huml vous devez être horriblement fatigué alors, car la distance est longue, et ainsi que vous m'avez fait l'honneur de me le dire, vous avez marché fort rapidement. Veuillez être assez bon pour me suivre.

Le colonel s'inclina sans répondre, et le capitaine l'introduisit dans une salle où des rafraîchissements de toutes sortes avaient été préparés.

— Asseyez-vous, don Vicente, lui dit le capitaine en lui approchant un siège.

. Le colonel se laissa tomber dans la butacca qui lui était offerte avec un soupir de satisfaction, dont ceux-là seuls qui ont fait trente lieues à cheval tout d'une traite comprendront la portée.

Cep^oàmii l'hoapit'ilité aĩ fraûeusement donnée

à leur chef Tétait de même aux lanceros et à l'arriero, par les officiers subalternes d^ la colonie.

Pendant quelques minutes, la conversation fut intMTompue entre le capitidne et son hôte. '

Le colonel mangeait et buvait avec une avidité qui, vu la sobriété bien connue des Mexicains, prouvait évidemment qu'il

avait longtemps^ jeûné.

De Laville l'examinait d'un air pensif, se demandant mentalement quelle raison assez importante avait engagé le général Guerrero à expédier en si grande hâte un officier du grade du colonel à Guet-^acalli, et, malgré lui, il sentait une vague inquiétude lui serrer sourdement le cœur.

Enfin, don Vicente Suarez but un verre d'eau, s'essuya la bouche, et se tournant vers le capitaine :

— Mille fois pardon, lui dit-il, d'en avoir agi ainsi sans façon avec vous; mais maintenant je vous avouerai que je tombais presque d'inanition, n'ayant rien pris depuis huit heures du soir.

Le capitaine s'inclina.

— Vous ne comptez pas sans doute repartir ce soir? lui demanda-t-il.

— Pardonnez-moi, caballero; si cela est possible, je repartirai dans une heure.

— Si tôt.

— Le général m'a recommandé la plus grande diligence.

— Mais vos chevaux sont à demi fourbus.

— Je compte sur votre obligeance pour me procurer des montures fraîches.

Les chevaux ne manquaient pas à la colonie ; au contraire, il y en avait beaucoup plus qu'il n'était nécessaire pour les besoins des colons si rien n'aurait

GURUMirXA. lis

demc été plus facile à de Laville qae d'acquiescer à la demande du colonel ; cependant les allures de celui-ci lui semblaient si peu naturelles, il croyait entrevoir dans ses manières quelque chose de si mystérieux qu'il sentit augmenter son inquiétude, et répondit :

• — Je ne sais, colonel, si malgré mon vif désir de vous être agréable, il me sera possible de vous satisfaire ; les chevaux sont-
fort mr^s ici en ce moment. Le colonel fit un geste de contrariété.

— Caramba ! fit-il, cela me chagrinerait fort.

En ce moment, un peon ontr'ouvrit discrètement la porte et remit au capitaine un papier sur lequel quelques mots étaient écrits au crayon. Le jeune homme, après s'être excusé, ouvrit le papier et le parcourut rapidement des yeux.

— Oh ! s'écria-t-il tout à ^coup, en froissant avec Imitation le papier dans ses mains, lui ici, que se passe-t-il donc ?

— Hein? fit avec cuiôosité le colonel, qui n'avait pas compris le sens de cette exclamation prononcée en firançais.

— Rien, répondit-il, ou du moins une chose qui m'est toute personnelle; puis se tournant vers le peon : J'y vais, dit-il.

Le peon salua et sortit.

— Colonel, reprit de Laville, en s' adressant à son hôte, permettez-moi de vous laisser un instant

Et sans attendre la réponse, il quitta rapidement la salle, en fermant soigneusement la poiie derrière lui.

Cette brusque sortie décontenança totalement le
colonel, *

^ Qb l murmuriM^U, répétant um t'en doulv en espagnol ce
que le capitaine a?ait dit en françaiat que 8e passât-il donc?

Comine c'était un véritable Mexicain, Mmant à se rendre
compte de tout et surtout èk découvrir œ qu'on semblait vouloir
lui cacher, il se leva douce^ ment, s'approcha de la fenêtre, entr'
ouvrit le moustiquaire et regarda curieusement dans la cour.

Mais il en fut pour ses frais d'indisci^tion; la cour était
déserte.

Alors il revint à petits pas à sa place, s'étendit de nouveau
dans sa butacca et se mit i tordre nonchalamment un papelito en
murmurant à demi voix ;

— ^Patience ! tout vient à point à qui sait attendre. Tôt ou tard
j'aurai le mot de cette énigme.

Cet a parte l'ayant sans doute consolé du désap« pointement
qu'il venait d'éprouver, il alluma philosophiquement sa cigarette
et disparut bientôt au milieu de l'épais nuage de fumée qu'il ex-
pectoi*ait à la fois par la bouche et par les narines.

Nous laisserons le digne colonel se livrer en toute tranquillité
à cet agréable passe-temps, et nous suivrons Charles de Laville,
afin de donner au lecteur rexpHcntiondel'exclamation qu'il avait
lâissée échap«* per à la lecture du papier que le peou lui avait ai
iiiopiiiémeut reui.St

ÎX

Avant de rapporter ce qui se passa à Guetzallî, entre de Laville et le colonel, il nous faut revenir au camp des aventuriers.

Louis, tenant toujours la jeune fille pressée contre ^a poitrine, l'avait transportée dans Tintérieur de la butte en feuillage que ses compagnons lui avaient élevée à l'entrée de Téglise.

Arrivé là, il la déposa sur une butacca — feu-, teuil, — et lui-même se laissa tomber sur un équipai — tabouret. -^

11 y eut un long silence.

Tous deux réfléchissaient profondément.

Un étrange phénomène se passait dans le cœur de Louis.

Malgré lui il sentait l'espérance rentrer dans son ânie, '1 respirait la vie par tous les pores, l'envie de vivre lui revenait; il songeait à l'avenir, l'avenir qu'il avait voulu anéantir en lui, en choisissant pour suicide là; folle et téméraire expédition à la tête de laquelle il s'était placé.

Le cœur de Thomme «st uii composé de contrastes extraordinaires : le comte s'était drapé dans sa douleur, il l'avait pour ainsi dire arrangée dans son esprit, vivant avec elle et par elle, s'en faisant à ses propres yeux une excuse pour justifier la ligne de conduite qu'il s'était tracée, ou plutôt que son fi'ère de lait Ip avait fait adopter, ne voulant et n'acceptant

110 CURÎTMILLA,

de la vie que ramertume, et rejetant dédaigneusement tout ce qui est joie et bonheur.

Maintenant, sans qu'il pût se rendre compte de la révolution extraordinaire qui s'était opérée en lui, il sentait instinctivement cette douleur, si caressée, si choyée même, s'amoindrir, s'effacer, prête à disparaître enfin, pour se changer en une mélancolie douce et rêveuse, et céder la place à un autre sentiment fort et vif, qui, avant qu'il eût songé à lutter avec lui et à l'arracher de son cœur, y avait poussé de si fortes racines qu'il sentait qu'il s'était emparé de tout son être»

Ce nouveau sentiment était Tamour. Toutes les passions sont extrêmes, et surtout illogiques ; sans cela elles ne seraient pas des passions.

Don Luis aimait dona Angola ; il l'aimait de cet amour de l'homme arrivé sur la dernière limite qui sépare la jeunesse de la vieillesse, c'est-à-dire avec fureur, avec frénésie.

Il l'aimait et il la haïssait à la fois, car il lui en voulait de cet amour nouveau qui lui avait fait oublier l'ancien, et lui avait révélé que le cœur de l'homme peut parfois sommeiller, mais jamais mourir.

L'empire que la jeune fille avait pris sur lui était d'autant plus fort et d'autant plus puissant qu'elle formait au physique et au moral le contraste le plus complètement tranché avec dona Rosario, la douce créature aux ailes d'ange, premier amour du comte.

La beauté majestueuse et sévère de dona Angola, son caractère fougueux et ardent, tout en elle avait séduit et subjugué le comte ; aussi lui en voulait-il de l'empire qu'à son insu, il lui avait laissé prendre

sur sa volonté et se reprochait-il comme une Mblesse indigne de son caractère la réaction que cet amour avait opérée dans son cœur, en Tobligeant à reconnaître qu'il lui était possible encore d'être fieureux.

Louis était loin de fcK'mer exception dans la grande famille humaine. Tous les hommes sont de même i lorsqu'ils ont inté-rieurement arrangé leur vie sous l'influence d'un sentiment quel-conque soit de joie, smt de douleuir, ils se c<»nplaisent dans le dével(^ pement continuel de ce sentiment, en forment une partie de leur être, se retranchent derrière lui comme au fond d'une ci-tadelle inexpugnable ; et lorsque, par un choc inattendu, Tâiifce qu'ils ont mis tantde soin à construire vient tout à eoupàcrouler, ils s'en veulent à eux-mêmes de lie pas avoir su se défendre, et par contre-coup ils s'en prennent à la cause innocente de ce grand cataclysmie intérieur.

Tout en réfléchissant 1 le comte avait laissé tomber sa tête sur la poitrine, s isolant dans ses pensées et se plongeant de^plus en plus dans sa sombre rêverie, suivant instinctivement la pente sur laquelle glissait en ce moment «son esprit ; il leva les yeux et fixa sur doîia Angela un regard où tous les sentiments qui l'agitaient se reflétaient à la fois.

La jeune fille était renversée en arrière, le visage caché dans ses mains ; entre ses doigts effilés des larmçs coulaient lente-ment, semblant une rosée de perles.

Elle pleurait doucement et sans bruit ; sa poitrine se soulevait convulsivement ; elle paraissait en proie à une douleur intense.

Le comte pâlit ; il se leva vivement et fit un pas vei^s elle;

A oe Biouvement bni^qoe, dofia Angela absussase^ iDains et regarda don Luis avec une si douce exprès* sion de douleur résignée et d'amour vrai, quele comté septit uQ frémissement de bonheur parcourir tout son corps; épuisé, vaincu, il tomba à ses génome en murmurant d'une voix haletante et entrecoupée :

-^ Oh I je t'aime I je t'aime 1

La jeune filk se releva à demi sur le fauteuil, peu* cba vers lui la tête, et le considéra aeses longtemps d^un air rêveur*

Soudain elle se laissa, éperdue, aller dans ses bras, cacha sa tête sur son ^ule, et édاتاen sanglots.

Le comte, inquiet de cette douleur dont il lui était impossible de découvrir la cause, replaça doucement la jeune fille sur le fauteuil, s'assit auprès d'elle, et s'emparant de sa main qu'il ccmsara entF& les siennes :

— Pourquoi ces larmes ? lui demanda-t-il avec tendresse, d'où provient cette douleur qui vous accable?

— Non, je ne pleure plus, voyea, répondit-^lle efi essayant de sourire à travers ses larmes.

— Enfant, vous me cachez quelque chose, vous avez un secret?

— Un secret! celui de mon amour; ne vous ai-je pas dit que je vous aime, Louis ?

— Hélas 1 moi aussi je vous aime, reprit-il avec tritesse, et pourtant je ne puis songer sans cridnte h cet amour.

— Pourquoi, si vous m*aîmez ?

— Si je vous aime ! enfant ; pour vous, pour votre amour, je sacrifierais tout.

— Eh bien î fit-elle.

cuRniluXA. 119

— Hélas î enfant, je suis un homnie maudit ; mon amom* est mortel, et je tremble.

— Quelle plus grande joie que celle de mourir pour ee qu'on aime!

-^ Je suis un proscrit, un pirate^ mis hors la loi. . Elle se releva fière et bautaine, les sourcils froncés, la narine dilatée, rxEJl étincelant

— Vous êtes un noble coeur, don Luis, dit-elle d'une voix stridente. Vous avez rêvé la régénération d'un peuple esclave. Que m'importent les noms qu'on vous donne, ami î un jour viendra où justice éclatante vous sera rendue. Puis, se radoucissant peu à peu, ells sourit avec tendiesse. Vous êtes proscrit, pauvre cher, dit^elle doucement, la mission de la femme n'est-elki pas sur cette terre de soutenir et de consoler ? La lutte que vous entreprenez sera terrible/, votre projet est insensé d'audace et de grandeur ; peut-être suc^ comberez-vous dans cette lutte. Vous avez besoin,, non pas d'un conseiller, d'un frère, mais d'une amie dont l'âme comprenne la vôtre, pour le cœur de laquelle votre cœur n'ait pas de secret, qui vous console et vous crie : Courage 1 lorsque vous vous laisserez gagner par le désespoir et que, comme, un Titan vaincu, vous serez prête reculer. Cette amie fi-dèle, dévouée, toujours veillant sur vous et pour vous, ce sera moi, don Luis, moi, qui ne vous quitterai jamais et qui, si vous

tombez, tomberai à vos côtés, frappée du même coup qui vous aura renversé.

— Merci, enfant, mais je ne suis pas digne d'un aussi sublime dévouaient. Songez à l'existence dou-^ loureuse que vous vous créez ; songez à la vie douce, calme, paisible que vous laissez derrière vous pour vous fiancer à la douleur, à la mort peut-être.

ISO CURUMILLA«

— Qu'importe tout cela? la mort sera la bienvenue si elle vient auprès de vous I Je vous aime !

Don Luis hésita,

— Songez, dit-il au bout d'un instant, à la dou^ leur immense de votre père, que vous abandonnez; votre père qui vous aime lui aussi et quin'a que vous.

Elle lui posa vivement la main sur la bouche.

— Taisez-vous 1 taisez-vous ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante, ne me parlez pas de mon père; pourquoi me dites-vous cela ? A quoi bon augmentef encore mon désespoir ? Je vous aime, don Luis, je vous «ime ! Désormais fortune, parents, amis, vous êtes tout pour moi l tout, vous dis-je ! Depuis le jour où pour la première fois je vous entrevis puissant et terrible comme l'ange exterminateur, mon cœur vola vers le vôtre, quelque <:hose, un pressentiment peut-être me révéla que nos deux destinées étaient pour toujours enchaînées l'une à l'autre. Lorsque je vous revis, mon cœur vous avait deviné et pressenti^ cependant je demeurai dans l'ombre, vous n'aviez pas besoin de moi, mais maintenant les temps sont changés; vous êtes trahi, traqué, abandonné par ceux dont l'intérêt aurait été de vous soutenir.

Cette terre que vous venez délivrer vous renie; mon père, auquel vous avez sauvé la vie, est devenu votre ennemi le plus implacable, parce que vous avez méprisé ses offres et n'avez pas voulu servir sa mesquine et honteuse ambition. Eh bien, moi, me retranchant dans mon amour comme dans un fort, j'ai renié à mon tour ma patrie, abandonné mon père, et, en véritable fille des volcans mexicains, sentant de la lave au lieu de sang couler dans mes veines, bondissant d'iniligation aux trahisons sans nombre

CURVMIU/U 421

dont on vous enveloppait de toute part, j'ai oublié tout, jusqu'à cette pudeur innée chez les jeunes filles ; et rompant en visière à ce monde que j'abhorre et méprise parce qu'il vous rejette, je suis venue vous voir pour vous aimer, vous rendre plus doux les quelques jours qm peut-être vous restent encore à vivre; car, pas plus que vous, je ne me fais illusion sur l'avenir, don Luis. Et lorsque Theure fatale sera venue, lorsque l'ouragan se déchaînera sur votre tête, je serai ià pour vous soutenir par ma présence, vous encourager par mon amour sans bornes, et mourir dans vos bras !

Il y a chez la femme qui aime réellement et que la passion domine une fascination magnétique si grande, une poésie si puissante, que l'homme le plus fortement trempé éprouve Inalgré lui une espèce de voluptueux vertige et sent tout à coup sa raison l'abandonner pour ne plus voir que l'amour qu'il inspire et dont il est fier.

— Mais vous avez pleuré, Angela, dit le comte, vos larmes coulent encore en ce moment !

— Oui, reprit-elle avec énergie, j'ai pleuré, je pleure encore. Eh I ne devinez-vous pas pourquoi, don Luis? C'est parce que je suis femme, après tout, que je suiâ faible et que, malgré toute ma volonté et tout mon amour, chez moi la nature rebelle est en lutte avec le cœur, et que, pour vous suivre, pour me donner à vous enfin, je méprise tout ce dont une femme doit, en toutes circonstances, se souvenir, astreinte qu'elle est aux misérables exigences d'une civilisation atrophiee, esclave de convenances stupides, et contrainte à cacher constamment ses sentiments pour jouer une comédie* infâme. Voilà

pourquoi j'ai pleuré» pourquoi je pleure encore. Que t'importent ces larmes, mon biqu-aimé» eMe sont autant de joie que de honte, et te prouvent le triomphe que tu as remporté sur moi.

— Angela^ répondit le comte avec noblesise, je ne tromperai ni yotse mnour.ni votre confiance; il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez heure use- Elle lui jeta un regard d'abnégation sublime.

— Rien que votre amour, dit-elle doucement, je ne veux que lui. Que m'ioîporte le reste?

--T- Il m'importe, à moi, que celle qui m'a tout donné ne tombe pas daas Topinion publique et ne soit pas avillie^

— Que voulez-vous faire?

— Vous donner mon nom, enfant, le seul bien qui me reste; au moins, si vous êtes la compagne d'un pirate, ajouta-t-il avec amertume, nul ne pourra vous reprocher d'être sa maîtresse. Aux yeux de tous, je vous le jure, vous serez sa femme légitime.

— Oh ! fit-elle enjoignant les mains avec ivresse.

< — Bien, frère! dit Valentin en entrant dans la hutte; je me charge, moi, de faire bénir votre union par un prêtre au cœur simple, pour lequel rÉvangile n'est pas lettre morte, et qui comprend le christianisme dans toute sa naïve et touchante grandeur.

— Merci, don Valentin !

— Appelez-moi frère, madame, car je suis le vôtre puisque je suis le sien. Vous êtes une noble créature, et c'est moi qui vous remercie de l'amoar que vous avez pour don .Luis. Eh bien , maintenant,

ajouta-t-il en souriant, ce sera une latte entre nous; nous serons deux à Taimer.

Le comte, les yeux pleins de larmes, mais ne trouvant pas de mots pour exprima ce qu'il éprouvait, tendit ses mains à ces deux êtres si bons et si dé* voués, avec un mouvement qui venait du cœur :

— Maintenant, dit gaîrment Valentin pour cban^ ger la conversation, parlons d'affaires.

— D'affaires?

— Pardieu ! fit en riant le chasseur, il me semble que pour le moment celles que nous avons sur les bras sont assez importantes pour que nous nous en occupions un peu.

— C'est juste, répondît Louis; mais est-il bien convenable devant madame. , .

— C'est vrai ! je tfy songeais ma foi pas. J'ai si peu l'habitude du monde ; madame me pardonnera.

— Permettez , messieurs, fit-elle avec un fin sourire; une femme est souvent une bonne conseillère, et dans les circonstances actuelles, je crois pouvoir vous être d'une certaine milité.

— Je n'en doute pas, fit poliment le chasseur, mais....

" — Mais vous n'en croyez pas un mot, interrompit-elle en riant, son caractère mutin reprenant le dessus , du reste, vous allez en juger.

— Nous écoutons, dit le comte.

— Mon père fait en ce moment de grands préparatifs; son but est de vous écraser avant que vous :M soyez en znesure d'entre en caaq^agne. Tous lea Irîdios mansos — Indiens soumis — en état de por*^ ter les armes sont convoqués; une levée extraoi*dinaire de troupes è^tardoi^iée ^s^ toute la âonora.

m GimUMILLA*

— Eh 1 en effet, observa Louis» voilà de redoutables préparatifs I

— Ce n'est pas tout; n'existe-t-il pas quelque part» aux environs du lieu où nous sommes, une colonie française ?

— En eûet, observa le comte devenu sérieux ; la colonie de Quetzalli.

— Mon père compte envoyer à cette colonie, s'il ne l'a pas fait déjà, un de ses aides de camp, le colonel Suarez.

— Dans quel but?

— Danie I probablement dans le but de neutraliser, à l'aide de brillantes promesses faites aux colons, les secours que vous pour-

riez en attendre,

Louis devint pensif.

— Il faut prendre un parti, s'écria vivement Valentin ; pendant que la compagnie se préparera à commencer promptement la campagne, il faut expédier quelqu'un de sûr à Guetzalli, Les colons sont Français il est impossible qu'ils ne fassent pas cause commune avec nous dans une querelle comme celle qui nous met les armes à la main et qui les regarde autant que nous.

— Tu as raison, frère, plus de tergiversations, agissons vigoureusement; tu m'accompagneras & Guetzalli.

— Comment tu viens ?

-^ Ce n'est qu'à deux journées de marche d'ici tout au plus ; il vaut mieux faire ses affaires soimême, et puis nul, j'en suis convaincu, n'obtiendra des colons ce que moi j'obtiendrai.

— Pourquoi donc ?

> ^ Cela serait trop long à te rapporter^ Qu'il te

GURUMILLA. 429

suffise de savoir que dans une circonstance récente j'ai rendu un assez grand service à la colonie, service que, je me plais à le croire, ils n'ont pas encore eu le temps d'oublier (1) .

— Oh! oh ! s'il en est ainsi, je n'insiste pas. En effet, nul mieux que toi n'a l'espoir de réussir dans cette négociation. Partons donc et que Dieu noua soit en aide.

— Partons ! répondit Louis.

— Eh bien, fit en souriant dona Angela, ne vous avais-je pas dit que je vous serais de bon conseil?

— Je n'en ai jamais douté, madame, répondit galamment le chasseur. D'ailleurs, il ne saurait en être autrement puisque mon frère nous a assuré que vous seriez notre ange gardien.

Don Louis, après avoir remis le commandement à son premier lieutenant et recommandé la plus grande vigilance et la plus grande activité, annonça à ses compagnons l'absence momentanée qu'il allait faire, sans cependant leur révéler le but de son voyage, afin de ne pas les décourager s'il ne réussissait pas dans sa négociation, et au coucher du soleil, suivi du seul Valentin, après avoir une dernière fois dit adieu à dona Angéla, il sortit de la Mission et prit au galop la route de Guetzalli.

(1) Voir la Grande Flibuste, 1^{er} voi. Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix,

<2^e GURUMJLLA>

lies Amàhmmmmiûwwtm.

Le papier remis par le peon — domestique indien — au capitaine de Laville et qui avait causé une si grande émotion à celui-ci, ne contenait rien autre chose qu'un nom; mais ce nom était bien connu à Guetzalli, c'était celui du conte Maxime-Edouard-Louis de Prébois-Crancé.

Les Guetzalliens avaient vaguement entendu par-¹er de l'expédition française formée à San-Francisco dans le but d'exploiter les mines inépuisables de la Plancha de Plata; ils savaient l'arrivée de la compagnie à Guaymas, mais depuis ils n'en avaient

reçu aucune nouvelle et ignoraient complètement les événements qui s'étaient passés.

Le capitaine ne se doutait nullement que le comte de Prébois-Crancé fût le chef de cette expédition ; seulement, par quelques mots qu'il avait à plusieurs reprises laissés échapper devant lui lors de son séjour à l'hacienda, il soupçonnait le comte de nourrir certains projets contre le gouvernement mexicain; voilà pourquoi, lorsqu'il avait reçu le papier, des mains du peon« soa premier mouvement en y jetant les yeux avait été de s'écrier :

-^ Lui ici I que se passe*t-il donc 7

Il se rendait donc auprès du comte, persuadé que celui-ci, mis hors la loi pour une cause quelconque par le gouvernement mexicain, venait lui demander asile et protection.

La visite inattendue du colonel Suarez coïncidait

GUBULfflXA. 127

ffune nMHière étrange avec l'arrivée du comte et

raffermissait encore dans cette pensée ; car il n'osait, avec quelque apparence de vérité, que le colonel était chargé de lui enjoindre de ne pas recevoir le proscrit, ou, s'il le recevait à la colonie, de le livrer aux autorités mexicaines.

Craignant de commettre quelque erreur préjudiciable au comte, il avait brusquement laissé le colonel seul afin de venir se concerter avec son compatriote, que dès le premier moment il était résolu, non-seulement à ne pas livrer, mais encore à ne pas * abandonner s'il se réclamait de lui.

Le lecteur voit que, bien que IMiypothèse du capitaine de Laville fût fausse, cependant, par bien des points, elle touchait à la vérité.

Don Luis et Yalentin, assis sur des butaccas, fumaient et causaient entre eux en buvant à petites gorgées pour se rafraîchir, une décoction de tama* rindos placée devant eux sur une table, lorsque la porte s'ouvrit et le capitaine parut.

. Les trois hommes se saluèrent et se tendirent affectueusement la main ; puis, après les premiers compliments, de Laville, leur faisant signe de reprendre leurs places, entama la conversation ;

— Quel bon vent vous amène à Guetxalli, monsieur le comte ? dit-il.

« ^ Hum I répondit celui ^, ta voua disiez quel cordonnazo, vous seriez plus. dans le vrai, cbety monsieur de Laville, car jamais {du effroyable bourrasque ne m'a assailU que celle qui ma meiiaoa.. eu ce moment

« -7^1 ob 1 contex-mei donc e^la. Je n'ai pas be* ;

128 CUBUAULLA.

soin de voûsiâii'e, n'est-ce pas, que je voas suis tout acquis.

— Je vous remercie ; mais, avant tout, un mot : qui a remplacé le comte de Lhorailles dans la di-

'rectiou delà colonie?

— C'est moi 9 répondit modestement le jeune homme.

— Pardieul j'en suis heureux, dit franchement le comte» car nul n'était plus digne que vous de hii succéder.

. — Monsieur 1 fit-il d^un air confus.

— Ma foi, capitaine, je vous dis franchement ma façon de penser,, t^t pis si elle vous blesse.

— Loin de là ! dit en souriant le jeune homme.

— Alors, tout est pour le mieux, je vois que mes intérêts ne péricliteront pas entre vos mains.

— Soyez-en convaincu.

— Permettez-moi de vous présenter mon ami le plus intime, mon frère de lait, dont vous avez sans doute entendu parler et avec lequel je serais heureux que vous fissiez plus ample connaissance; en un mot, le chasseur français que les Indiens et les Mexicains ont surnommé le Chercheur de pistes.

Le capitaine se leva vivement et tendant la main au chasseur.

— Eh quoil dit-41 avec émotion, vous seriez Valentin Guillois?

— Oui, monsieur, répondit le chasseur en s'4nclinant avec modestie.

— Oh I monsieur, s'écria avec chaleur le jeune homme, je suis bien heureux de vous connaître personnellement ; tout le monde vous chérit et vous rei^ pecte ici, car vous poitos imX ce titre de Français

dont nous sommes si fiers; merci, comte, merci. Et maintenant, vive Dieu! demandez-moi ce que bon vous semblera, je ne saurais trop payer le plaisir que vous venez de me faire.

— Mon Dieu ! répondit le comte, quant à présent je ne vous demanderai qu'une chose bien simple : vous recevrez bientôt la visite, à moins qu'il ne soit arrivé d'un aide de camp du général Guerrero.

— Le colonel Suarez ?

— Oui.

— Il est ici.

— Déjà!

«— H y a à peine une heure qu'il est arrivé!»

— Il ne vous a rien dit ?

— Pas encore ; nous n'avons pas causé.

— Tant mieux ! Cela vous gênerait-il de me placer dans un endroit d'où il me serait possible, sans être vu, d'entendre tout ce qui se dira entre vous?

— Aucunement. A côté de la chambre où il m'attend se trouve un cabinet fermé par une potière ; mais faisons mieux...

— Quoi?

— Vous connaît-il ?

— Moi?

— Oui, vous connaît-il de vue ?

— Non.

— Vous en êtes sûr ?

— Parfaitement.

< — Ni monsieur non plus ?

— Pas le moins du monde.

— Très-bien, laissez-moi faire, je vais arranger ^cela ; maintenant, parlons de vous.

— C'est inutile.

ISO . Ctlftl/MUXA*

•r- Pourpquoi cela ?

—Parce qu'il est plus probable que le colonel vou3 en dira plus que moi-*même je ne pourrais vous en apprendre.

— Ah i ah ! vou» crbyeiif donc cjne c'est pour vous qu'il rient?

-*- J'en suis BÛr.

*^ Bon I Maintehimt» ne vous embarrasser de rien et laissez-moi faire.

— C'est convenu.

— A bientôt.

Et il sortit.

Le colonel était toujours dans la position où nous l'avons laissé ; il avait fumé un nombre considérable depajillo& — * cigaiistes en paille de maïs ; — seulement la nicotine commençait

tout doucement à agir sur son cerveau^ ses paupières s'diourdis-
saient, l'iref il était sur le point de s'endormir.

L'â)trée subite du capitaine le tira brusquement de cet ètattle
torpeui% et il releva la tête.

— Pardonnez-moi de vous avoir aussi longteoips laissé seul,
colonel, lui dit le jeune homme ; mais nue affaire imprévue. . .

— Vous êtes toot excusé, monsieur, répondit poliment le colo-
nel; seulement j'aurais été charmé que vous eussiez pensé à aver-
tir le comte de Lhorailles de mon arrivée, .car les affaires qui m'a-
mènent ne veulent pas de retard.

Le capitaine regarda le Mexicain avec étonnement.

— Comment I dit-il, le comte de LboràïUes?

*^ Certainement, c'est à lui seul que je dois communiquer les
dépêches dont je suis porteur, — Mais le comte de Lhorailles tit
mort voilà

plusieirs mois déjà, près d'uD^ m r ae' le qayiezvous pas?

— Ma foi non, monsieur, je vous r«vou«»

' — ^ Voilà qui est extraordinaire. ; Cependant je jne souviens
d'avoir expédié un jexpresau gouverneur de. l'Etat de Sonora
pour lui notifier cette mort, et lui annoncer en aiême temps que
le choix de mes compatriotes était tombé sur >moi pour le
remplacer.

— Il est probable alors, ou que votre courrier n'aufa pas^ rem-
pli sa missioii^ ou bien qgi'il aura été assassiné, en route.

— Je le crains.

— Ainsi, monsieur, c'est vous qui êtes maintenant capitaine de la colonie de Guetzalli?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes bien jeune, monsieur, pour remplir un poste aussi difficile. .

— Colonel, répondit de Laville avec un peu de hauteur, nous autres, Français, nous ne mesurons les hommes ni à l'âge ni à la taille.*

— C'est souvent un tort; mais peu importe, cela ne me regarde pas. A qui ai-je l'honneur de parler?

— A don Carlos de Laville, Le colonel s'inclina.

— Je vais donc avec votre permission, caballero, vous donner communication de mes dépêches.

— Un instant, monsieur, dit vivement le capitaine, je ne puis vous écouter sans avoir auprès de moi deux des principaux colons de la colonie,

— A quoi bon ?

— C'est la loi. *

— Faites donc.

Le capitaine frappa sur un timbre. Un instant après, entra

le colonel.

— Priez les deux personnes qui attendent dans le salon de venir ici, dit-il.

Le peon sortit* ^

^ Gommient ! les deux personnes qui attendent ?

observa le colonel avec défiance.

— Oui ; comme je présumais, colonel, que vous étiez porteur de dépêches, j'avais fait prévenir ces deux personnes afin de vous retarder le moins posmble.

— Ah f alcOT permettez-moi de vous oflrir mes remerclments, car je suis réellement on ne peut plus pressé.

En ce moment la porte s'ouvrit, le comte et Valentin entrèrent.

Le colonel leur lança un regard perçant afin de tâcher de savoir à qui il allait avoir à faire.

Mais il ne put rien lire sur ces deux visages froids et impassibles, qui semblaient deux figures de marbre.

— Messieurs, dît le capitaine, le colonel don Vicepte Suarez, aide de camp du général don Sébastian Guerrero, gouverneur militaire de TÉtat de Sonoï*a ; colonel Suarez, deux de mes compati'iotes.

Les titns hommes se saluèrent d'un air guindé.

— Maintenant, messieurs, continua le capitaine , veuillez, je vous prie, vous asseoir. Le colonel est porteur de dépêches qu'il désire nous communiquer ; ces dépêches sont probablement importantes, puisflue du Pitic ici le colonel ne s'est pas arrêté un instant. Maintenant, colonel, nous vous écoutons.

De même que tous les hommes habitués aux menées sourdes et ténébreuses, le colonel Suaiez

Avait xm instinct infailible pour flairer une trahison ; dsuis la circonstance actuelle, bien qu'en apparence tout se passât avec la plus grande franchise et qu'il fût à mille lieues de soupçonner la vérité, cependant il devinait qu'on le trompait, sans pourtant qu'il lut fût possible d'apercevoir le but caché qu'oa voulait atteindre,

Cependant; il n'y avait pas de faux-fuyants à employer; il lui fallait, bon gré, mal gré, s'exécuter, et il s'y décida à contre-cœur, après avoir jeté sur les deux inconnus un second regard qui semblait vouloir lire jusqu'au fond de leur pensée, mais qui n'eut pas un meilleur résultat que le premier.

— Messieurs, dit-il, vous n'avez sans doute pas oubliées bon-tés sans nombre dont, le gouvernement mexicain vous a accablés.

*-- Accablés est le mot, interrompit en souriant de Laville; continuez, colonel.

Celui-ci, un peu interdit de cette raillerie, se décida cependant à poursuivre.

— Le gouvernement est prêt à faire encore, s'il en est besoin, de plus grands sacrifices pour vous.

— Caspita ! interrompit encore le jeune homme, nous l'en dispensons ; les bienfaits du gouvernement mexicain nous coûtent généralement très-cher.

Une discussion entamée sur ce ton de raillerie n'avait guère de chance d'aboutir à un arrangement amiable : cependant le colonel ne se rebuta pas, son parti était pris; peu lui importait le résultat, sachant fort bien que ceux qui l'avaient envoyé ne se gêneraient nullement pour le désavouer selon les circonstances.

— Donc, dit-il^ voilà ce qu'on vous propose.

ISA GUttuinuà.

— * Permettez, colonel; mais avant de nous dire ce qu'on nous propose, peut-être serait-il plus convenable de nous expliquer les raisons qui engagent le gouvernement à nous faire ces propositions, observa de Liville.

--^Moû Dieu, monnreur^ ces raisons» vous les connaissez sans doute aussi bien que moi.

^- Pardonnez-moi, monsieur» nous les ignorons complètement^ et nous vous serons fort obligés de nous les dire«

Le comte et Valentin étaient immobiles comme des statues; ces deux figures sombres inquiétaient extraordinairement le colonel,

-^ Ces riiscns sont bien simples, dit-il

**-. Je n'en doute pas ; veuillez les exposer

— La lettre que voici, dit-il en remettant au comte une enveloppe cachetée, vous édifiera complètement^ à ce sujet,

De Laville prit le papier, le décacheta et le lut rapidement des yeux, puis le finissant avec colère dans ses mains ;

— Colonel, lui dit-il d'une voix ferme, le gouverneur est la Sonora oubliée < la colonie de Gnetzalli ne renferme que des Français, c'est-à-dire pas un traître. Nous avons gardé notre nationalité bien qu'établis en ce pays, et si les lois mexicaines ne nous veulent pas protéger, nous nous réclamerons de notre mi-

nistre à Mexico, et au besoin nous sau*rons nous protéger nous-mêmes.

• Monsieur, ces menaces... interrompit le colonel. .

— Ce ne sont pas des menaces, continua énergiquement le jeune Homme. Le général Guerrero

nous insulte, nous Français» en nousenga^geant nonseulement àabandonnerunde nos compatriotes, digne en tout point de notre appui par sa loyauté, son courage^t la noblesse de son caractère, mais encore en nous proposant de lui courir tfu\$ comme à une bête fauve et de le lui livrer. Le général nous menace de nous mettre hors la loi, si nous venons en aide «a comte qu'il traite de pirate et de rebelle. Qu'il le fasse, si bon lui semble : cette lettre que vous venez de me remettre sera portée par un homlue sûr à Mexico, et transmise à notre ministre en même temps que l'exposé des avanies dont, depuis notre séjour ici, nous avons été nous-mêmes abreuvés par les autorités mexicaines^

— Vous avez tort, monsieur, répondit le colonel, de prendre ainsi la proposition qui vous est faite ; le général est fort bien disposé à votre égard. Je ne doute pas qu'il vous accorde de grands avantages si vous consentez à lui o^éir. Que vous importe à vous autres colons paisibles ce comte rebelle que vous ne connaissez sans doute pas? Votre propre intérêt exige que vous vous tourniez contre lui* Cet homme est un scélérat pour lequel rie^i n'est sacré : depuis son arrivée dans notre malheureux pays, il s'est souillé des .crimes les plus odieux. Croyez-moi, monsieur, ne vous obstinez pas à vous engager dans une voie mauvaise, prouvez au gouvernement votre reconnaissance pour toutes les grâces que vous en avez reçues eu abandonnant ce misérable.

Le capitaine avait écouté calme et froid la longue diatribe du Mexicain, maintenant dût regard le comte et son compagnon, qui avaient une peine extrême à ne pas éclater et traiter cet homme de la fa-

136 GGRUMILLA.

çon qu'il le méritait. Lorsque le colonel se tut enfin le jeune homme le toisa d'un regard chargé d'un souverain mépris,

— Avez vous fini? lui dit-il sèchement *

— Oui, répondit l'autre avec confusion.

— Fort bien; maintenant nous n'avons grâce à Dieu , plus rien à démêler ensemble ; veuillez remonter à cheval et quitter immédiatement la colonie. Quant au général Guerrero, vous lui direz que je me réserve de lui répondre rici-mênis.

— Je me retire, monsieur. Cette réponse comptezvous la faire bientôt?

— ' Avant vingt-quatre heures, allez.

— Je rapporterai textuellement notre conversation au général.

— Vous me ferez plaisir. Au revoir, monsieur.

— Comment au revoir? Comptez-vous porter votre réponse à quelqu'une personne?

— Peut-être, répondit de Laville d'un ton railleur.

Le colonel sortit tout penaud de cette réception suivi par les trois hommes, qui ne le perdaient pas de vue et marchaient à ses côtés, de façon à empêcher de communiquer avec personne.

Le cheval attendait dans la cour, tenu en bride par un des soldats d'escorte. Le colonel se mit en selle et s'éloigna rapidement.

Il avait hâte de sortir de la colonie. Enfin, arrivé à la porte de l'isthme, il se retourna, et jetant un long regard en arrière : "

— Quels peuvent être ces deia hommes? murmura-t-il.

Et il piqua des deux.

GURUMILU. 1S7

Lorsqu'il eut disparu dans les méandres de làroute, le capitaine saisit la main de don Luis et la serrant affectueusement :

— Maintenant, mon cher comte, lui dit-il, parlez, quepuis-je faire peur vous?

'Plmn de Campagne*

Le comte répondit à l'affectueux sérrementdemain du jeune homme, mais il secoua tristement la tête et demeura muet.

— Pourquoi ne me répondez-vous pas? lui demanda le capitaine, doutez-vous de mon désir de vous être utile ?

— Ce n'est pas cela, fit tristement le comte. Je sais que votre cœur est noble et généreux et que vous n'hésitez pas à me venir en aide.

— ^ Alors, d'où provient votre hésitation ?

— Ami, répondit le comte avec un mélancolique sourire, je me reproche en ce moment d'être venu vous trouver.

— Pour quelle raison ?

— Est-il donc besoin de vous le dire ? Cette terre que vous cultivez n'était, il y a quelques années, qu'une forêt vierge servant- de repaire aux bêtes fauves; maintenant, grâce à vos travaux, à votre intelligence, elle s'est métamorphosée en une plaine fertile et cultivée ; de nombreux troupeaux paissent dws vos prairies; l'abandon et l'inculte de cette

188 nuRUMiLU.

frCHitière <mt disparu pour faire place aux labeurs incessants de la civilisation. Cette colonie de (Luetzalli, fondée avec tant de peine, arrosée de tant de sueurs, prospère et commence à payer amplement les fatigués et les sueurs quelle vous a coûtées. Le jour est proche où, excités par votre exemple, d'autres colons viendront vous joindre, et, vous aidant à repousser les Indios Bravos dans leurs impénétrables déserts, mettront pour jamais les frontières mexicaines à l'abri des déprédations des sauvages et rendront à ce inagnique pays sa splendeur première.

— Wtk bien ? fit le capitaine.

— Eh bien, continua le comte, m'appartient-il à moi, étranger, à moi à qui vous ne devez rien, de vous entraîner dans une lutte sans issue probable, de vous mêler à une querelle qui ne vous regarde pas, et dans laquelle vous avez tout à perdre, pour que demain cette terre que vous avez, après tant d'efforts^ arrachée à la désolation, retombe dans sa barbarie première? En un mot, mon ami, je me demande à quel titre et de quel droit je vous entraînerais dans ma chute.

— A quel titre et de quel droit? Je vais vous le cGre, répondit noblement le jeune capitaine. Monsieur le comte, nous sommes ici à six mille lieues de notre pays^ sur la limite extrême du dé-

sert, n'ayant de protection à espérer et de secours à chercher qu'en nous-mêmes ; à une telle distance de la patrie, tous les Français doivent se considérer comme frères et être solidaires les uns des autres ; une insulte faite à un Français, tous la doivent ressentir : c'est justement parce ^ue nous sommes peu

GURUMIUA. 130

nombreux et exposés par con^uent aux insultes de nos ennemis que nous devons nous lier d'autant plus étroitement pour nous 'défendre et exiger (pie justice nous soit rendue. En agissant ainsi, ce n'est pas seulement notre honneur que nous sauvegar* dons, c'est la patrie que nous défendons, ce titre de Français donti à juste titre vQous sommes fiers, que nouô garantissons de toute souillure,

— ■', Vous parlez bien,^ capitaine, interrompt Valentin; vos paroles sont celles d'un homme de cœur. C'est à l'étranger surtout que le patriotisme doit être fort et inflexible. Nous n'avons pas le droit de laisser abaisser par de misérables ennemis cet honneur national que nos frères de France nous ont confié, car chacun de nous ici représente notre chère patrie, il doit à ses risques et périls la faire respecter de tous, en quelque circonstance que ce soit.

— Oui, reprit vivement le caiHtaim ; le gouvernement mexicain en insultant le comte de Prébois- Crancé, en faussant tous ses engagements avec lui« en le trahissant lâchement n*a pas insulté un Français, un individu quelconque, un aventurier sans aveu, il a insulté la France. Eh bien, c'est à lu France à lui répondre, et vive Dieu! la France lui répondra; nous relèverons le gant qui nous est jeté, nous combattons pour venger notre hon-

neur, et si nous succombons, eh bien, nous serons noblement tombés dans l'arène, et, croyez-le bien, messieursi notre sang n'aura pas vainement coulé, notre patrie nous plaindra tout en nous admirant, et notre chute nous suscitera des vengeurs. D'ailleurs, monsieur te comte, ajouta-t-il, vous n'êtes en aucune façonug

l/IO CURUMILtA.

étranger pour la colonie de GuetsalU ; ne nous avezvous paSj dans une circonstance <^ritique, prêt<^ l'appui de votre bras et de vos conseils? C'est à notre tour maintenant, eh» mon Dieu l monsieur le comte, ceci n'est qu'un prêté pour un rendu, rien autre chose.

Le comte ne put s'empêcher de sourire.

— Eh bien> soit, dît-il avec émotion; j'accepte votre généreux dévouement Une plus longue résistance serait non- seulement ridicule, mais encore pourrait parraltre de l'ingratitude à vos yeux.

— A la bonne heure l dit gaîment le capitaine, voilà que nous commençons à nous entendre. Je savais bien, moi, que je finirais par vous convaincre.

— Vous êtes un charmant compagnon, repartit te comte; il est impossible de vous résister.

— ^ Pardieu l vous arrivez dans des conditions excellentes pour obtenir un prompt secours.

— - Comment cela ?

— Oui, figurez-vous que deux jours plus tard vous ne m'auriez pas rencontré.

— Il serait possible ! ,

— N'auriez-vous pas remarqué, en arrivant, ces wagons et ces charrettes, rangés dsuisune des cours que vous avez traversées ?

— En effet.

— JTétais sur le point de partir, à la tête de quatre-vingts hommes choisis, pour aller exploiter certaines mines dont nous avons eu connaissance.

— Ahlahl

— Oui, mais provisoirement l'expédition en restera R, la troupe avec laquelle je devais entrer dans le désert se joindra à vous, du moins je le préâume.

CITBUMTUA* 141

— Comment, vous le présumez ?

— Oui, parce que je ne puis disposer de cette troupe et changer le but de Texpédition sans Tassentiment général.

— ^ C'est juste, fit le comte dont les traits se rembrunirent.

— Mais soyez sans inquiétude; reprît le capitaine ; cet assentiment nous l'obtiendrons facilement lorsque les colons sauront quels intérêts je pr'^ten^ls servir.

— Dieu le veuille !

— Je garantis le succès; vous avez sans doute tous les bagages nécessaires pour entrer en campagne ?

— A peu près ; seulement, je dois vous avouer que tous mes arrières m'ont abandonné, et ont quitté furtivement mon camp.

— Diable ? et naturellement ils ont emmené leurs mules avec eux?

— Toutes sans exception, ce qui fait que je suis assez embarrassé pour le transport de mes bagages et pour les attelages de mon artillerie.

— Bon, bon, nous pourrions à tout cela ; j'ai ici, comme vous l'avez vu, d'excellents wagons ; je suis, en outre fourni de mules, et U y a dans la colonie des hommes à parfaitement capables de les conduire.

— Hum ! ce ne sera pas un mince service que vous me rendrez là.

— J'espère que vous en rendrez de plus nombreux encore.

Les trois hommes étaient rentrés dans l'intérieur de la maison et causaient ainsi dans la salle où avait eu lieu la conférence avec la colonie Stettard2«

142 CURUMUXA.

Le capitaine frappa sur un timbre. Un peon entra.

— Ce soir, à dîner, après la fin des travaux, les colons se réuniront dans le patio, pour écouter une communication importante que j'ai à leur faire, dit-a.

Le domestique s'inclina.

— Faites-les servir, ajouta le capitaine; puis s'adressant à ses hôtes: Vous dinez, n'est-ce pas ? D'autant plus qu'il ne vous sera pas possible de repartir avant demain.

— En effet ; seulement nous comptons nous éloigner avant le lever du soleil.

— Où êtes-vous campé ?

— A la Mission de Nuçstra-Seuora-de-los Apgelos.

— C'est à deux pas.

— Oh I une trentaine de lieues tout au plus.

— Oui^ et la position est des plus fortes; vous ne comptez plus y faire un long séjour?

-*- Non je veux frapper un grand coup.

— Vous avez raison, il faut vous faire précéder de la terreur de votre nom.

En ce moment des peones apportèrent une table servie pour trois personne^.

— A table, messieurs, dit le capitaine.

Le repas était ce qu'il devait être sur cette extrême, ûontière c'est-Vdire excessivement frugal. Il ne se composait que de venaison, de tortillas, de maïs, de haricots rouges, de piment le tout arrosé de pulque, de mezcal et de refino de Catalogne, l' eau-de-vie la plus forte qui existe*

^ Les convives avaient un véritable appétit de chasseurs, c'(^st*à-dire qu'ils mourraient à peu près de

cnimiLLA, ti|3

feîm, car depuis près de trente heures le comte et Valentin n'avaient rien pris; aussi attaquèrent-ils \igoureusement les

vivres placés devant eux.

Les peones s'étaient retirés immédiatement après avoir apporté la table^ afin de laisser aux convives toute liberté de causer. Ausai^ dès que le premier appétit fut calmé* la conversation reprit juste au point où elle avait été laissée ce qui arrive toujours entre hommes dontrespritestsérieusement préoccupé de quelque projet difficile.

— Ainsi* demanda le capitaine^ la guerre est décidément déclarée entre vous et le gouvernement mexicain?

— Sans remède.

— Bien que la cause que vous soutenez soit juste, puisque vous combattez pour le maintient d'un droit* cependant vous inscrivez quelque chose sur le drapeau que vous déployez.

— Certes I j'inscris la seule chose qui puisse me garantir la protection des populations que je traverserai et faire accourir près de moi les opprimés et les mécontents.

— Hum! qu'écrivez-vous donc?

— Quatre mots seulement

— Qui sont?

— Independencia de la Sonora.

— Oui, ridée est heureuse; s'il reote un peu de noblesse et de générosité dans le cœur des habitants de cette malheureuse province, ce dont* Je dois vous Tavouer, je doute fort, ces quatre mots suffiront pour faire une révolution.

— Je l'espère sans oser y compter ; vous connaissez comme moi le caractère mexicain, composé

étrange de tous les instincts bons et mauvais, sur lequel il est impossible d'avoir une opinion arrêtée.

— Mon Dieu, monsieur le comte, il en est des Mexicains comme de tous les peuples qui ont été

longtemps esclaves; après être demeurés enfants pendant des siècles, ils ont grandi trop vite et ont eu la prétention d'être des hommes faits lorsqu'à peine ils commençaient à comprendre leur émancipation et à être à même d'en recueillir les bénéfices.

T— Cependant nous essaierons de les galvaniser ; la race révolutionnaire n'est peut-être pas complètement éteinte en ce pays, ce qui en reste suffira pour rallumer le feu sacré dans le cœur de tous.

— Que comptez-vous faire ?

— Me hâter, afin de ne pas me laisser attaquer, ce qui toujours implique sinon crainte, du moins infériorité.

— C'est juste.

— Combien comptez-vous me donner d'hommes?

— Quatre-vingts cavaliers commandés par moi, je vous l'ai dit.

— Merci Mais ces cavaliers qui, entre parenthèses me seront fort utiles puisque je n'en ai que fort peu en ce moment, quand me rejoindront-ils?

— Ce soir ils vous seront accordés ; sous deux jours, ils arriveront à la Mission*

— Pouvez-vous faire partir avec moi demain les mules, les wagons et les muletiers? *

— Très-bien 1

— Bon 1 Je me mettrai immédiatement en marche sur la Magdalena; c'est un grand pueblo à cheval sur les deux routes d'Urès et d'Hermosilla.

CURUUILIA. li5

— Je le connais.

— Rendez-vous directement là, cela évitera une perte de temps.

— C'est convenu ; j'y arriverai en même temps que vous, ce qui me sera d'autant plus facile que je n'aurai que ma cavalerie sans bagages, puisque je vous les aurai expédiés d'abord.

— Très-bien !

— Vous comptez donc agir vigoureusement?

— Oui ; je veux tenter un grand coup. Si je réussis à me rendre maître de l'une des trois capitales de la Sonora, la campagne est gagnée pour moi.

— Peut-être est-ce téméraire, une pareille entreprise?

— Je le sais ; mais, dans ma position, je ne dois rien ménager : l'audace seule peut et doit me sauver.

— Vous avez raison, je n'ajoute pas un mot; maintenant, rendons-nous à l'assemblée, nos hommes sont réunis ; dans la dis-

position d'esprit où ils se trouvent, je suis certain que la demande que je vais leur faire ne souffrira pas la moindre difficulté.

Ils sortirent.

Ainsi que l'avait annoncé le capitaine, tous les colons étaient réunis dans la cour, fractionnés en groupes plus ou moins nombreux, dans lesquels on discutait avec chaleur sur l'opportunité de la réunion et les raisons qui l'occasionnaient.

Lorsque le capitaine parut, accompagné de ses deux amis, le silence s'établit immédiatement, la curiosité fermant, «n cette constance, la bouche aux plus bavards.

Le comte de Prébois-Crancé était connu de la plupart des colons ; son apparition fut en consé-

446 ^ cyiiyimLtA.

quence accueillie par des saluts sympathiques^ car chacun. conservait dans sa rûémôire le souvenir des services qu'il avait rendus à la colonie, lorsque Guetzalli avait été si rudement assailli par les Apaches (4) .

Le capitaine profita habilement de ce ton vouloir, sur lequel il comptait,, du reste, pour adresser nettement sa demande à ses compagnons en déduisant les causes qui obligeaient Je comte à venir chercher des alliés à Guetzalli. " ^

Les colons n'auraient pas été les francs aventuriers qu'ils étaient, s'ils avaient accueilli froidement une pareille demande. Séduits comma cela devait être par Tétrangetéet la témérité même de l'entreprise qu'on leur proposait, ce fut ^yeç des;cris d'enthousiasme et des trépignements de, joie qu'ils acceptèrent

de se ranger sous les ordres du coiiiite, La première expédition projetée et pour laquelle tous les préparatifs avaient été faits fut complètement oubliée, et il ne fut plus alors question çie de la délivrance de la Sonpra.

Si le comte de Prébois-Crancé avait demandé deux cents hommes, il les aurait, sans contredit, obtenus à l'instant sans la moindre difficulté.

Le capitaine de Laville, heureux du succès prodigieux qu'il avait obtenu, remercia chaleureuseuient ses compagnons, tant ai^ nom du comte qu'au siei^ propre, et se mit immédiatement ^n devoir de tout préparer pour le départ.

Les wagons furent visités ayec soin afin de voir s'ils étaient bien en état; puis, on les chargea d^

{!) Voir la Grande flibuste, 1 vol. Amyot, éflitaur,8, r«e delitPçâ^

tous les objets nécessaires pour la ^sampagoe qui se préparait.

Une heure environ avant le lever du soleil, tout était prêt pour le départ ; les wagons chargés et attelés; les mules, choisies avec soin, avaient été confiées à des homiues sînu

Louis et Yalentin se mirent en seUe«

Le capitaine les voulut accompagner jusqu'à une lieue environ de la colonie, puis ils se séparèrent en se donnant rendez-vous à la Magdale^a trais jours plus td4*d.

Les mules et les wagons marchent fort doucement au Mexique, où les chemins n'existent en réalité nulle part, et où

Ton est forcé la plupart du temps de se frayer passage au moyen de la hache.

Cette lenteur désespérait don Luis et son frère de lait, dont la présence était impérieusement demandée , à la Mission ; dans cette extrémité, le comte se résolut à se séparer de la caravane qu'il escortait afin de se rendre au plus vite à la Mission.

En conséquence, ils abandonnèrent les arrières après leur avoir recommandé la plus grande diligence, et enfonçant les éperons dans les flancs de leurs chevaux, Us s'éloignèrent à fond de train dans la direction de la Mission.

Les chevaux américains, descendants des anciens arabes des conquérants de la Nouvelle-Espagne, ont sur les nôtres plusieurs avantages incontestables : d'abord ils sont sobres; un peu d'alfalfa le matin après avoir été simplement bouchonnés, leur suffit pour traverser une journée entière sans boire, manger, ni se reposer. Ces chevaux semblent infatigables.

«Ils sont très vigoureux; du reste» ils me paraissent très utiles.

lia CtJRUMitLA.

le galop; puis, à la fin de la journée, après avoir fait vingt lieues ainsi, ils arrivent au gîte sans avoir mouillé un poil de leur robe et sans montrer la moindre fatigue.

Nos deux cavaliers montaient des coursiers de choix, aussi atteignirent-ils la Mission dans un laps de temps relativement fort court.

Aux premières barricades, un homme les guettait.

Cet homme était Curumilla.

— On vous attend, dit-il, venez 1

Ils le suivirent en se demandant du regard quelle cause pouvait être assez importante pour obtenir de Curumilla une aussi longue phrase.

lie Père et 1a Fille.

Le camp des aventuriers avait complètement changé d'aspect, il avait perdu son apparence pacifique des premiers jours, pour prendre un air guerrier parfaitement en rapport avec la situation actuelle.

A chaque issue de la Mission, uue pièce de canon, gardée par un détachement, était braquée sur la campagne; des faisceaux de fusils formaient une longue file, devant laquelle se promenait une sentinelle.

Des factionnaires placés de distance en distance surveillaient le dehors, tandis que des postes avancés^ établis dans des positions aûres, garantissaieitf.

GUHOIIIUrA. H9

les approches et empêchaient toute tentative de sur-*
prise.

Dans rintérieur du camp régnait la plus grande activité : les forges de campagne fumaient et retentissaient sous les coups pressés des forgerons; plus loin, les charpentiers débitaient des arbres entiers ; les armuriers visitaient et réparaient les armes ; enfin, chacun travaillait avec ardeur à tout mettre en état dans le plus bref délai.

Le comte et Gurumiila, jH^écédés pai* Valentin» traversèrent rapidement le camp, accueillis à leur passage par les saints aflectueux des aventmiers, heureux de les savoir de retour.

Comme ils approchaient du quartier général, les sons criards d'un jarabé auquel se mêlaient \m accents mélancoliques d'une voix qui chantait la romance del rey Rodrigo frappèrent leurs oreilles.

— Peut-être vaudrait-il mieux, avant d'aller plus loin, dit le comte, demander quelques renseignements à don Cornelio.

— Oui, d'autant plus qu'il serait fort difficile, pour ne pas dire impossible, de les obtenir de Curumilla.

— C'est vers lui que je vais, répondit celui-ci, qui avait entendu les quelques mots échangés entre les deux amis.

— Alors, tout est pour le mieux, fit Valentin en soudant

Curumilla obliqua un peu sur la gauche, et guida les deux hommes vers un jacal de feuillage qui servait d'habitation à l'Espagnol, et devant lequel le noble hidalgo se tenait en ce moment, assis sur un équipai, raclant avec fureur sa jarana, et psalfioiô-

160 ûctmntk.

disnt son éternelle romance en roulant des yenx effarés.

En apereevant les deux amis, il poussa un cri de Joie, se leva vivement, jeta sa jarana loin de lui, et accourut vers eux :

— Capa de Dios ! s'écria-t-il en leur prenant les mains, soyez les bienvenus, caballeros ; je vous attendais avec impatience.

— Y a-t-il donc quelque chose de nouveau? demanda don Luis avec inquiétude.

— Hum! assez; mais vous n'aller pas demeurer à cheval, je suppose?

— Non, non, nous sommes à vous.

Et ils mirent pied à terre. Pendant les quelques mots échangés entre le comte et l'Espagnol, Valentin s'était penché à Foreille du chef indien, et avait, d'une voix basse comme un souffle, prononcé certaines paroles auxquelles Curumilla avait répondu en hochant affirmativement la tête.

Les deux Français entrèrent dans le jacal à la suite de don Cornelio, tandis que, T Araucan s'éloignaH avec les chevaux.

— Asseyez-vous, messieurs, leur dit l'Espagnol en leur montrant quelques équipais épars çà et là.

— Savez-vous que vous m'intriguez singulièrement, don Cornelio, lui dit le comte; que s'est-il donc passé pendant mon absence?

— Rien de bien important au point de vue général, nos espions ne, nous ont apporté que des nouvelles rassurantes sur les mouvements de l'ennemi; du reste; le commandant par intérim vous fera son rapport, ce n'est donc pas de ces choses-là que je veux vous entretenir.

— S'est-il donc' passé d'autres choses qui m'intéressent particulièrement?

— Vous allez en juger : vous savez qu'avant votre départ vous m'avez chargé de veiller sur dp5a An* gela, singulière mission

pour moi.

— Comment cela?

— Suffit, je m'y tends. Enfin, j'accomplis cette mission délicate, j'ose le dire» avec toute la galanterie d'un véritable caballero.

— Je vous en remercia.

— Hier, un Indien arriva à la Mission, porteur d'une lettre pour le commandant.

— Ah ! ah ! et vous savez ce que contenait cette lettre?

— C'était tout simplement une demande de saufconduit pour séjourner au camp,

• — Ah ! et quel était le signataire?

— Le père Séraphin,

— Comment ! s'écria Vivement Valentin, le père Séraphin ! le missionnaire français, le saint homme que les Indiens eux-mêmes ont appelé l'apôtre des prairies...

' — Lui-même.

— Voilà qui est étrange, murmura le chasseur.

— N'est-ce pas ?

' — Mais fit, le comte, le père Séraphin n'a pas besoin de saufconduit pour séjourner parmi nous tant que bon lui semblera.

— Sans doute, appuya Valentin, nous serons toujours heureux, j'ai particulièrement, de profiter de ses avis. '

-^ Aussi n'était-ée pas pour lui personnellement que le digne père demandait le sauf-conduit; il

i52 GURUMILLA.

sait fort bien que sa visite ne peut que nous être agi'éable.

— Ab ! et pour qui donc, alors?

— Pour une personne dont il répondait corps pour corps pendant son séjour au milieu de nous, mais dont il taisait le nom.

— Hum ! cela n'est pas clair

— C'est ce que f ai pensé, f ai même engagé le commandant à refuser^

— Ainsi ?

— Il a accordé le sauf-conduit, s'appuyant sur ce raisonnement, qui, du reste ne manque pas d'une certaine logique, que l'homme pour qui on demande un sauf-conduit est évidemment un ami ou un ennemi, et que ùffis les deux cas il est bon de le connaître afm^ plus tard, de le traiter selon qu'il le méritera.

Les deux Français ne purent s'empêcher de rire & ce singulier raisonnement.

— Enfin, qu' est-il résulte de tout cela? reprit le comte.

— Il est résulté que ce matin, le père Séraphin est arrivé à la Mission, accompagné d'une personne enveloppée avec soin dans les plis épais d'un large manteau.

— Ah 1 ah I Et cette personne?

— Je vous donne à deviner en mille qui elle est — - Je crois que vous ferez mieux de me la nom*

mer tout de suite.

— Je le crois aussi. Eh bien , préparez-vous à entendre quelque chose d'incroyable. Cette personne n'est rien moins que don Sébastian Guerrero.

— Le général Guerrero I s'écria le comte en bondissant sur son siège.

GimuaiiLU* 155

— Ne confondons pas ; je ne vous ai pas dit le général Guerrero, mais seulement don Sébastian Guerrero.

— Trêve de folies , don Comellão; causons sérieusement, ce que vous dites en vaut la peine.

— Je suis sérieux, don Luis ; le général ne se présente ici qu'en simple particulier. En un mot, c'est le père de dona Angela qui se trouve dans notre camp et non le gouverneur de la Sonora.

— Je commence à comprendre, dit le comte d'une voix creuse en marchant d'un air agité de long en large dans le jacal. Et que s'est-il passé entre et le père et la fille ? Ne craignez pas de tout me dire, je saurai me contraindre.

— Il ne s'est rien passé du tout, don Luisf grâce à Dieu!

— Ah!

— Oui, par la simple raison que, d'après mon conseil, dona Angela a refusé de recevoir la visite de son père en votre absence.

— EDe a eu la force de faire cela? dit le comte, en s'arrêtant et latissant un regard perçant sur TEspagnol.

— D'après mon conseil, oui,

— Merci, don Comelio. Ainsi le p^ Séraphin et le' général. . .

^- Attendent votre retour dans un jacal construit exprès pour eux où, bien que libre en apparence, le général est si bien surveillé à la sourdine, que je le défie de faire le moindre mouvement sans que je le sache.

— Voue avez eu raison d'agir ainsi que vous l'avez fait, mon ami ; vous aves dans cette cireonstance dif «

15fr GURUMILLA»

ficilè, fait preuve d'uue grande prudence et surtout d'une gfànde pers^ica^Gité.

Don Comelio, à ce compliment à brûle pourpoint, rougit comme une jeune fille et baissa modestement les yeux.

-^ue compteshtu faire? demanda Valentin au comte.

-- Laissei doiaa Angola maîtresse de sa volonté. Allée la prévenir da mon retour, moucher don Gornelio ; vous introduirez en même temps son p^re et le missioûnaire auprès d'elle. Allea> je vous suis.

L'Espagnol sortit aussitôt pour accomplir l'ordre cpiû avait reçu*

-^ Quand comptes-^tu te mettre^n route ? dit Valentin, dès qu'il se trouva seul avec le comte*

— ious deux jours^

— Tu te diriges?

. 1. Sur la Magdalena.

^ Bien! Maintenant, je te demande la permission de m'éloigner en compagnie de Gurumillà?

— Gomment I tu veux me quitter ? s'écria le comte avec regret.

Le chasseur sourit

— ^Tu ne me comprends pas, frère, répondit-il ; le chef indien et moi, nous sommes à peu près Inutiles ici. A quoi pouvons-nous servir ? A rien ; au lieu que nous ferons, j'en suis convaincu, d'excellents batteurs d'es* trade. Laisse-nous^le soin d'éclairer la route en même temps que nous essayerons de détruire ou du moins d'amoindrir les prévisions que les calomnies répandues à flots sur votre compte ont fait naître contre tout ce qui est français.

— Je n'osais te demander de me rendre ce service ; mais puisque tu t'ouïres au^ franchement, je

fiîThtTMîî.tA. 156

ne commettraî pas la même adresse de tête MttSerj

pars, frère ; agis à ta guise, ce que tu feras sera hletk

— Alors adieu, je me mets immédiatement en route

— Sans prendre un instant de repos !

— Tu sais bien que je ne suis jamais fatigué» Allons, courage, nous nous reverrons à la Magdalena;

Les deux amis s'ciaibrassèrent^ puis ils sortirent du jactal.

Sur le seuil de la porte ils se séparèrent après s'être une dernière fois serré la main » Valetftln pht adroite et le comte tourna à gauche. '

Une garde de dix hommes défendait les approches du quartier général.

Une sentinelle se promenait, le fusil sur l'épaule, devant la porte de l'église de la Mission, l'habitation provisoire du comte.

En arrivant auprès de son logis, don Luis reconnut don Cornelio, accompagné de deux personnes, dont l'une était revêtue du costume ecclésiastique ; ils étaient arrêtés et semblaient attendre.

Le comte pressa le pas ; bien qu'il n'eût jamais, jusqu'à ce moment, vu le père Séraphin,* il le reconnut au portrait que Valentin lui en avait fait. '

C'était toujours Thômmes aux regards d'ange, aux traits fins et accentués', à la physionomie intelligemment douce, que, dans un précédent ouvrage (1) , nous avons présenté à nos lecteurs ; mais l'apostolat est si dur en Amérique ; les âmes y comptent si peu pour les missionnaires réellement dignes de ce nom, et le père Séraphin, bien qu'il n'eût que trente ans à peine, portait déjà sur son corps et sur son visage les traces

(1) Voir le Chercheur de Putes^ f. yol. Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix.

156 CURIIMUXA.

de cette décrépitude précoce dont sont victimes les hommes qui se sacrifient sans arrière-pensée au bonheur de l'humanité ;

son dos commençait à se voûter, ses dieux blanchissaient aux tempes, deux rides jHt)fondessillonnaient son front. Cependant, la vivacité de son regard venait démentir cette apparente faiblesse et prouver qu'il si le corps avait faibli dans la lutte. Yème était toujours demeurée aussi jeune et aussi forte. Les trois hommes se saluèrent poliment. Le comte et le missionnaire, après s'être lancé un regard profond, se tendirent mutuellement la main en souriant* Ils s'étaient compris.

— Monsieur, dit le comte en s'adressant au général, soyez le bienvenu, bien que je sois surpris que vous ayez assez de confiance en des pirates^ ainsi que vous nous nommez, pour vous fier aussi complètement à leur honneur.

—*— Monsieur, répondit le général, le droit des gens a des règles reconnues et respectées par tous les hommes.

— Excepté par ceux que l'on a mis au ban de la société et hors de la loi commune de l'humanité, dit sèchement don Luis.

Le missionnaire s'interposa.

— Messieurs, dit-il de sa voix sympathique»

entre vous il n'y a pas d'ennemis en ce moment, il n'y a qu'un père qui réclame sa fille à un galant homme, qui ne refusera pas, j'en suis convaincu, de la lui rendre.

— A Dieu ne plaise, mon père, s'écria vivement le comte, que je prétende retenir contre son gré la fille de cet homme, sera-t-il mille fois encore plus mon ennemi qu'il ne l'est.

— VottS voyez, général, observa te missionnaire, que je ne m'étais pas trempé sur le caractère de M. lé comte.

— Do&a Angela est venue seule, poussée par sa propre volonté, d^uds mon camp ; elle est respectée et traitée avec tous les égards qu'elle mérite. Dofia Angela est libre de ses actions, que je ne me recon^ nais en aucune façon le droit d'influencer. Gomme je ne l'ai pas enlevée à son père, que je n'ai rien lait pour l'attirer ici, je ne puis la rendre, ainsi que monsieur semble vouloir l'exiger. Si dofia Angela veut retourner parnu les siens, nul ne s'y opposera ; mais si, au contraii^, die préfève rester ici sous la protection de mes braves compagnons et la mienne, aucun pouv4»r humain ne parviendra à me l'enlever.

Ces paroles forent prononcées d'un ton péremptoire qui produisit une certaine im|H*essi(») ^ur les deux auditeurs.

— Du reste, messieurs, ce que nous disons entre nous, continua le comte, n'a aucune valeur tant que dona Angela ne sesera pas prononcée elle-même pour l'un ou l'autre parti. Je vais avoir l'honneur de vous conduire devant elle, vous vous expliquerez en sa prés^ence, elle vous fera connaître sa volonté* Scu^ lement, j'ai l'honneur de vous avertir que, quelle que soit cette volonté, vous et moi nous serons tenus de nous y soumettre.

— Soit, monsieur, répondit sèchement le général ; aussi bien peut-être vaut-il mieux iqu'il en soit ainsi.

— Venez donc^ reprit le comte.

Et il les précéda dans la cabane qui servait d'ha« iMtation particulière à la jeune fiUe«

16B OURMlIrtA»

Dofia Angelé, assise sur une butacca, ayant à ses pieds Violetta, s'occupait à un ouvrage de couture. En voyant entrer son père et les personnes qui l'accompagnaient une vive rougeur envahit ses joues ; mais presque aussitôt elle devint pâle comme une morte cependant elle parvint à dominer l'émotion qu'elle éprouvait et se leva, salua silencieusement à la ronde et se rassit.

Le général la considéra un instant avec une expression de colère et de tendresse ; puis se tournant brusquement vers le missionnaire :

— Parlez-moi mon père, lui dit-il d'une voix saccadée car je ne m'en sens pas la force.

La jeune fille sourit tristement.

— Mon bon père, dit-elle au missionnaire je vous remercie de l'inutile démarche que vous faites aujourd'hui auprès de moi. Ma résolution est prise ; rien ne pourra la changer, elle est immuable. Je ne reviendrai jamais parmi les miens ;

— Malheureuse enfant ! s'écria le général avec douleur, qu'est-ce qui a pu te pousser à m'abandonner ainsi ?

— Je rends justice à votre bonté et à votre tendresse pour moi, mon père, répondit-elle avec mélancolie. Hélas ! peut-être est-ce cette tendresse sans bornes et cette liberté dont toujours vous m'avez laissée jouir qui sont cause aujourd'hui de ce qui arrive. Je ne vous adresse pas de reproches, mon destin m'a entraînée ; je subis les conséquences de la faute que j'ai commise.

Le général fronça les sourcils et frappa du pied contre terre avec colère.

— Angela, ma fille bien-^aimée, reprit-il avec

CÙÀÙÂfTtLA. IM

amertume, songe qtie Féd4t causé par ta fuite te déshonore à jamais.

Un sourire de dédain plis^ les lèvres pâlei de la jeune fille.

— Que m'importe? dit-eBe; le monde dans lequel vous vivez n'est plus le mien. Ici se concentreront désormais toutes mes joies et toutes mes douleurs.

--^ Mais moiv moi, ton p^e^ lu m'oublies d<mc« je ne suis plus rien pour toi?

La jeune fille hésita; «Ud demeuBa iapette^et les yeux baissés.

-^Madame^ dit doucement le misgionaaire. Dieu maudit les ^^fouts cpai abandonnent leur ptoe; re^ toimiez vers le vôtre, il en est temps encore, il vous tend les bras, il vous appelle; retournez, mou enfant, le Cœur d'un père est une source inépuisable d'indulgence ; le vdtre vous pardonnera» déjà même il vous a pardonné.

Dona Ang(dai sans répondre autrement, secoua négativement la tête. .

Le général et le missionnaire se regardèrent avec désappointement.

Don Luis se tenait un peu en arrière, les bras croisés sur la poitrine, la tête baissée, l'air pensif.

— Oh 1 murmura le général avec une colère concentrée, c'est une race maudite que la nôtre 1

En ce moment, don Luis se redressa et fit quelques pas en avant

. — Dona Angola, dit-il d'une voix prafondéiiiient accentuée, estr-ôe bien paf Feffet de Votre propre volonté que vous êtes venue ici?

— Oui, répondit-elle résolûméât

160 CURUMIIXA.

— Etes^voiiis réellement décidée à n'obéir ni aux ordres ni aux prières de votre père ?

— Oui, fit^lle encore.

— Ainsi, vous renoncez sans retour possiUe à votre rang dans le monde et à votre fortune ?

— Oui.

— Vous renoncez de même à la protection dç votre père, qui est votre tuteur naturel et qui a sur vous tous droits divins et humains, vous renoncez à sa tendresse?

— Oui, murmur^t-^Ue faiblement.

— C'est bien, à mon tour. Et s' inclinant devant le général^ il continua : Monsieur, quelle que soit la haine qui nous divise, quoi qu'il arrive plus tard, rhonneur de votre fille doit demeurer pur et sans tache. '

— Pour qu'il en fût ainsi, répondit amèrement le général, il faudrait que quelqu'un consentît à Tépouser.

— Oui. Eh bien, moi, comte de Prébois-Crancé, j'ai l'honneur de vous demander sa main.

Le général recula avec étonnement.

— M'adressez-vous sérieusement cette demande ? dit-il.

Oui

— Réfléchissez que, tout en vous sachant gré de me la faire, je la considère cependant comme un nouveau grier.

— Soit*

— Que ce mariage n'arrêtera en rien les mesures que je compte prendre conti*e vous 7

*— Peum'imp«rte«

GunuiiaLA* 161

— Et vous consentez toujours à lui donner votre nom?

— Oui.

— C'est bien, vous aures ma réponse dans quatre jours.

— A la Magdalena, alors !

— A la Magdalena. Le général se tourna vers sa fille : Je ne vous maudis pas, lui dit-il, car Dieu lui-même ne relève pas un

enfant de la malédiction paternelle. Adieu! soyez heureuse.

Et il sortit à pas précipités, suivi du missionnaire.

— Mon père, dit le comte, je compte sur vous à la Magdalena.

•^i'Y serai, monsieur, répondit mélancoliquement le père Séraphin, car je prévois qu'il y aura des larmes à sécher.

— Au revoir, monsieur, dit le général.

— Au revoir, répondit le comte en s' inclinant» Le général et le missionnaire montèrent alors à

cheval et s'éloignèrent sous l'escorte d'un fort détachement d'aventuriers qui devaient les accompagner, afin de leur faire traverser sans encombre les postes avancés et les grand' gardes de la compagnie française.

Le comte les suivit longtemps d'un regard pensif, puis il rentra à pas lents dans son logis*

162 GtiitflîtAé

Mm Hnptel*

Dans une situation militaire importante, à cheval sur les chemins qui conduisent à Urès, Hermosillo et Sonora, les trois capitales de l'État, et à peu près à égale distance de chacune d'elles» se trouve un pueblo ou village nommé la Magdalena.

Ce pueblo, peu considérable par lui-même, JQuit cependant d'une certaine réputation dans le pay^, à cause de la beauté de son site et de la pureté de l'air qu'on y respire.

La Magdalena forme une espèce de carré long, dont un des côtés mire nonchalamment ses Manches maisons dans les eaux limpides du Rio[^]San-Pedro, affluent du Gila; des bois épais de palma-christi, de styrax, d'arbres du Pérou et de m[^]Jiogany, lui forment une barrière infranchissable contre les vents brûlants du désert, rafraîchissent et embaument l'atmosphère et servent d'abri à des milliers de brins bleus, de cardinaux et de Loros qui babillent gaiement sous la fouillée et animent ce paysage enchanteur, cette ravissante oasis, placée là par la main de Dieu, comme pour faire Oublier au voyageur qui revient des prairies les souffrances et les fatigues du désert.

La fête patronale de la Magdalena est une des plus suivies de la Son(H'ft et en même temps des plus joyeuses. Comme elle dure plusieurs jours, les hacenderos et les campesinos y affluent de quatrevingts et cent milles à la ronde. Et pendant cette

GÛRUMILLA. 16S

ifete où coulent des flots de piilqlie et de mezcal, ce ne sont que Jaranas, Montés, corridas de toro, enfin divertissements de toutes sortes, que, malgré la grande affluence d'étrangers, jamais aucun méfait ne vient assomhrir.

Le peuple mexicain n'est pas méchant, c'est un enfant mal élevé, têtu et colère, rien de plus.

Trois jours après les événements que nous avons rapportés dans notre précédent chapitre, le pueblo de la Magdalena, alors, àTépoque la plus animée de sa fête annuelle, était en proie à une agitation et une animation extraordinaire, animation à laquelle la fête semblait être complètement étrangère, car les jeux avaient été subitement interrompus et la population s'était portée en

masse en courant, riant et se bousculant, vers une des extrémités du pueblo, où, d'après les quelques mots échangés rapidement et d'un air affairé entre les coureurs et saisis au passage, il se passait quelque chose d'étrange.

En effet, bientôt des clairons sonnèrent Une fanfare et ime troupe d'hommes armés déboucha dans le pueblo, marchant en bon ordre et d'un pas ferme et délibéré.

C'était d'abord une avant-garde d'une dizaine de cavaliers bien montés ; puis vensdt une troupe assez nombreuse formée en sections de trente notnmesf chacune environ, faisant flotter au milieu d'elle les larges plis d'un drapeau sur lequel était écrit : /ndependenda de la Sonora.

Derrière cette troupe venaient deux pièces de canon attelées de mules, puis un escadron de cavalerie, suivi immédiatement par une longue file de wagons et de charrettes.

La marche était fermée par use. arrière-garde d'uae vingtaine de cavaliers.

Cette petite armée^ forte d'environ trois cents hommes, traversa le pueblo dans toute sa longueur, passant la tête haute et le regard assuré devant la doule haie de curieux formée sur sa route et s'arrêta à un signe de son chef à cent mètres du pueblo, au sommet du triangle formé par l'embranchement des trois routes.

Là, le frqnt de bandière fut formé et l'ordre de camper donné à la troupe.

Il est sans doute inutile d'avertir le lecteur que cette , armée n'était autre que la compagnie Airevida commandée par le comte

de Prébois-Crancé.

Du reste, la bonne tenue de cette troupe, son air martial, avait prévenu en sa faveur la population du pueblo qu'elle avait si audacieusement traversé. Sur son passage, des sombreros et des mouchoirs avaient été agités, et des bravos s'étaient fait entendre.

Le comte[^] à cheval, à quelques pas en avant du gros de la compagnie, n'avait pas cessé un instant de prodiguer de gracieux saints à droite et à gauche, saluts qui lui avaient été rendus avec usure pendant tout le parcours du village.

Aucun peuple ne peut lutter avec les Français pour leur adresse à tirer parti de tout et faire ce que l'on appelle flèche de tout bois en campagne.

Dès que Tordre de camper fut donné, chacun se mit à l'œuvre et en moins de deux heures, les aventuriers, utilisant avec intelligence tout ce qui se trouvait à leur portée, eurent établi le camp le plus pittoresque et le plus gracieux qui se puisse imaginer.

ÊttRtniiLU. (d&

"*"" Cependant, comme le comte se considérait comme étant en pays ennemi, rien n'avait été négligé pour mettre le camp, non-seulement à l'abri d'un coup de main, mais encore dans un état de défense respectable[^] A l'aide des wagons et des Charrettes, renforcés par des abattis de bois considérables, les aventuriers avaient formé une enceinte, qu'un large , fossé, dont la terre était rejetée eo talus du côté de la campagne, protégeait encore. Au centre du camp, sur une légère éminence, s'élevait la cabane du chef, devant laquelle les canons étaient braqués ; au sommet

de cette cabane flottait le drapeau dont nous avons eu déjà occasion de parler.

L'arrivée des Français fut une bonne fortune pour les Soho-riens que la fête avait attirés à la Magdalena. Du reste, depuis quelques jours déjà ils étaient attendus d'heure en heure, et les habitants, malgré es proclamations du gouvernement mexicain qui représentait les Français comme des bandits et des pillards, n'avaient pris d'autres précautions contre eux que de se porter à leur rencontre et de les accueillir avec des- acclamations de bienvenue, fait caractéristique et qui montrait clairement que l'opinion publique ne se trompait nullement sur la portée du proudamiento des Français, et que chacun savait fort bien de quel côté étaient le droit et la justice.

I Lorsque le camp fut établi, les autorités du pue-bío se présentèrent à Tune des barrière, pour de-

' mander, au nom de leurs concityens, Tautorisation de visiter les Français chez eux.

Le comte, charmé de cette démarche, qui était d'un bon augure pour les relations que postérieurement il

coraptait établir avec les habitants se hita à'acc(M:der avec la meilleure grâce possible, F autorisation demandée.

De liaviUe avait rejoint le comte à dix milles du pueblos, à la tête de quatre-vingts cavaliei's, ce qui donnait à la compagnie une cavalerie respectable. Don Luis, cojanaissant depuis longtemps déjà le capitaine de Guetzalli, le nomma son mfijor-général et se déchargea sur lui des détails toujours fastidieux du service*

De Laville accepta avec empressement cette marque de confiance, et le comte, libre désormais de s'occuper en toute sûreté de la partie politique de l'expédition, se retira sous sa tente, afin de réfléchir aux moyens à employer pour entraîner dans son parti la population au milieu de laquelle il se trouvait

Depuis le jour où le général Guerrero s'était présenté à la Mission, accompagné du père Séraphin, le comte, par un sentiment de convenance, n'avait pas revu dona Angela sur laquelle cependant il veillait avec la plus grande sollicitude. La jeune fille avait apprécié cette délicatesse et de son côté n'avait pas cherché à le revoir, elle avait fait la route de la mission à la Magdalena, dans un palanquin fermé, et une cabane lui avait été élevée à peu de distance de celle du comte*

A peine l'autorisation demandée par les autorités du pueblo fut-elle accordée, que le camp des aventuriers devint pour les habitants un but, ou, pour être plus vrai, le seul but de promenade. La foule, avide de voir de plus près ces hommes audacieux qui ne craignaient pas, si faible que fût leur nombre, de déclarer hautement la guerre au gouyement de

IttiadQ, fl^port^ eomaesç^tversr^dfoit occupé par eux.

Les avmitKriers reçurent les visiteurs avec cet entrain, cette rondeur et cette gaieté narquoise qui distingue le caïactè^ fraa-çaiSt et qui leur conquiert en quelques heures à peine les sympathies de^ Sonoriens^ qui», plus ils Jes. voyaient^ plus ils voulaient lesvoir, et ne se ras^a^aient pas d'admirer leurs insouciance et surtout leur imperturbable conviction dans la réussite de l'expédition.- •

Cependant la nuit approchait» le soleil déclinait rapidement à l'horizon, lorsque don Cornelio, qui remplissait le fonctionnaire du camp, du comte» souleva le rideau de sa tente et lui annonça qu'un officier supérieur, se disant cliArgé d'une mission auprès de lui, demandait à lui parler.

Don Luis donna Tordre qu'il fût traduit; le messenger entra; le comte le reconnut aussitôt, c'était le colonel Suarez.

De son côté» Ici çolooel fit, un geste d'étonnement en reconnaissant l'homme avec lequel il s'était trouvé à Guetzalli sans parvenir à savoir qu'il était.

Don Luis sourit de l'étonnement du colonel, le salua poliment et l'invita à s'asseoir.

— Monsieur, dit le colonel après les premiers compliments, je suis chargé par le général Gueriero de vous remettre une lettre,

— On me l'a dit déjà, colonel, répondit le capitaine. Sans doute, vous connaissez le contenu de cette lettre?

— A peu près, monsieur, d'autant plus que Je dois ajouter quelques paroles de vive voix. .

-T-. Je suis prêt à vous le faire voir.*

Le Colonel dit :

— Je n'abuserai pas de vos instants» maintenant ;

voici d'abord la lettre.

— Fort bien, répondit le comte et la prit en la posant sur la table.

— Le général don Sébastian Guerrero, continua le colonel, vous accorde la demande que vous lui avez fait l'honneur de lui adresser de la main de sa fille ; seulement il désire que, si cela est possible, la cérémonie nuptiale ait lieu le plus tôt possible.

— Je n'y vois aucun inconvénient.

— Il désire en outre que cette cérémonie, à laquelle il compte assister avec un grand nombre de ses parents et de ses amis, soit célébrée à la Magdalena, par le père Séraphin.

— A ceci, colonel, j'aurai quelques observations à faire.

— Je vous écoute, caballero.

— Je consens volontiers que le père Séraphin me marie ; seulement, la cérémonie n'aura pas lieu à la Magdalena, mais ici, dans mon camp, que je ne veux ni ne puis quitter.

Le colonel fronça le sourcil ; le comte continua sans paraître s'en apercevoir :

— Le général assistera au mariage avec autant d'amis et de parents que bon lui semblera ; mais comme malheureusement nous ne sommes pas vis-à-vis l'un de l'autre dans des relations aussi bonnes que je le souhaiterais, et que je dois veiller à ma sûreté de même que lui doit veiller à la sienne, le général voudra bien m'envoyer dix otages choisis parmi les personnes les plus influentes de l'Etat. Ces otages seront, traités par moi avec les plus grands honneurs et rendus au général une heure

après la bénédiction nuptiale et le caïfl évacué par les invités ; je dois vous avertir, colonel, que si la moindre tentative de trahison est faite contre moi ou contre l'un des hommes que j'ai

rhoteur de commander, les otages seront immédiatement fusillés.

— Oh ! s'écria le colonel, vous défiez-vous donc du général Guerrero, monsieur, et n'avez-vous pas foi en son honneur de caballero ?

— Monsieur, répondit sèchement le comte, j'ai malheureusement appris à mes dépens ce que valait l'honneur de caballero de certains Mexicains; je n'entrerai donc dans aucune discussion à ce sujet. Voici mes conditions, le général est maître de les accepter ou de les rejeter," mais je vous donne ma parole d'honneur que je n'y changerai rien.

— C'est bien, monsieur, répondit le colonel, intimidé malgré lui par l'accent résolu du comte, j'aurai l'honneur de transmettre ces dures conditions au général.

Don Luis salua.

— Je doute qu'il les accepte, continua le colonel.

— Il en est le maître.

— Mais n'y aurait-il pas un autre moyen d'accommoder le différend?

— Je n'en vois pas.

«— Enfin^ au cas peu probable où le général accepterait, comment vous le ferai-je savoir, afin de perdre le moins de temps possible?

— D'une manière^ fort simple, monsieur^ par l'arrivée du père Séraphin, et l'envoi des otages.

- Et, dans ce caa» quand aurait lieu la oirémonie?
- Deux heures aprè^ que les otagee sçraîept da^is moA camp.
- *Je me retire^ monsieur, peur traosiaettre votre réponse à mon supérieur.

<~ Faites, monsidur«

Le colonel se retira.

Le comte, qui pensait être sûr de l'acceptation de son uliûmatum^ donna immédiatement les ordres nécessaires pour la construction de la cabane destinée à servir de chapelle, puis il écrivit un billet que, par l'entremise de don Cornelio, il fit remettre à dona Angola. Ce billet» fort laconique, ne contenait que ceci : « Madame,

« J'L'ai reçu la réponse de votre père; elle est .fau vorable. Demain, probablement, aura lieu la cérée monie de notre mariage. Je veille sur vous et sur a moi.

« Comte de PRÉBOis-GRANct. »

Après avoir expédié ce billet, le comte s'enveloppa dans un manteau et sortit, afin de visiter les postes et s'assurer que les sentinelles faisaient bonne garde.

La mût était claire et tiède ; le ciel, plaqué d'un nombre infini d'étoiles brillantes; l^atmosphère, embaumée de mille suaves odeurs ; par intervalles des bouffées de jaranas, apportées «ur Taile de la brise^ s'élevûent du pueblo et venaient mourir aux oreilles du comte.

Le camp était silencieux et soiid>rei l^ aventuriers, retirés sors teorstûldosou dam tours jaoals

GUBUMJLLA. 171

en branchages, se livraient au repos si nécessaire après une journée de marche ; les chevaux» parqués et entravés à Tamble pêle-mêle avec les mules, broyaient leur provende d'alfalfa ; les sentinelles, le fusU sur Tépaule, se promenaient à pas lents autour des retranchements, les yeux fixés sur la campagne.

Le comte, après s'être assez longtemps promené et avoir reconnu que Tordre le plus sévère régnait partout, séduit par la douceur mélancolique et mystérieuse de la nuit, s'accouda sur le retranchement, et l'œil fixé dans l'espace, sans rien regarder et probablement sans rien voir, se laissa aller peu à peu à rêver, subissant malgré lui l'influence mystérieuse des objets qui l'entouraient

De temps en temps, lorsque les sentinelles se jetaient le cri de veille, il relevait machinalement la tête ; puis il se laissait de nouveau aller au flot des pensées qui venaient l'assaillir, et s'absorbait tellement en lui-même qu'il semblait dormir ; cependant il n'en était rien.

Depuis plusieurs heures déjà il était ainsi h demi couché sur le retranchement, sans songer à se retirer, lorsqu^l sentit tout à coup une main se poser légèrement sur son épaule.

Ce contact, tout faible qu'il fût, suffit cependant pour le rappeler des mondes imaginaires dans lesquels galopait son imagination, à la conscience de sa situation présente.

Le comte étouffa un cri de surprise et se retourna.

Un homme se tenait cramponné en dehors après les retranchements, dont sa tête dépassait à peine le sommet.

Cet homme était CurumiUa*

Le chef avait un ^oigt posé sur la bouche, comme pour recommander la prudence au comte.

Celui-ci fit un geste de plaisir en reconnaissant rindien, et se pencha rapidement vers lui.

— Eh bien? lui demanda-t-il bouche à oreille.

— Vous serez attaqué demain.

— Vous en êtes sûr?

L'Indien sourit.

— Oui, dit-il.

— Quand?

— La nuit.

— A quelle heure ?

— Une heure avant le lever de la lune.

— Par qui?

— Des vidages pâles.

— Oh! oh!

— Adieu.

— Vous repartez ?

— Oui.

— Vous reverrai-je?

— Peut-être.

— Quand?

— Demain.

— EtValentm?

— Il viendra.

L'Indien, sans doute fatigué d'avoir causé si longtemps, contrairement à ses habitudes, bien que cependant les phrases qu'il avait articulées ne fussent pas d'une longueur démesurée, se laissa glisser en bas du retranchement sans en vouloir dire davantage.

Louis le suivit des yeux ; il le vit ramper comme un serpent sur les genoux et disparaître dans les ténèbres sans avoir produit le moindre bruit.

Cette scène avait été tellement rapide, la fuite de l'indien tellement silencieuse, que le comte fut sur le point de la prendre pour une hallucination ; mais tout à coup le cri du hibou, répété à deux reprises différentes, s'éleva dans l'air.

Ce signal était depuis longtemps convenu entre Valentin et le comte ; il comprit que Curumilla, tout en l'avertissant qu'il était en sûreté, lui adressait de loin une dernière recommandation de prudence ; il hocha tristement la tête et rentra tout pensif dans la tente en murmurant à voix basse :

— Encore une trahison !

lie Cownhmt dç coqs*

En marchant sur la Magdalena, le comte de Prébois- Crancé avait un double but: d*abord,éelui de «'aboucher avec les riches hacinderos et les alcades des pueblos mécontents du gouvernement de Mexico, et. tâcher de les entraîner dans son parti en faisant briller à leurs yeux les avantages de l'indépendance qu'il leur ofirait ; ensuite, à cause de la position stratégique de la Magdalena, d'inquiéter le général Guerrero et de le tenir eii haleine en feignant à la fois des mouve*^ ments agressifs sur chacune des trois capitales sono^ riennes.

Le général, aussitôt la guerre déclarée, avait fait appel aux populations avec cette pompeuse et ver^ beuse éloquence mexicaine, qui ne trompe que les

1/4. rURDMIIXA.

Les habitants 4e la Sonora, aeei indifférents peur le gouvernement et ne se souciant pas de se mêler à la querelle particulière du général, qui cherchait vainement à la métamorphoser en question nationale, étaient tranquillement demeurés chez eux e^. n'avaient nullement répondu à l'appel soi-disant patriotique de leur chef; d'autant plus que, depuis près de quatre mois que les Français étaient débarqués en Sonora et qu'ils parcouraient les routes, leur conduite envers les populations avait toujours été exemplaire, et que jamais la moindre plainte ne s'était élevée contre eux.

Le général, désappointé du mauvais succès de ses machinations, avait alors changé de batteries; il avait procédé militairement au moyen de levées et d'enrôlements forcés ; puis, ne se

contentant pas de cela, il avait traité avec Jes Indiens. Hiaquis et les Indiens Opatas, afin d'augmenter encore son armée.

Il avait Voidu wsaii dikôa le principei enrôler les Apachès, mais la rude leçon que les Français avaient infligée à ceux-ci les avait dégoûtés de la guerre» et ils s'étaient retirés dans leurs déserts sans vouloir prêter l'oreille à aucune nouvelle proposition.

Cependant le général Guerrero avait réussi à réunir des forces imposantes ; son armée montait à environ douée mille hommes, chiffre énorme si on songe au petit nombre de combattants que son armée pouvait mettre en ligne.

Pourtant le général, rendons-lui cette justice malgré ses fanfaneries sans nom les marches et les contre-marches continuelles qu'il exécutait, avait pour son ennemi un respect instinctif, ou, si l'on aime mieux, une crainte parfaitement raisonnée, qui

cmmttk. 173

il rengageait à la prudence et Tempêchait de jamais s'aventurer trop près des avant-postes français.

Il se contentait de surveiller activement les mouvements du comte, et d'occuper militairement les trois routes de façon à pouvoir se transporter rapidement sur le point qui serait menacé par les aventuriers*

Une chose singulière, c'est que, malgré eux, les Américains du Sud n'ont jamais pu, après tant de siècles, et même quand ils descendent ou à peu près de l'Espagne, se débarrasser de la terreur superstitieuse que lors de la conquête leur inspirèrent les conquérants européens ; les hauts faits de ces héroïques aventuriers

sont encore dans toutes les boucheit,, et à r époque de l'indépend^àice il arriva bien dea fois qu'un petit nombre d'Espagnols mit en fuite, rien qu'en se montrant, des masses d'insurgés mexicains.

La preuve la plus convaincante qu'il o([^]us soit possibte de donner du fait que nous avançons, c'est que, en ce moment même, trois cents aventuriers français, isolés au milieu d'un pays qu'ils ne connais-* saient pas, dontlaplupart n'entendaient même pas la langue, tenaient en échec une armée de douze mille hommes, commandée par des chefs qui passaien* pour aguerris, et faisaient non seulement trembler le pays de Sonora qu'ils occupaient, maia[^]ncore le gouvernement fédéral dans Mexico même*

L'audace et la témérité de l'entreprise tentée par le comte augmentaient encore, s'il est pos[^]ble, la terreur qu'il inspirait. Cette expédition était telle-[^] ment folle, que les gens sensés ne pouvaient se figurer que le comte ne fût pas soutrau par des

176 GimUMILLA.

alliés occultes, mais puissants, qui n[^]attendaient qu'une occasion pour se déclarer*

Cette terreur était soigneusement entretenue par les espions et les batteurs d'estrade du comte; r audace de ses mouvements, la décision avoc laquelle il agissait, et en dernier ILeu l'occupation sans coup férir de la Magdalena étaient venues mettre le comble aux appréhensions du gouvernement, et augmenter son indécision sur les intentions du chel, ou, comme ils l'appelaient, du cabedlia.

Il était à peu près cinq heures du matin, lorsque le rideau qui fei^mait la tente du comte, fut soulevé du dehors, et un homme entra. '

Don Luis, réveillé en sursaut pM* cette apparition subite, se frotta les yeux et se dressa un pistolet de chaque main, endisigint d^une voix ferme :

— Qui est là?

— Moi, pardieu ! répondit l'arrivant ; qui oserait entrer ainsi, excepté moi?

— Valentin ! s'écria le comte avec un eri de joie, en jetant ses pistolets. Sois le bieâvenu, frère ; je t'attendais avec impatience.

—Merci, répondit le chasseur. Curumilla ne t'at-il pas annoncé, cette nuit, mon retour?

— ;Oui, fit en riant le comte ; avec cela qu'il est facile de causer avec le chef.

— C'est juste. Eh bien, les renseignements qu'il a oublié de te donner, moi je te les apporte, et peutêtre cela vaudra-t-il mieux.

Le comte s'était habillé, c'est-à-dire qu'il avait remis son habit et son zarapé, car il s'était jeté tout vêtu sur sa couche.

' ^^ Prends Uti équipai^ dit41, etoauaonsi

CPRIWSM* 177

*^ Je préfère sortir. *

. — Comme tii voudras^ répondit don Luis, qui soupçonnait que son ami avait des raisons particulières pour agir ainsi.

Tous deux quittèrent la tente.

— ' Capitaine de Laville, dit Jechassemr en s'adressant au jeune homme qui se promenait de long enlai*ge devant latente, une escorte de dix cavaliers, un cheval pour moi et un autre pOur le comte, s'il vous plaît. . — Tout de suite?

— Oui, si cela est possible.

— Parfaitement.

Nous quittons donc le <)amp7 demanda Louis

dès qu'ils furent seuls,

— Nous allons à la Magdalena, répondit le chasseur.

— C'est que cela se présente assez mal en ce moment.

— Pourquoi cela?

•^ Parce que j'attends la réponse du général,

— Alors, tu peux venir, répondit le chef avec un sourire railleur, car cette réponse,^ tu ne la recevras pas; la mission du colonel ^'était qu'un leurre pour endormir ta vigilance.

-<- Oh I oh ! tu es certain de ce que tu avances?

— Pardieul

En ce moment, l'escorte parut

Louis et Valen tin seiiakent en selle.

Il était six heures du matin au plus ; Ja camp^ne; était déserte, à chaque souffle de la brisç, i^ arbres secouaient leurs têtes

humides de l'abondante rosée de la nuit, et faisaient pleuvoir de courtes ondées qui se grésillaient sur les buissons ; le soleil pompait les. va-^

178 GimntiLLÀi

peurs épaisses qui s'élevaient de la terre, et les mœanx, blottis sous la fétillée, s'éteillaient en chantant.

Les deux atnis, un peu en avant de leur escorte, marchaient pensifs. L'un auprès de l'autre, la bride sur le cou de leurs chevaux, et laissant errer un regard distrait sur le magnifique paysage qui se déroulait à leurs yeux.

Déjà les premières maisons du pueblo galment encadrées dans des massifs de floripondios et de vigne vierge, se laissaient voir au tournant de la route. Louis releva la tête :

— Bien ! dit-il, comme se répondant à lui-même, je jure Dieu que cette Mft sèfa la dertlière que le général Guerrero se moquera ainsi de moi ! Il est évident que le loiel SumigIs ne venait dans l'œamp que pour voir par lui-même en quel état nous sommes.

--^ Pas pour autre diosdi

— Où allons-nous donc ainsi ?

— Assister à un combat de coqs.

— Assister à un eotûbat de eoqsT fit le comte avec surprise.

Le Cbasieur lui lança un regard significatif.

« ^ Oui ! lui dit-U } tu sais peut-être, et au cas où tu l'ignorais, je te l'apprends, que les plus beaux oom*« bats de eoqti eût

limi tous 1m ans à la Magdaléna à Tépoque de la fête patronale.

— Ah I fit Louis avec Indlflf^wee»

— Je suis certain que ilela t'intftwserai reprit Va- Imtffi a?êe
uti «aeent narquois.

Le dOitiie comprit pàt^jdtéâient que son ami ne lui patiât de
eette façon que pour dérouter les oreilles à ponée d'enten^h^, et
11 ae titt« persuadé que biMtM totti e'tçlidreirait.

Du reste; la petite troupe ^[itrait eu ce moment dans le pue-
blo, dont les maisons commençaient à s'ouvrir, et dont les habi-
tants» à peine éveillés^ les saluaient au passage avec dd joyeux
^t amicaux sourires.

Après avmr parcouru lentement deux ou trois rues du pueblo,
sur un signe de Valentin, le détachement s'arrêta devant uM mai-
son d'assez piètre appa^renée, qui n'avait rien qui la distinguât
des autres et^cpdf là recommandAt à l'attention des étrangers.

^ C'est id, sStlfi chasseur»

Ils s'arrêtèrent et mirant pied à terre. Valeptin ordonna alors
péremptoirement au chef du détache* ment de demeurer en selle
avec ses hommes et de ne fl^écarter m à droite ni à gauche jus-
qu'au retour du comts;^ puis il fra}^ discrètement h h pcHts, qui
s'ouvrit aussitdt Us entrèrent tous deux et la porte se referma
sans <]u'ils eussent yw, pttWMQne*

A peine dans la ipaison, le ehaaseur introduisit son compa-
gnon dans un ouarto dont il ouvrit la porte avec une elef qu'il tira
de sa poche.

— Fais comme moi, lui dit-il en se dépouillant de son chapeau de poil de v[^]ogne et de son zarapéi qu'il échangea contre un manteau et un chapeau de paille à larges ailes.

Le comte l'imita.

— Maintenant, viens.

Tous deux s'enlevèrent avec soin dans leurs manteaux, rabaisèrent les ailes de leurs chapeaux sur leurs yeux et ils sortirent de la maison par une porte parfaitement dissimulée dans la muraille, qui coïncidait avec la maison voisine, qu'ils

CURCMIUA.

traversèrent sans rencontrer personne, et ils se trouvèrent de nouveau dans la rue.

Mais pendant les quelques instants qu'ils étaient, demeurés dans la maison, l'aspect du pueblo avait complètement changé. Maintenant les rues étaient encombrées de monde qui allait et venait, à chaque pas des enfants ou des lépreux tiraient des boîtes et des pétards avec force cris de joie et éclats de rire. -

Dans toute l'Amérique espagnole et surtout au Mexique, il n'y a pas de fête un peu convenable sans pétards et sans artifices; tirer des pétards est être à l'apogée de la joie. Nous nous rappelons à ce sujet une anecdote assez caractéristique.

Quelque temps après que les Espagnols eurent été définitivement chassés du Mexique, le roi Ferdinand demanda un matin à un riche Mexicain réfugié à la cour d'Espagne :

— Que croyez-vous que fassent en ce moment vos compatriotes, señor don Luis de Cerda?

— Sire, répondit gravement le Mexicain eu s'iidinant devant le roi, ils tirent des pétards*

— Ah! fit le roi, et il passa.

Quelques heures plus tard, le roi accosta de nouveau le gentilhomme ; il était deux heures de F aprèsmidi.

— Et maintenant, lui demanda-t-il gatment, à quoi s'occupent-ils?

— Sire, répondit le Mexicain niMi moins gravement que là première fois, ils continuent à tirer des pétards.

Le tT)i sourît, mais ne répliqua pas* Le soir venu, cependant, il adressa de nouveau la même question

CUAUMaLA. 181

au gentilhomme qui répondit avec son imperturbable sang-froid :

— Plaise à Votre Majesté, Sire, ils tirent toujours, et de plus en plus, des pétards.

Cette fois, le roi n'y put tenir, et il éclata d'un fou rire : chose d'autant plus extraordinaire, que ce prince n'a jamais éjté renommé pour son caractère jovial.

Les Mexicains ont trois passions mignonnes .• jouer le monté, assister aux combats de coqs et tirer des pétardis. Nous croyons que la troisième est, la plus enracinée chez eux ; la quantité de poudre qui au Mexique se brûle en pétards est incalculable.

Donc on tirait des pétards dans toutes les rues ^et sur toutes les places de la Magdalena; à chaque pas il en partait sous les

pieds de nos deux personnages^ qui, aguerris de longue main aux coutumes mexicaines, n'attachaient pas la moindre importance à ces feux d'artifice, et continuaient imperturbablement leur route, se frayant, comme ils le pouvaient, un passage à travers la route bigarrée composée d'Indiens, de métis, de nègres, de zambos, d'Espagnols, de Mexicains et d'Américains du Nord, qui fourmillaient et grouillaient autour d'eux.

Enfin, arrivés devant une ruelle située environ à la moitié de la calle San-Pedro, ils s'y engagèrent.

— Ah çà! dit Louis, c'est donc réellement à un combat de coqs que nous allons assister?

— Certainement, répondit en souriant Valentiini ; laisse-moi faire, je t'ai dit que cela t'intéresserait.

— Allons donc alors, reprit le comte en haussant insoucieusement les épaules; le diable soit de toi avec tes idées saugrenues.

182 GURUMILLA.

— Bon ! bon I fit en riant Valentin, nous verrons; mais nous sommes arrivés.

Et sans plus causer, ils entrèrent dans une maison.

Il n'existe pas au Mexique de plaisir, si ce n'est le monté ou peut-être les feux d'artifice, qui excite l'intérêt au même degré qu'un combat de coqs, et cet intérêt n'est pas restreint seulement à une certaine classe de la société ; il n'y a pas, sous ce rapport, de différence entre le président de la république et le plus humble citoyen, entre le généralissime et le dernier lepero, entre le plus haut dignitaire de l'Eglise et le plus obscur sacristain;

blancs, noirs, métis et Indiens, toute la population se rue avec une frénésie sans égale à ce spectacle sanglant si rempli d'intérêt pour elle.

Voici comment sont disposées les arènes. Derrière une maison, on choisit un vaste enclos au centre duquel s'élève un amphithéâtre circulaire de cinquante à soixante pieds de diamètre ; le mur de cet amphithéâtre n'a jamais moins de vingt pieds de haut ; il est bâti en briques, soigneusement récrépi à l'intérieur et à l'extérieur avec du ciment dur.

Cinq rangs de sièges disposés en gradins entourent complètement l'intérieur de l'édifice.

Jusqu'à l'ouverture des portes, personne ne sait quels sont les volatiles engagés.

Enfin, aussitôt que le public est admis dans l'enceinte, les coqs sont apportés ; les païeurs en achètent chacun un, que l'on remet ensuite entre les mains du dresseur chargé des arrangements préliminaires.

Du reste, ces arrangements sont simples. Les coqs avaient été, quelques jours auparavant, privés

de leurs ergots ; on leur remplace par des éperons artificiels une lame d'acier poli, longue d'environ trois pouces, sur à peu près un demi-pouce de large à la base, légèrement recourbée par en haut, se terminant en pointe aiguë, et ayant la tranche supérieure affilée. Ces éperons sont fortement fixés à la jambe au moyen de fermoirs.

Ainsi disposés au combat, les coqs sont promenés dans l'arène par les dresseurs, qui les tiennent en l'air et les soumettent à des

pection des spectateurs afin que ceux-ci organisent leurs paris.

Or, Targent qui se risque ainsi sur un coq est in-éroyable ; il y a des hommes qui se ruinent en paris.

Au moment où les Français entrèrent, le spectacle était commencé depuis longtemps déjà en sorte que toutes les mille places étaient prises, et Tartoe remplie de spectateurs d'aut et pressés les uns contre les autres.

Mais ces mêmes personnages n'étaient nullement venus avec l'intention de prendre une part active au divertissement, ils allèrent modestement s'asseoir sur le mur de l'enceinte, où s'était réfugiée une guirlande de lépreux déguenillés, trop pauvres pour parier, mais qui regardaient de là avec des regards d'envie et des trépidations de sourde colère les heureux privilégiés de la fortune qui s'agitaient et se bouscullaient à leurs pieds avec des cris et des exclamations

Le tumulte était alors à son comble, tous les yeux étaient fixés sur l'arène, où, chose extraordinaire, un seul coq venait d'en battre neuf les uns après les autres.

Les Français profitèrent habilement de cette éf-

18 & GCJRCMILLA.

Des spectateurs pour passer inaperçus et gagner les places qu'ils avaient choisies

Au bout d'un instant, Valentin alluma un paillo de maïs, et se penchant à l'oreille de son frère de lait.

— Attends-moi ici, lui dit-il, je reviens dans un instant. . : .

Louis fit un signe affirmatif tle la tâie^

Valentin se leva d'iui air indifférent, descendit nonchalamment les gradins, et put se mêler, la cigarette à la bouche, aux spectateurs qui encooïbraient les abords de l'arène.

Le comte h suivit des yeiwt pendaaat quelques instants, mais bientôt il le perdit de vue 2^u milieu de la foule*

Alors ses regards se reportèrent sur l'arène, et tel est l'attrait qu'offre ce spectacle singulier et cruel, que, malgré lai, le comte s'intéressa à ce qui se passait devant lui, et fiaijt même par y prendre un certain plaisir.

Les combats se succédaient rapidement les uns aux autres, of-frant chacun des péripéties différentes, mais toutes émouvantes. Le comte commençait à trouver longue l'absence de son frère de lait, qui l'avait quitté depuis près d'une heure , lorsque tout à coup il le revit debout devant lui.

— Eh bien? lui demanda-tr^il.

— Eh bien ? répondit Valentin en castillan, il parait que j'avais raison, et que les coqs du seigneur Rodriguez font merveille ; viens donc voir cela de près, je t'assure que c'est curieux.

Le comte se leva sans répondre et le suivit.

cmtmiLtA. 18k

Grâee à leur déguissemeol; et surtout grâce à Vintérèt que chacun apportait au combat de coqs, les Français parvinrent àsortir de T amphithéâtre comme ils y étaient entrés, c'est-à-dire sans attirer aucuneiff^l'attention .

' Lorsqu'ils furent parvenus à une espèce de corridor obscur qui conduisait à l'intérieur de la mai-» son, Valentin s'arrêta.

— Ecoute-moi bien, Louis, dit-il à son ami en collant pour ainsi dire sa bouche contre son oreille, le moment est venu de t' apprendre pourquoi je t'ai conduit ici.

— J'écoute, répondit le comte.

— Depuis que je t'ai quitté à la Mission, comme bien tu penses, je ne suis pas demeuré inactif, j'ai par- * couru les campagnes, je me suis abouché avec tonales habitants les plus riches et les plus considérés, et je suis parvenu à leur faire comprendre combien il leur* importait de se rallier à toi et de te soutenir. La fête de la Magdalena nous a offert une occasion favorable de nous réunir, sans donner l'éveil au gouvernement mexicain et exciter ses inquiétudes. La seule maison dans laquelle un grand nombre de personnes puissent se réunir sans éveiller de soupçons, est, sans contredit, celle dans laquelle se trouve une arène pour les combats de coqs; j'ai donc pris rendez-vous pour ce matin, ici même, avec les mécontents, ils sont nombreux ; ce sont tous les hom-

<8« omnaïuA.

mes qui soit, par leur fortune, soit par leur position, jouissent d'une haute considération dans F Etat que iious voulons révolutionner et ont une grande influence. Je vais t'imr^ttire auprès d'eux ; ils attendent ton arrivée ; tu leur expliqueras tes intentions, ils te diront à quelles conditions Us oonsentiront à a'alUer avec toi. Seulement, frère, aouvienMoi que tu traites avec des Mexicwia, a'aMorde paa 4 leurs paroles ou à kurs prooiesaea plqs de eoi^ianee qu'elles n'en méritent ; sois sûr que le succès seul te

donnera raison avec eux» que i^ tu écjieues ils t'abandonneront sans remorâa« et au bemn te U-* vreront s'ils supposent pouvoir tirer de celte inf^mie un bénéfice quelconque. Miûntenant ai ce que je te dis là ne te convient pas, tu peux te retirer ; mol je me charge de les congédier sans te comfffoinettre en aucune façon.

— Non, répondit résolument le eemte s il est trop tard à présent ; hésiter ou recula serait une l&cbeté; je dois, coûte que coûte, marcher en avant. Aû^ nonce^moi à nos nouveaux amis,

— Viens donc alors.

Ils se l'émirent à marcher jusqu'au bout du cor-^ ridor, où une porte fermée les arrêta.

Yalentin frappa trois coups à intervalles égaux avec la poignée de son machete.

— Qui va là? dit une voix de l'intérieur.

^— Celui que Ton attend depuis longtemps sans oser espérer qu'il viendra, répondit Valentin.

— Qu'il soit le bienvenu, reprit une voix,

• Au même instant la porte s'ouvrit, les deux hommes entrèrent, et la porte se rderma immédla-^ tement sur eux.

Ils se trouvèrent alors dans une grande salle u les mure étaient blanchis à la chauj et le parquet simplement de terre battue. Pour tous meubles, il n'y avait que des bancs, sur lesquels étaient assis une cinquantaine d'hommes, dont quelques-uns portaient le costume ecclésiastique. Des rideaux de percale rouge placés devant les fenêtres décomposaient la lumière et empêchaient en même

temps que du dehors on pût rien apercevoir de ce qui se passait à Tintérieur.

A rentrée de Valentin et du comte, tous les assistants se levèrent et se découvrirent avec respect.

— Caballeros, dit le chasseur, selon nia promesse, j'ai Thonneur de vous présenter le comte de Prébois-Crancé, qui a bien voulu consentir à m'accompa[^].îer afin d'écouter les propositions que vous avez à lui faire.

Tous s'inclinèrent cérémonieusement devant le comte; celui-ci leur rendit leur salut avec cette grâce et cette aménité qui lui étaient particulières.

Un homme d'un certain âge, à la figure fine et intelligente, revêtu du magnifique costume des riches hacenderos, s'avança alors, et, s* adressant au chasseur:

— Pardon, monsieur, lui dit-il avec un accent légèrement railleur, jecrois que vous venez de commettre une légère erreur.

— Veuillez vous expliquer, seîSor don Anastasîo, répondit le chasseur. Je ne comprends pas les paroles que vous me faites l'honneur de m'adresser.

— Vous avez dit, monsieur, que monsieur le comte voulait bien nous faire Thonneur de venir ^ écouter les propositions que nous avons à lui faire.

— Ehiên, monsieur?

— Voilà justement ouest Terreur, don Valentin.

— Gomment cela, senor Anastasio ?

— Mais il me semble que nous n'avons pas de propositions à faire au seigneur comte, que c'est nous au contraire qui devons écouter les siennes.

Un murmure d'assentiment parcourut les rangs des assistants.

Don Luis comprit qu'il était temps d'intervenir.

— Messieurs, dit-il en saluant gracieusement les hacienderos, voulez-vous me permettre de m'expliquer franchement avec vous? Je suis convaincu que dès que je l'aurai fait, tout malentendu cessera, et que nous nous entendrons parfaitement.

— Parlez 1 parlez I seigneur comte, dirent-ils.

— Messieurs, reprit-il, je n'entrerais ici dans aucun détail qui me soit personnel ; je ne vous dirai pas comment et pourquoi je suis arrivé à Guaymas, de quelle façon le gouvernement de Mexico, après avoir méconnu toutes les promesses qu'il m'avait faites, a fini par me déclarer ennemi de la patrie, me mettre au ban de la société, a poussé l'impudeur jusqu'à me traiter de pirate et mettre ma tête à prix, comme si j'étais un bandit ou un misérable assassin, ce serait perdre des instants précieux et abuser gratuitement de votre patience, puisque vous savez tous pertinemment ce qui s'est passé.

— Oui, monsieur le comte, interrompit l'haciendero qui déjà avait parlé, nous connaissons les faits auxquels vous faites allusion ; nous les déplorons et nous en rougissons pour l'honneur de notre pays.

— Je vous remercie, messieurs, de ces marques

de sympathie; elles me sont bien douces, pute* qu'elles me prouvent que vous ne vous êtes pas mépris sur mon caractère. Je viens au fait sans plus de circonlocutions.

— Ecoutez ! écoutez ! murmurèrent les assistants.

Le comte attendit quelques minutes, puis, lorsque le silence fut complètement rétabli, il continua :

— Messieurs, la Sonora est la contrée la plus fertile et la plus riche, non-seulement du Mexique, mais encore du monde entier. Par sa position à l'extrémité du centre de la Confédération dont elle est séparée par de hautes montagnes et de vastes despoplados, la Sonora est un pays à part, appelée, dans un avenir prochain, à se séparer de la Confédération mexicaine. La Sonora se suffit à elle-même ; les autres provinces ne lui fournissent rien ; C'est elle, au contraire, qui les nourrit et les enrichit du surplus de ses productions. Mais la Sonora, grâce au système de pression sous lequel elle gémit, n'est, à proprement parler, qu'un vaste désert; la plus grande partie de son territoire est inculte, car le gouvernement de Mexico, qui sait si bien la pressurer et s'emparer des productions de son sol et de l'or et de l'argent de ses mines, est impuissant à la protéger contre les ennemis qui l'entourent et qui sont les Indios braves dont les incursions, chaque année plus insolentes, menacent de le devenir encore davantage, si un prompt remède n'est pas apporté à la situation et le mal coupé dans sa racine. J'ai dit en commençant que, dans un avenir prochain, la Sonora serait séparée de la Confédération mexicaine. Je m'explique : cela arrivera inévitablement, mais de deux façons différentes, quant au

Hé

profit cpi'eo retiigiroQt les babîtants, La Sonora est menacée par dea eimemis puiaaaats autres qüe les Indiens. Ces ennemia sont les Apaéricains du Nord, ces juifs errants de la civilisation dont déjl[^] il vous est poflsiblet masueurs, d'entendre les haches abattre les dernières forêts ({ui vous sépsureut d'eux et qui bientôt voasenTabirQntets'empareropt» si vous n'j prenez garde, de votre pays, sans qu'il vous soit possible d'opposer la moindre résistance à cette inique conquête; car youa n'aves aucun [^]pqqiui à attendre de votre gouverqemant, qp4 consume toute son énergie dans les luttes sans portée et sans .moi*alité dea ambitieux cabecillas qui s'iuraobeut tour à tour le pouvoir,

-[^] Oui, oui, s'écrièrent plusieurs pensou^{^^^} c'est vrai, le comte araison.

— Cette craqueté, dont vous êtes menacés, est imminente, elle est inévitable, et alors qu'arriverat-il, messieurs? Ce qui est arrivé par toutou les Amécains du Nord sont parvenus à s'implanter : vous seres absorbés par eux, votre langue, vos coutumes, votre religion même, 4out sera submergé dans ce grand cataclysm. Voyez ce qui se paasQ au Texas, et frémissez en songeant à ce qui voua att[^]d bieie[^] tôt vous-mêmes I

Un frémissement de colère parcourut les rangs de l'assemblée k ces paroles^{^i} dont cbacuu reconaaiasait intérieurement la juatesae.

Le comte reprit ;

— Vous avez un moyen d'éviter ce n[^]eur ef* froyable ; ce moyen est entre vos main[^], il dépend de voua seuls*

■^ Parlez 1 partez I el^m9rir<» 4e 49u^ pai^ts.

r.TJKTJMÎTXA. 191

— Déclarez hautement, franchement, énergiquement votre indépendance ; séparez^vous résolument du Mexique, formez la confédération sonorîenne et

^appelez à vous Témigration française de Californie; elle ne restera pas sourde à votre appel, elle viendra vous aider non-seuleant à conquérir, mais encore k maintenir votre indépendance contre vos ennemis du dehors et ceux du dedans. Les Français que voua adopterez deviendront vos frères; ils ont la même religion, presque les mêmes coutumes que vous, en un mot, vous appartenez à la même race ; vous vous entendrez facilement; ils sauront poser une digue infranchissable àTinvasion nord américaine, faire respecter vos frontières par les Indiens et obliger les Mexicains à reconnaître le droit que vous aurez proclamé, d'être libres.

— Mais, objecta un des assistants, si nous appelons à nous les Français, que nous demanderont-ils?

— Le droit de cultiver vos terres qui sont en friche, répondit énergiquement le comte, d'apporter chez vous le progrès, les arts et Tindustrie, en un mot, dé peupler vos déserts, d'enrichir vos villes et de civiliser vos campagnes ; voilà ce que vous demanderont les Français ; est-ce trop?

— Non, certes, ce n'est pas trop, dit don Anastasîa au milieu d'un murmure d'assentiment.

— Maïs, objecta un autre, qui nous assure qile, , lorsque le moment sera venu de régler nos comptes avec les colons que nous

aurons appelés à notre aide, ils rempliront fidèlement les promesses qu'ils nous auront faites et ne prétendront pas à leur tour, abusant de leur nombre et de leur force, nous dicter des lois?

— Moi ! caballeros, moi qui, en leur nom, traînerai avec vous et assumerai la responsabilité de tout.

— Oui, la perspective que vous nous faites entrevoir est séduisante, caballero, répondit, au nom de tous, don Anastasio. Nous reconnaissons la vérité des faits que vous annoncez ; nous ne savons que trop bien combien notre position est précaire, et quels grands dangers nous menacent; mais un scrupule nous retient en ce moment. Avons-nous le droit de plonger notre malheureux pays, à moitié ruiné déjà, dans les horreurs d'une guerre civile, lorsque dans cette contrée infortunée rien n'est préparé pour une résistance énergique ? Le gouvernement de Mexico, si faible pour le bien, est fort pour le mal. Il saura trouver des troupes pour nous réduire, si nous osons nous soulever. Le général Guerrero est un officier expérimenté, un homme froid et cruel qui ne reculera devant aucune extrémité, si terrible quelle soit, pour étouffer dans le sang toute tentative de révolte. En quelques jours à peine, il est parvenu à réunir une formidable armée pour vous vaincre; chacun de vos soldats, dans la lutte qui se prépare, aura à combattre individuellement contre dix adversaires. Si braves que soient les Français, il est impossible qu'ils puissent résister à des forces aussi imposantes : une bataille "perdue, et tout est dit pour VOUS; toute opposition armée vous devient impossible, nous qui vous aurons aidés, vous nous entraînerez dans votre chute, et cela d'une façon d'autant plus à redouter pour nous que notre position n'est pas la vôtre : nous sommes les enfants de ce

pays, nous y avons nos familles et nos fortunes; nous avons donc tout à perdre ; au lieu que vous,

GURTMILLA. LOS

en supposant que vous soyez battus, que votre entreprise échoue complètement, il vous reste un moyen de salut que nous ne pouvons employer, la fuite. Ces considérations sont sérieuses, elles nous obligent à agir avec la plus grande prudence, à beaucoup réfléchir avant de nous déterminer à secouer le joug détesté de Mexico. Ne croyez pas, caballero, que ce soit par pusillanimité ou faiblesse que nous parlons ainsi ; non, c'est seulement par crainte d'échouer et de voir s'abîmer à jamais dans le naufrage les quelques libertés que jusqu'à présent on n'a pas osé, par politique, nous ravir, et qu'on cherche peut-être un prétexte pour nous enlever.

— ; Messieurs, répondit le comte, j'apprécie comme je le dois les motifs que vous voulez bien me déduire ; seulement, permettez-moi de vous faire observer que si sérieuses que soient les objections que vous me faites l'honneur de me soumettre, nous ne sommes pas ici pour les discuter. Le but de cette réunion est une alliance offensive et défensive entre vous et moi, n'est-ce pas?

— Certes ! «'écrièrent la plupart des assistants, surpris par le brusque changement de front du comte et emportés, malgré eux peut-être, à parler plus vite qu'ils n'auraient voulu le faire.

— Eh bien » reprit le comte, ne faisons pas comme ces marchands, qui perdent leur temps à vanter réciproquement les qualités de leurs marchandises. Allons droit au but, franchement, nettement, en gens de cœur ; dites-moi, sans tergiverser, à quel-

les conditions vous consentez à vous unir avec moi, à me donner votre concours, et quel sera le nombre d'hommes sur lesquels, le moment venu, je pourrai compter.

194 cuavvILLA,

. — Voilà qui est parler, seigneur comte, reprit-il » Anastasio. Eh bien, à une question si clairement posée, nous ne répondrons non moins clairement : nous ne doutons nullement, Dieu nous en garde ! du courage ni de la science stratégique de vos soldats ; nous savons que les Français sont braves ; seulement votre troupe est peu nombreuse ; jusqu'à présent, elle ne s'appuie sur rien et ne possède que le remplacement du camp qu'elle occupe. Etablissez une base d'opérations solide, emparez-vous, par exemple, de l'une des trois capitales de la Sonora ; alors vous ne serez plus des aventuriers, vous serez réellement des soldats, nous ne craindrons plus de traiter avec vous, parce que votre expédition aura pris de la consistance, en un mot, sera devenue sérieuse.

— Bien, messieurs, je vous comprends, répondit froidement le comte, et, au cas où je réussirais à m'emparer d'une des villes dont vous parlez, je puis compter sur vous ?

— Corps et âme !

— Et combien d'hommes mettra-t-on à ma disposition ?

— Six mille en quatre jours, toute la Sonora en une semaine !

— Vous me le promettez ?

■ — Nous vous le jurons ! s'écrièrent-ils avec enthousiasme.

Mais cet enthousiasme ne put faire passer sur les traits du comte ni flamme ni sourire.

— Messieurs, dit-il, dans quinze jours je vous donne rendez-vous, à tous, dans une des trois capitales de la Sonora, et i^lors, comme j'aurai accompli

mes 6iAigSLÛ6M, je vous aommerAi de teoir les vAtres.

Les Mexicains ne purent retenir un geste d*éton•^ nement et d*admiration à ces nobles paroles*

Le comte, bien qu'il ne f&t plus jeune, était beau encore et doué de cette fascination qui improvise les royautés.

Chacune de ses phrases laissait un souvenir.

Les assistants vinrent Tun hprès l'autre lui serrer la main et lui faire individuellement des protestations de dévouement, ptris ils sortirent*

Le comte et Valentin demeurèrent seuls.

— Es-tu content, frère ? lui demanda le cba^l^ur.

— Qui. donc sera assez fort pour galvaniseĩ- ce peuple ? mura-
rara le comte en hochant tristement 1^ tête et répondant plutêt à ses propres pensées qu'à la question que son ami lui avait adressée.

Les deux hommes allèrent reprendre leurs zarapésj ils i^trott-
vèrent leur escorte où ils l'avaient laissée, et ils s'éloignèrent à pe-
tits pas au tûàMen de la foule, qui les saluait sur leur passage d»
cri de : Vivan los Frayicesesl

— Si quelque jour on me fusille, rendit amèrement le comte, ils h* auront qu*un mot à chs^er.

Valentin soupira, mais il ne répondit pas.

lie P[^]re SérapMii.

Do&a Angola venait de s'éveiller; un gai ray (m de sdetl, en glissant indiscret sar 9oq charmant visage, lui avait fait ouvrir les yeuju

496 CURUIIIILLA. .

Elle se tetiah à demi étendue dans son hamac» la tête soutenue par son bras droit» et regardait pensive sa pantoufle de peau de cygne danser au bout de son pied mignon, qu'elle balançait nonchalamment »

Violanta la camérista, assise à ses pieds sur un équipai, s'occupait à préparer les divers objets de la toilette de sa maîtresse.

Enfin do&a Angela secoua sa nonchalante langueur, un sourire glissa sur ses lèvres purpurines.

— Aujourd'hui! murmurer-t-elle en relevant coquettement la tête.

Ce seul mot résumait toutes les pensées de la jeune fille, joie, amour, bonheur, toutes sa vie enfin.

Elle retomba dans sa rêverie, se livrant sans s'en apercevoir aux soins délicats' et empr[^]Siés de sa ca • mérista«

Un bruit de pas se fit entendre au dehors, dona Angela releva vivement la tête.

— Quelqu'un vient, dit-elle.

Violanta sortit, mais elle rentra presque aussitôt.

— Eh bien?,

— Don Gornelio demande la permission de dire deux mots à la senorita, répondit la camériste»

La jeune fille fronça les sourcils d'un air ennuyé.

— Que me veut-il encore? dit-elle.

— Je ne sais.

— Cet homme me déplaît singulièrement.

— Je lui dirai que vous ne pouvez le recevoir.

— Non, reprit-elle vivement, qu'il entre.

— Pourquoi, puisqu'il vous déplaît ?

— Je préfère le voir. Je ne sais pourquoi, mais cet homme me fait presque peur*

aiRUMfLLA. 197

La camériste rougit et détourna la tête ; mais se remettant presque» aussi tôt ►

— Cependant, il est entièrement dévoué à don Luis et à vous senorita.

— Le crois-tu? dit-elle en lui lançant un regard p^hçant.

— Mais je le suppose; sa conduite jusqu'à présent a été des plus loyales.

— Oui, murmura-t-elle rêveuse; cependant j'ai quelque chose au fond du cœur qui me dit que cet homme me hait: j'éprouve en le voyant un sentiment de répulsion insurmontable. C'est quelque chose d'inouï, d'inexplicable pour moi ; mais, bien que

tout semble me prouver que j'ai tort, cependant à tort ou à raison, il a parfois dans le regard une expression qui me fait frissonner, la seule chose qu'un homme ne puisse pas déguiser, c'est son regard, car il est le reflet de l'âme, et Dieu Ta voulu ainsi afin que nous puissions nous mettre sur nos gardes et reconnaître nos ennemis. Mais il s'impatiente sans doute d'attendre? Fais-le entrer.

Violanta se hâta d'exécuter Tordre de sa maîtresse.

Don Cornelio entra le sourire sur les lèvres :

— Senorita, dit-il après un salut gracieux que lui rendit fe jeune fille, sans quitter son hamac, pardonnez-moi d'oser troubler votre solitude; \xn digne prêtre, un missionnaire français désire que vous lui accordiez la faveur d'un entretien de quelques minutes,

— Quel est le nom de ce missionnaire* senior à)n Cornelio ?

— Le père Séraphin, je crois, seniorita.

IoS GURUMILLA.

— Pourquoi ne s'adresse^il pas à don Lois?

— C'est ce qu'il avait rintention de faire d'abord. ~ Eh bien ?

7— Mais, continua don Cornelio, au lever du soleil don Luis a quitté le camp en compagnie de don Valentin, et bien qu'il soit à présent près de midi^ il n'est pas de retour encore.

— Ah ! Où donc est allé don Luis d'aussi bonne heure?

— Je ne pourrais vous le dire, seniorita ; tout ce dont je suis sûr, c'est qu'il a pris la direction de la llagdalena.

•^ - Serait-il arrivé quelque chose de nouveau? — Rien que je sache, senorita.

Il y eut quelques secondes de silence, doña Angela réfléchissait. Enfin, elle reprit :

— Et vous ne soupçonnez pas ce que ce missionnaire veut me dire, don Cornelio ?

— En aucune façon, senorita*

— - Priez-le d'entrer, je serai heureuse de le voir et de causer avec lui.

Violanta, sans donner à don Cornelio le temps de répondre, souleva le rideau qui fermait le jacal.

— Entrez, ;non père, dit^Ue.

Le missionnaire parut.

Dona Angela le salua respectueusement, et lui désignant un siège du geste :

— Vous déarez me parler, mon père ? dit-elle.

— Oui, mademoiselle, répondit-il en s'inclinant.

— Je suis prête à vous entelidre.

Le missionnaire jeta autour de lui im regard que don Cornelio et la camérista coiiprirent, car ils sortirent aussitât.

GtjRtnfiLU. Idd

— Ce 'qpie You» avez à lûe db^ ne peurf ait41 donc être . entendu de cette jenne fille qui m'est dé*vouée?

— Dieu me garde, mademoiselle, de chercher à diminuer la confiance que vous avez en cette enfantj mais permettez-moi de vous donner un conseil.

— Je vous écoute.

— Il est souvent dangereux d'avoir pour confidents de ses secrètes pensées des gens placés auniessousde soi.

— Oui, cela peut être viai en principe, mon père, mais je ne discuterai pas, veuillez être assez bon pour m'expliquer la cause de votre visite.

— Je suis désolé, mademoiselle, de vous avoir affligée sans le vouloir; pardonnez- moi une observation que vous avez trouvée indiscrete, et Dieu permette que je me sois trompé.

— Non, mon père, non, je n'ai pas trouvé votre observation indiscrete; mais je suis une enfant gâtée, c'est moi qui vous adresse toutes mes excuses.

En ce moment, un bruit de chevaux se fit entendre dans le camp.

La camérista souleva le rideau* •^- Don Lms ^urive, dit-elle.

— Qu'il vienae, qu'il viame à l'instant I s'écria dofia Angela.

Le missionnaire la suivait du regard avec une expression de douce pitié.

Quelques minutes plus tard, don Luis et Valentin entrèrent dans le jacal.

Le chasseur s'approcha du missionnaire, et lui serra la main avec effusion.

— Ven[^]s-vous de la part du géoéi[^]al, inoo père? lui demanda vivement le comte.

— Hélas! non, monsieur le comte, répondit-il, le général ignore Baa venue, s'il l'avait connue, il est probable qu'il aurait cherché à s'y opposer.

— Que voulez-vous dire? parlez, au nom du ciel !

— Hélas ! je vais redoubler encore vos angoisses Cl votre tloul-cur; le général (încrrejo n'a jamais eu l'intention de vous accorder la main de mademoiselle ; je ne puis vous rendre compte ni de ce que j'ai vu, ni de ce que j'ai entendu, mon ministère s'y oppose ; mais je suis Français, monsieur, c'est-à-dire votre compatriote , je crois que mon devoir m'ordonne de vous avertir que la trahison vous enveloppe de toutes parts et que le général cherche à endormir votre vigilance par de fallacieuses promesses afin de[^]vous surprendre et d'en finir avec vous.

Don Luis baissa la tête sur sa poitrine.

— Alors, monsieur, dit⁴¹ au bout d'un instant, dans quel but êtes-vous venu ici?

— Je vais vous le dire. Le général veut vous reprendre sa fille ; pour y parvenir, tous les moyens lui seront bons. Permettez-moi de vous faire observer que, dans les circonstances actuelles, la présence[']de mademoiselle est non-seulement un danger pour vous, mais encore une tache ineffaçable pour son honneur.

— Monsieur I s'écria le comte.

— Daignez m' écouter, continua froidement le missionnaire; je ne mets ici en doute ni votre honneur ni celui de mademoiselle; mais vous n'avez pas, que je sache, la prétention d'imposer silence à vos

ccRumiXA* 201

ésinemis et d'arrêter le flot immense de calomnies qu'ils répandent sur vous et sur elle : malheureusement votre condmte semble leur donner raison.

— Mais que faire? quel moyen raiployer?

— Il en est un.

— Parlez, mon père.

— Voilà ce que je vcîus propose ; vous devez épouser mademoiselle?

— Certes^ vous savez que c'iBSt inoa déar le plus eher.

— Laissez-mor achever; ce n'est pas ici que doit se célébrer ce maris^e ; cette cérémonie accomplie au milieu d'un camp d'aventuriers, sans bruit, près* que sans témoins^ semblerait dérisoire.

— Mais...

— C'est dans une vHle, aux yeux de la population entière ; en plein sol^l, au bruit des cloches et des mousquetons qui^ traversant les airs, diront à tous que le mariage est bien sérieux^ nent accompli.

— Oui, observa Valentin, le père Séraphin a raison, car alors doâa Angola n'épousera plus un misérable pirate, maà un conquérant avec lequel il faudra compter. Elle ne sera plus la

femme d'un aventurier, mais celle du libérateur de la Sonora, ceux qui aujourd'hui le blâment le plus seront les premiers à célébrer ses louanges.

— Oui , oui , c'est vrai, s'écria avec feu la jeune fille ; je vous remercié, mon père, d'être venu ; moi» devoir est tracée je l'accomplirai. Qui osera attaquer la réputation de celle qui aura épousé le sauveur de son pays?

— Mais, reprit le comte, ce moyen n'est qu'un pal^ Hatif. Ce mariage ne peut encore avoir lieu ; quinze

202 continué.

jours^ im mois peut-être^ s'écouleront avant que je ne sois rendu maître d'une ville. D'ici là il faudra que dona Aogêla reste dans l'île jusqu'à ce qu'elle y est restée jusqu'à présent

Tous les regards se tournèrent avec anxiété vers le missionnaire.

•^ Noo., dit-elle « si mademoiselle veut je vais lui offrir un abri.

— Un abri? dit-elle avec un coup (il interrogeait,

— Bien simple et bien indigne de recevoir sans doute» repart-il^ mais où du moins elle sera en sûreté^ au milieu d'une île de gens honorables et bons» pour tous ce sera un bonheur de la recevoir.

— Cet abri que vous m'offrez^ mon père, est-il bien loin d'ici? demanda vivement la jeune fille.

-^ A vingt-cinq lieues au {dus dans la direction que doit suivie l'es^dition finmçaiæ pour s'enfon^ cer dans la Sonora*

DoSa Angola sourit finemebt d'avoir été a^ssi bito comprise par le bon {Mrêtre»

■r — Ecoutez^ mon père, dit^Ue livec cette i^ésolu-^ tton qui était un des principaux triûte de son ca^ ractères depuis longtemps èè^ votre réput^on est venue jusqu'à moi, je sais que vous êtes un saint homme. Quand même je ne vous connaîtrais pas, l'amitié et le respect que don Valentin professe pour vous me seraient une garantie suffisante; je me fie à vous ; je oon^urenda combien est déplacée^ quant à présent» ma présence au milieu du camp \ dispo* ste donis de moi,, je sais prête à voûd suivra*

«^ Mon wâ»t» répoodyt le nôaskttoake avec une

GORUMILtiU 203

charmante onction, c'est Dieu qui youb inspire cette détermination ; le chagrin que vous éprouverez pen^ dant une séparation de quelqfues jours à peine doublera pour vous le bonheur d'une réunion à iaquellç nul n'osera plus s'opposer^ qui, nonriaculemsnt vous relèvera dans Topimûn publique, toujours précieuse à Conserver, mais encore donnera à votre réputation un lustre que Ton aura vainement cher*ché à ternir.

— Allez donc, puisqu'il le faut, dofia Angela,* dit le comte ; je vous remets entre les mains 'de ce bon père ; mais je jure Dieu que quinze jouirs ne s'écouleront pas sans que nous soyons réunis»

— Je retiens votre promesse, don Luis; ell« m'aidera à supporter avec plus de courage les an^. goisses de Tabsence* '

~ — Quand comptez-vous partir? demanda Valentin.

— A l'instant! s'écria la jeune fille; la douleur comme la joie doit se brusquer. Puisque cette séparation est inévitable, finissons-en tout de suite.

— Bien parlé, fit Valentin. Pardieu! j'en reviens à ce que j'ai dit déjà, dona Angela, vous êtes une femme forte et noblement courageuse, et je vous aime, vive Dieu! comme une sœur.

Dona Angela ne put s'empêcher de sourire de l'enthousiasme du chasseur.

. Celui-ci continua :

— Diable! mais nous ne songions pas à cela, il nous faut une escorte. . .

— Pourquoi faire ? demanda simplement le prêtre.

— Pardieu! je vous trouve embarrassé pour voir

20A cuauhilul

protéger contre les maraudeurs de l'année ennemie.

— Mon ami, le respect de tous, partout et toujours, nous vaudra mieux qu'une escorte, souvent compromettante.

— Pour vous, oui ; mais, mon père, vous ne songez pas que vous voyagez avec deux femmes qui seront immédiatement reconnues.

— C'est vrai, fit-il avec simplicité ; je n'avais pas songé à cela.

— Comment faire alors ?

— DonaAngelase mit à rire :

' — Vous voilà, messieurs, bien empêchés pour peu de chose. Le bon père l'a dit, il n'y a qu'un instant, son habit est la plus sûre sauvegarde, amis et ennemis le respecteront en toutes circonstances.

— C'est vrai, .q)puya le missionnaire.

— Eh bien, ceci est bien simple : il me semble, ma camérista et moi, si cela ne déplaît pas au père Séraphin, nous endosserons un froc de novice, sous lequel il nous sera facile de nous déguiser si bien que nul ne nous pourra reconnaître.

Le père Séraphin sembla profondément réfléchir pendant quelques instants.

— Je ne vois pas d'obstacles sérieux à ce déguisement, dit-il enfin ; dans cette circonstance, il est licite, puisqu'il ne sert que de bonnes intentions.

— Oii trouver des frocs de moine? objecta la comte, moitié riant, moitié sérieux^ je dois avouer que dans mon camp j'en suis complètement dépourvu*

— Je m'en charge, moi, dit Valentin, je vais expédier à la MagdâJena un homme sùr, qui les rap-

GUKVUILLA.

portera avant une heure. Pendant ce temps-là, doSa Angela complétera ses préparatifs de départ

Nul ne fit d'objection, et la jeune iille fut laissée seule.

Moins d'une heure après, doiiia Ai gela et Violanta, revêtues de robes de moines quî don €omelio avait achetées au pueblo et le visais caché sous de grands chapeaux ■ à larges bords montèrent h cheval, et, après avoir fait de chaleureux adieux à leurs amis, elles sortirent du camp en compagnie du père Séraphin.

En se séparant, Yiolanta et don Ck)melio avaient échangé à la dérobée un regard qui aurait donné fort à penser à don Luis et à Valentin, s'ils avaient pu l'apercevoir.

— àe ne suia pas. tranquille, murmura don Luis en hochant tristement la tête« C'est une bien faible escorte qu'un prêtre dans le temps où nous vivons.

— Rassure-toi, répondit Valentin, j'y ai pourvu.

— Oh ! tu penses toujours à tout, frère.

— N'est-ce pas mon devoir? Maintenant, occupons* nous de nous. La nuit ne va pas tarder à tomber, il nous faut prendre nos précautions pour ne pas nous laisser surprendre.

— iu sais que, à pai't les quelques mots que tu m'as fait dke par. Curumiila , j ignore complètement les détails de cette affaire.

— Ces détails seraient trop longs à te donner en ce moment, frère, àp^ine s'il nous reste le temps nécessaire pour agir.

— As-tu un projet ?

— Certes, s'il réussit, je te jure que les gens qui nous veulent surprendre sar^nt fort penauds.

206 WRUintu.

— Ha foi, je m'en rapporte à toi avec d'autant plus de plaisir, que void assez longtemps que nous sommes à la Magdalena, et que je veux commencer sérieusement ma marche en avant.

— Fort bieû. Yeux-tù me laisser dktposer de cinquante aventuriers 7

— Prends tous ceux que tu voudras^

— Je n'ai èesoin que de cinquante honmies résolus et hal»tués à la guerre du désert ; pour cela, je vais prendre le capitaine de Laville, en lui recommandant de choisir dans les soldats qu'il a amenés de GuetzalU les gaillards les plus solides et les plus adrdts.

— Fais, mon ami ; quant à moi, je veillerai avec soin au camp et doiïblerai les patrouilles.

•— Cette précauticm ne peut pas nuire. Maintenant, adieu jusqu'à demain.

-^ Adieu i

Ils se séparèrent.

Don Luis rentra dans sa tente.

Au moment où Valentin approchait du jacal du capitaine de Laville, il aperçut don Cômelio qui, d'un air indifférent en apparence, sortait du camp ; il le suivit machinalement des yeux. Au bout d'un instant, il le perdit de vue derrière un bouquet d'arbres, puis tout à coup il le vit reparaître, mais à cheval cette fois, et détalant ventre i terre dans la direction du pueblo.

— Eh ! eh I murmura Valentin d'un air pensif, que peut donc avoir* à faire de si pressé don Gornelio à la Magdalena? Je le lui demanderai.

fit il entra dans le jacal où il trouva le capitaine, avec le({tt}l il M nil immédintomeiit à <ttsGuter }e

GURUmUA. So7

plan qu'il «vait formé pour dégouw to tentative de surprise des Mexicains. Goxcipe bous virons plus tard se dérouler ce plan, nous q'en dirons rien ici^ et nous retournerons auprès du père Séraphin et de doua Angola*

Im ^uéhrmitm del Coyote*

C'est surtout le soir, deu:i heures environ après le coucher du soleil que la nature américainQ prend des aspects grandioses.

Sous Tinllurace des premières ombres de la nuit» les arbres semblent affecter des formes majestueuses» le silence animé de la solitude devient plus mystérieux, et Thomme éprouve, malgré lui^ un sentiment de respect indéfinissable qui lui serre le cœur et le remplit d'une crainte superstitieuse.

Alors les eaux des fleuves coulent avec de sourds murmures» le vol lourd et sinistre des oiseaux de nuit agite l'air avec des sifflements de mauvais augure» et les botes fauves, réveillées au fond de leurs repaires ignorés» saluent les ténèbres avec de longs hurlements de joie ; car, la nuit ils sont» sans conteste» les rois du désert» puisque la plus grande foi*ce de Thomme, la puissance du regard lui est enlevée.

Le père Séraphin cheminait côte à côte avec les jeunes fillea sur le versant d'une haute montagne

. 208 CtTRtJMILtA.

dont les pentes boisées se noyaient dans les noires profondeurs des Barancas. Depuis leur départ du caiap, les voyageurs ne s'étaient pas arrêtés.

Ils suivaient en ce moment un étroit sentier tracé par les mules, qui serpentait avec des méandres sans nombre sur les flancs de la montagne. Ce sentier était tellement étroit que deux chevaux pouvaient à grand* peine y marcher de front ; mais les chevaux avaient une telle sûreté d'allure que les montures des voyageurs s'avançaient sans hésiter et sans trébucher sur cette route où tout autre animal que ces nobles animaux n'aurait osé s'aventurer.

La lune n'était pas levée encore, le ciel chargé de nuages ne laissait scintiller aucune étoile; les ténèbres étaient épaisses, et dans cette circonstance c'était presque un bonheur, car si les voyageurs avaient pu se rendre compte de l'endroit où ils se trouvaient et de la façon dont ils étaient pour ainsi dire suspendus dans l'espace à une hauteur prodigieuse, peut-être le courage leur aurait-il manqué et se seraient-ils sentis envahis malgré eux par le vertige.

Nous avons dit que le père Séraphin et dona Angela marchaient côte à côte; Violanta venait à quelques pas en arrière.

— Mon père, dit la jeune fille, voilà près de six heures que nous cheminons ainsi, la fatigue commence à s'emparer de moi. Ne nous arrêterons-nous donc pas bientôt?

— Si, mon enfant, dans une heure à peu près ; dans quelques instants nous allons quitter ce sentier et traverser un défilé nommé la Quebrada del Coyote; c'est au sortir de ce défilé que nous devons

CURUMIUA, 209

passer la nuit dans une pauvre maison qui n'en est éloignée que de deux milles à peine.

— Nous allons, dites-vous, mon père, traverser le défilé del Coyote ; nous sommes donc sur la route d'Hermosillo?

— En effet, mon enfant.

— N'est-ce pas imprudent à nous de nous aventurer sur cette route, dont les troupes de mon père sont maîtresses ?

— Mon enfant, répondit doucement le missionnaire, en bonne politique il faut souvent oser beaucoup, afin de conquérir une tranquillité plus grande ; non-seulement nous sommes sur la route d'Hermosillo, mais encore c'est dans cette ville même que nous nous rendons.

— Comment ! à Hermosillo ?

— Oui, mon enfant. A mon avis, c'est le seul endroit où vous serez complètement à l'abri des recherches de votre père, qui certes ne s'avisera pas de venir vous y chercher, et qui ne supposera pas que vous vous trouviez aussi près de lui.

— C'est vrai, fit-elle au bout d'un instant de réflexion, ce projet est hardi ; par cela même il doit réussir: je crois en effet que Hermosillo est le seul lieu où je puisse être à l'abri des poursuites de ceux qui ont intérêt à s'emparer de moi.

— J'aurai soin du reste de vous recommander aux personnes auxquelles je vous confierai, et pour plus de sécurité je ne voua quitterai que le moins possible.

— Je vous en aurai la plus grande obligation, mon père, car je me trouverai bien triste et bien

seule.

3i€ GURUMIIXA.

-^ Courage, mon enfant ; j'ai foi en don Luis, le ciel doit protéger son expédition, car Fœuvre qu'il entreprend est grande et noble puisqu'elle a pour but l'émancipation d'un pays tout entier*

— Je suis heureuse de vous entendre parler ainsi, croyez-le, mon père; le comte Prébois-Crancé peut échouer, mais alors il tombera comme un héros et sa mort sera celle d'un martyr.

— Oui, le comte est une intelligence d'âite; je crois comme vous, mon enfant, que si les contemporains ne lui rendent pas la justice qui lui est due, la postérité du moins ne le confondra pas avec ces flibustiers et ces aturiers sans aveu pour lesquels l'or seul est tout; et qui, quel que soit le titre dont ik s'affublent, ne sont en réalité rien moins que des voleurs de grands chemins; mais voici la route qui s'élargit, nous allons entrer dans le défilé ; cet endroit ne jouit pas, dMs le pays, d'une fort bonne réputation, tenez-vous auprès de moi; bien que je croie n'avoir rien à redouter, cependant il est toujours bon d'être prudent.

En effet, ainsi que l'avait annoncé le missionnaire, le sentier s'était tout à coup élargi ; les deux parois de la montagne, qui, depuis quelque temps, se rapprochaient insensiblement, ^for-

maient maintenant deux murailles parallèles éloignées tout au plus d'une quarantaine de mètres; c'était cette gorge assez étroite qui portait le nom de Quebrada del Coyote ; elle avait à peu près un demi-mille de long, puis elle s'élargissait tout à coup et débouquait sur un vaste chaparral couvert de bois taillis et de chaînes de dardilles, tandis que les montagnes fuyaient à droite et à gauche, pour ne se rejoindre une seconde fois que quatre-vingts lieues plus loin à peu près.

Au moment où les voyageurs miraient dans le défilé, la Imie se dégagea des miages au milieu desquels elle nageait et irradia éclairer ce redoutable passage de sa lumière triste et blafarde*

Cette clarté , toute faible qu'elle fut , ne laissa pas d'être agréable aux voyageurs en leur permettant de jeter un regard autour d'eux et de s'orienter.

Ils pressèrent le pas de leurs montures fatiguées, afin de parvenir plus tôt au bois du soml»^ pas sage dans lequel ils se trouvaient.

Ils marchaient ainsi depuis environ dix minutes, et étaient parvenus presque à la moitié du défilé, lorsqu'un hennissement traversa l'espace.

— Nous avons des voyageurs derrière nous, dit le missionnaire en fronçant les sourcils.

— Et des voyageurs pressés, à ce qu'il paraît, répondit dona Angela. Ecoutez...

• Ils s'arrêtèrent pour prêter l'oreille. Le bruit de la course précipitée de plusieurs chevaux arriva jusqu'à eux.

— Quels peuvent être ces hommes? murmura le missionnaire en se parlant à lui-même.

— Des voyageurs comme nous, probablement

— Non, écrivit le père Séraphin, des voyageurs n'auraient pas cette allure présumée : ce sont des individus qui en poursuivent d'autres, nous en sommes sûrs.

— Cela n'est pas probable, mon père; nul ne connaît notre voyage.

— La trahison a l'œil du lynx et l'oreille du Topossum, mon cher enfant; elle veille sans cesse; tout se sait, un secret n'en est plus un lorsqu'on le découvre.

212 CURUKILLA.

personnes le connaissent; mais le temps presse, il nous faut prendre un parti.

— Nous sommes perdus si ces sont des ennemis! s'écria donc Angek avec effroi; nous n'avons de secours à attendre de personne.

— La Providence veille, mon enfant; ayez confiance en elle, elle ne vous abandonnera pas.

Le bruit de la course précipitée des gens qui arrivaient se rapprochait rapidement et ressemblait au roulement du tonnerre.

Le missionnaire se redressa, son visage prit soudain une expression d'indomptable énergie qu'on aurait crue impossible à des traits aussi doux; sa voix, au timbre sympathique et sonore, devint brève et presque dure.

— Placez-vous derrière moi et priez, dit-il ; car je me trompe fort, ou la rencontre sera périlleuse.

Les deux femmes obéirent machinalement. Doña Angela se croyait perdue. Seule avec ce pauvre prêtre, toute résistance devait être impossible.

Le missionnaire rassembla les rênes dans sa main gauche, les attacha au pommeau de la selle et attendit le choc, le visage tourné vers les arrivants*

Son attente ne fut pas longue : au bout de cinq minutes à peine, une dizaine de cavaliers apparurent courant à toute bride.

A vingt pas des voyageurs, ils s'arrêtèrent fermes comme si les pieds de leurs chevaux se fussent subitement enfoncés dans le sol.

Ces hommes, autant qu'il était possible de le voir, à la clarté douteuse et tremblante de la lune, étaient revêtus du costume mexicain ; ils avaient le visage couvert d'un voile noir.

. GUniJMTLLA. 218

Le doute n'était plus possible ; c'était bien aux voyageurs qu'en voulaient les sinistres cavaliers.

Il y eut un instant de silence suprême, silence que le missionnaire se résolut enfin à rompre.

— Que voulez-vous, messieurs ? dit-il d'une voix haute et ferme, pourquoi nous poursuivez-vous ?

— Oh ! oh ! fit une voix railleuse, la colombe prend l'accent du coq ; señor padre, nous n'avons aucunement l'intention de vous

nuire, nous voulons seulement vous rendre service en vous débarrassant de la garde des deux gentilles fillettes que vous ennuiez si sournoisement.

— Passez votre chemin, messieurs, reprit le prêtre, et ne vous occupez pas davantage de ce qui ne vous regarde pas.

— Voyons, voyons, señor padre, reprit le premier interlocuteur, rendez-vous de bonne grâce, nous ne voudrions pas manquer au respect qui vous est dû, toute résistance est impossible, nous sommes dix contre vous seul ; d'ailleurs, vous êtes un homme de paix.

— - Vous êtes des lâches ! répondit le missionnaire, retirez-vous ; trêve de railleries, et laissez-moi continuer paisiblement mon chemin.

— Non pas, señor padre, à moins que vous ne consentiez à nous laisser vos deux compagnes.

— Ah ! ah ! c'est ainsi ! eh bien, bataille donc, mes maîtres ; vous vous êtes singulièrement trompés à mon égard, il me semble ; oui, je suis missionnaire, je suis homme de paix, mais je suis Français aussi, et vous paraissez l'avoir oublié ; je ne souffrirai pas, entendez-vous, je ne souffrirai pas, fussiez-vous vingt au lieu de dix, que la moindre insulte

21A GU1IUIIU.A.

soit faite aux personnes quelles qu'elles soient, que Dieu ait placées sous ma protection.

— Et avec quoi les défendez-vous, monsieur le Français ? reprit en ricanant l'étranger.

•^ Avec ced, répondit froidement le mis^nnaire en aortmit deux pistolets de ses fontes et les armant d'un air résolu*

Malgré eux les bandits hésitèrent; l'action du missionnaire était si nette, sa voix la ferme, sa prestance si intrépide qu'ils se sentirent trembler, car Us com{H*irent qu- ils «vaîrat devant eux un homme- au cœur fort qui se ferait tuer sans reculer d'un pouce.

Les Mexicains ne respectent pas grand'chose; mais, nous devons leur rendre cette justice, ils ont pour la robe du prêtre une vénération sans bornes.

Le père Séraphin n'était pas un missionnaire comme il s'en - trouve malheureusement quelquesuns, surtout dan^ le clei^é sud et nord*américain. Sa r^utàtion de vertu et de bonté était immense sur toute la frontière mexicaine. ; c'était une affaire sérî^ise que de l'insulter, à plus forte raison'de lui adresser des menaces de naort.

Cependant les inconnus «'étaient trop avancés pour reculai

— Voyons, padre^ refuit celui qui juaque4à avait parlée n'es- sayez pas xine défense inutile ; coule que (^i^^ nom voulons en- lever ces femmes.

Et il fit im mouvement conmie pour s'avancer. , .T-r< Arrêtes! un pas de plus et vous êtes morts! Je tions entre mes mains la ^e de deux hommes.

-^ Et mcH celle de deux autres 1 s' écria une voix ruder «t un homme, nar^ssant tout à coup du mi^

Heu des fourrés» bondit comme un jaguar et vint immédiatement se placer aux côtés du missionnaire.

— Curumillal s'écria celui-ci.

-^Oui, ri^ondit le chef, c'est moi, courage!

nos amis arrivent

En ^6t, oo entendait un bruit sourd et continu qui augmentait rapidement. Les inconnus n'y av£»ent pas encore fait attention, occupés par leur discus* sion avec le missiosnaire.

Cependant la situation se compliquait; le père Séraphin comprenait que tant qu'un coup de pistolet ne serait pas tiré, il resterait presque maître de la situation, certain, d'après les paroles de Curumilla, devoir arriver un prompt secours. Sa résolution fut prise aussitôt; il ne s'agissait que de gagner du tems, il l'essaja.

— Voyons, meaeurs, dit-il, vous le voyez maintenant, je ne suis plus seul ; Dieu m' a envoyé un brave auxiliaire, ma situation n'est donc plus, aussi désespérée. Voulez-vous parlementer?

— Pariementerl

--Oui.

— Soyez bref.

— Je tâcherai. D'après ce que je suppose, à la façon dont vous m'avez interpellé , vous êtes sans doute des salteadores. Eh bien, voyons : Vous me tenez à peu près dans vos mains, vous^ le pensez du moins ; ne soyez pas trop exigeants ; songez que je ne suis qu'un pauvre missionnaire, et que ce que j§ possède est le bien des malheureux. Combien voulez-vous pour ma rançon, répon-

dez ; je suis prêt à faire tous les sacrifices compatibles avec ma position ?

Le père Séraphin aurait pu parler ainsi long-

210 GURUUILU.

temps, les incoftnus ne récoutaient plus; ils avaient pris réveil et prêtaient avec anxiété Toreille au bruit maintenant plus rapproché,

— Malédiction! s'écria celui qui toujours avait tenu la parole, ce démon s'est joué de nous!

' Il enfonça le& éperons dans le ventre de son cheval.

Mais le noble animal, au lieu de se lancer en avant, «e dressa presque di'pit av€c un hennissement de douleur et s'abattit comme une masse.

Gurumilla, d'un revers 'de sou machete, lui avait tranché les jaiTets. *

Après cet exploit, l'hulien poussa un long cri d* appel , auquel répondit aussitôt uufbrmidable hurra.

Cependant l'élan était donné, les bandits se prédpitèrent en avant avec unl^urlenjenl féroce;

Le missionnaire déchargea sea pistolets, plutôt afin d'accélérer l'arrivée de ses ami« inconnus que dans le but de blesser ses ennemiâ; cô qui fut. facile à reconnaître, car personne ne tomba^ et, aussi rapprochées que se trouvaient les deux ti'oupes, il était presque impossible de manquer son coup.

Au même instant, cinq ou six cavaliers arrivèrent comme un ouragan sur les inconnus. Une luêlée effroyable commença et les ballessifflèrent dans toutes les directions.

Le missionnaire avait mis pied à terre, et, obli* géant les deux .femmes à en faire autant, il les avait entraînées à quelques pas en i^rière afin de les mettre à F abrites balles.

< Mais la lutte ne fut pas longue ; au bout de ciuq nûnutes, les baudits s'enfuirent à toute bride, poursuivis de près par les nouveaux Vienus et laissant éteidus siu* le terrain quatre des leurs.

cimuiiiiUA* 217

Pourtant» après une course de quelques minutes» ..es cavaliers, renonçant à une poursuite qu'ils reconnurent inutile, revinrent sur leurs pas et rejoignirent le missionnaire.

Celui-ci, oubliant l'agression injuste à laquel il venait d'échapper, cherchait déjà à secourir les malheureux tombés victimes du guet-apens qu'euxmêmes lui avaient tendu ; il s'en allait pieusement de l'un à l'autre, afin de leur venir en aide, s'il en était temps encore.

Trois étaient morts, le quatrième râlait et se tordait encore dans les convulsions de l'agonie avec de sourds gémissements.

Le missionnaire enleva le voile qui le masquait ; il poussa un cri de surprise en le reconnaissant.

A ce cri le moribond ouvrit les yeux, et fixant un regard hagard sur le père Séraphin :

— Oui, c'est moi, lui dit-il d'une voix saccadée, je n'ai que ce que je mérite.

— Malheureux ! lui dit le missionnaire, est-ce donc là ce que vous m'aviez juré?

— J'ai essayé, reprit-il ; Ũ y a quelques jours, j'ai sauvé rhomme que vous m'aviez recommandé^ mon père.

— Et moi, fit tristement le missionnaire, moi à qui vous deviez la vie, vous avez voulu me tuer?

Le blessé fit un geste dç dénéigation énéergique.

— Non, s'écria-t-il, jamais 1 Voyez-vous, père, il y a des natures maudites dans ce monde. El Buitre était un misérable bandit, eh bien, il meurt comme il a vécu; c'est juste. Adieu, pèrel... Ah! mais je l'ai sauvé, votre anû le chasseur... Ahl ahl

En disant celai le misérable 8*étidt dressé sur son

croimitLA

séant; tout à conp il fut pris d'une èonvulsion et roula sur le sol.

Il était mort.

Le missionnaire s'agenouilla auprès de lui et pria. Les assistants, émus malgré eux, se découvrirent pieusement et demeurèrent silencieux à ses côtés. , Tout à ôoup des cris et des coups de feu se firent entendre, et une troupe nombreuse de cavaliers s'engaea à fond de train dans le» défilé.

— Aux armes 1 s'écrièrent les assistants en se met^ tant en selle en toute hâte.

— Arrêtez j dit Curumilla, ce sont des amis.

Usant de notre privilège de romancier, nous ferons quelques pas en arrière et nous retournerons auprès (Je don Corpelio, que Valentin avait suivi de rceil avec tant d'étonnement lorsqu'il l'avait vu sortir du camp d'une façon- aussi insolite.

D'abord nous dirons quelques mots de don Cornelio, ce joyeux et insouciant gentilhomme que, dans la première partie de cette histoire, nous avons vu si passionné pour la musique en général et le romance del rey Rodrigo en particulier.

Maintenant don Cornelio était bien changé : il ne chantait plus; les cordes de sa jarana ne vibraient plus sous ses doigts agiles, un pli profond s'était creusé sur son front, ses joues avaient pâli et ses

CtJBUMiLÂ. 210

scmrciïs se fronçaient incessamment sons l'effort de sombres pensées.

Que s'était-il donc passé t Quelle eause assez puissante avait ainsi changé le caractère de l'Espagnol 7 -

Cette cause n'est pas difficile à deviner. Don Comelio aimait doSa Angela, il Taimait de toute la force, nous ne dirons pas d'un amour vrai et sincère, car ce n'était pas seulement dé Tamour qu'il avait pour elle ; un autre sentiment moins noble^ mais plus vif peut-être, était entré sournoisement dans le cœur du gentilhomme en même temps que l'amour.

Ce sentiment était l'avarice.

Nous avons dit précédemment que don Comelio était sous le coup d'une idée fixe. Cette idée fixe l'avait guidé d'Espagne en Amérique; le gentilshomme voulait faire sa fortune par un mariage avec une femme jeune, riche et belle, riche surtout.

Une idée fixe est plus qu'une passion, plus qu'une monomanie, c'est le premier degré de la folie.

Maintes fois don Cornelio avait été déçu dans ses tentatives auprès des riches Américains qu'il avait cherché à éblouir non par son luxe, car il était pauvre comme Job, de lamentable mémoire, mais par ses avantages personnels, c'est-à-dire sa beauté et son esprit. Sa rencontre avec doña Angela avait décidé de son sort ; persuadé que la jeune fille l'aimait, il s'était mis de son côté à l'aimer avec cette frénésie de l'homme affamé pour qui un tel amour était la seule ancre de salut qui lui restât.

Lorsqu'il avait reconnu son erreur, il était trop tard. Nous lui rendrons justice en convenant que le

820 puaimiLuf

le pauvre gentilhomme avait vaillamment lutté pour arracher de son cœur cette passion insensée ; malheureusement tous ses efforts furent inutiles, et comme cela arrive toujours en semblable circonstance, oubliant tout ce qu'il devait à don Luis, qui l'avait sauvé non seulement de la misère, mais encore (de la mort, il se prit pour le comte pour une haine profonde d'autant plus tenace qu'elle était muette et concentrée, et par ricochet il déversa la moitié de cette haine sur doña Angela, bien que la jeune fille et le comte, n'eussent été; dans toute cette affaire autre chose que les instruments de la fatalité qui s'acharnait après lui.

Alors, avec une patience sans égale et une hypocrisie extrême, (ton Cornelio prépara sa vengeance contre ces deux êtres, qui que lui avaient jamais fait que du bien, et guetta avec une perfidie de bête fiuve l'occasion de les perdre.

Cette occasion ne devait pas être (lifficile à trouver dans ^n pays où la trahison est à l'ordre du jour et forme la base de toutes les combinaisons et de toutes les transactions de quelcpie sorte qu'elles soient.

Don Cornelio s'était abouché avec les ennemis du comte, leur avait livré les secrets que celui-ci lais-: sait échapper devant lui ; il avait dressé ses batteries de façon à faire tomber ses deux ennemis dans un piège dont ils ne pourraient pas s'échapper^ et les enlacer (ians des filets dont ils ne parviendraiefut pas à se délivrer, ^

Maintenant que nous ayons mis le lecteur au coi|rant des sentiments de (ion Cornelio, pous reprendrons potre récit

JL' Espagnol ét^^ parvenu 1^ mettre]s^^ ofi^^érislA de

GCRUMtUA; 221

doïia Angela dans ses intérêts. Ainsi» Violanta tra« hissait sa maîtresse an profit de don Gomelio, dont elle se croyait aimée et qui lui avait laissé supposer qu'il l'épouserait un jour.

Par la camérista restée aux écoutes, l'Espagnol avait appris tout ce qui s'était dit dans le jacal entre le père Séraphin, le comle et la jeûne fille; l'ordre qu'il avait reçu ensuite d'aller à la Magdalena acheter des frocs avait dissipé ses derniers doutes, et il s'était résolu à agir sans perdre de temps.

C'était d'après ses conseils que, le soir même, les Mexicains devaient tenter de surprendre le camp : il savait donc où les trouver. Profitant, en conséquence, d'un moment où chacun était trop occupé de ses propres affaires pour songer à ce que faisaient les autres, il s'était glissé silencieusement en dehors, marchant comme un homme qui se promène, avait gagné un fourré derrière lequel un cheval était disposé, s'était mis en selle et s'était lancé à toute bride dans la campagne, après avoir jeté un regard investigateur autour de lui, afin de s'assurer qu'il n'était pas surveillé.

Il galopa ainsi pendant plusieurs heures sans paraître suivre de route déterminée, coupant droit devant lui, sans tenir compte des obstacles et sans ralentir la rapidité de son allure.

Cependant peu à peu ses pensées, d'abord sombres et tristes, prirent une direction différente; il attacha la bride au pommeau de la selle, et pour la première fois depuis bien longtemps ses doigts se mirent à errer machinalement sur les cordes sonores de son jarabé, que toujours il portait en bandoulière et qu'il avait ramené devant lui; puis.

tii ciminauâ*

Bubissiint malgré lui réfléchit du côté du lit dans lequel il se trouvait, il commença d'abord à fredonner doucement, puis, sans s'en apercevoir lui-même, à chanter à pleine voix ce couplet du romance qui avait un certain rapport avec sa position actuelle :

Amada enemiga mia, De España aeganda Elena t ; ai yo nadera
ciego I Oi tû sin beldad nacieraal Haldito sea el punto y hora Que
al mundo me didmi estrella; Pechos que me dieron leche Mejor
sepulcro me dieran.

Pagara. . . • (1).

— Audîablele hibou qui chante à cette heure!

s'écria une voix rude en interrompant net le virtuose ; a-t-on jamais vu faire un semblable charivari?

Don Cornelio regarda autour de lui. La nuit était profonde ; un grand homme sec à la mine narquoise et aux moustaches relevées en croc, l'examinait l'œil railleur en fripant sur une formidable rapière :

— Eh ! eh ! fit l'Espagnol sans se décontenancer, c'est vous, capitaine? Que faites-vous donc là?

— Je vous attends, Christo I] — Eh bien, me voilà.

— Ce n'est pas malheureux ; quand partonsrnous?

— Tout est changé.

— Hein?

— Conduisez-moi d'abord à votre campement, puis je vous expliquerai tout cela.

(i) Emiemie que J*adore, d'Egiagae eeconde Hélène, ol^- ai j'étais né aveuglé, ou que tu fusées née sans beauté, maudit soit le jour et Theiire où mou étoile m'a fait naître - Soins qui m'ont aourri, mieux valait me donuer la mort. Je paierais...

tiimmiiLLA. 228

— Venez.

Don Comelio le suivit.

Ce capitaine, que le lecteur a déjà reconnu sans doute, était le vieux soldat de l'indépendance que nous avons eu l'avantage de lui présenter sous le Bom de don Isidro Vargas, âme damnée du général Guerrero, auquel il était dévoué comme la lame à la poignée.

L'Espagnol, tirant son cheval par la bride, entra dans une vaste clairière éclairée par une douzaine de feux, autour desquels étaient accroupis ou couchés une centaine d'hommes aux visages sinistres, aux accoutrements, hétéroclites, mais tous armés jusqu'aux dents. Ces bandits, dont l'aspect farouche aurait fait le bonheur d'un peintre, éclairés par le reflet fantastique des flammes de« brasiers, jouaïetit, buvaient et se disputaient à qui mieux mieux, et ne semblèrent pas s'apercevoir de l'arrivée de don Cornelio.

Celui-ci fit un geste de dégoût en les voyant, entrava son cheval près des leurs, et rejoignit le capitaine, qui déjà s'était installé devant un feu préparé sans doute spécialement pour lui, car aucun des dignes personnages qu'il avait l'honneur de com^ mander n*y était assis.

— Maintenant, je vous écoute, dit le capitaine, dès qu'il vit son compagnon étendu confortablement à ses côtés.

— Ce que j'ai à vous dire ne sera pas long.

— Voyons touj<>ur8.

— f En deux, mots, voîcî l'affaire : notre expédition de ce soir est inutile ; T oiseau est déniché. ' Le capitaine, selon son habitude dans ses mo-

22i GtBUIIIIIA.

ments de surexcitation nerveuse, poussa un elfiroyable juron.

— Patienoe, reprit l'Espagnol, voilà ce qui est arrivé* Et il lui narra la façon dont le père Séraphin avsdit quitté le camp, accompagné de la jeune fille.

A ce récit, les traits du digne capitaine s' éclaircirent.

— Allons, dit-il, tout est pour le mieux. Comment allez-vous faire?

— Donnez-moi El Buitre et dix hommes résolus ; le prêtre doit absolument passer par la Quebrada del Coyote ; je me charge, arrivé là,, d'en avoir bon marché.

— Et moi, que ferai-je pendant ce temps-là?

— Vous ! ce que vous voudrez.

— Mil rayos I puisque je suis ici, j'y reste ; seulement, demain au point du jour je quitterai ce cam* pement, et après avoir laissé quelques batteurs d'estrade pour éclairer la campagne, je rejoindrai le général à Urès.

— Est-il donc à Urès en ce moment?

— Oui, provisoirement

— Très-bien; alors vous m'y verrez avec mes prisonniers.

— * C'est convenu.

"^ Maintenant, hâtons-nous, il &ut que je parte de suite.

Le capitaine se leva, et pendant que don Cpruelio resserrait les sangles de son cheval, il donna l'ordre à dix de ses hommes, au

nombre desquels se trou* vait naturellement El Buitre, de se préparer pour une expédition.

Dix minutes plus tard, cette petite troupe quit«

icuRimiLLA. 225

tait la clairière sous les ordres de rEspagnôl et prenait la piste du missionnaire.

Le lecteur sait déjà comment les choses se sont passées dans le défilé, éloigné de deux lieues au plus de l'endroit où se tenaient les bandits en embuscade. Nous laisserons donc aller don Gornelio pour ne nous occuper que du capitaine Vargas.

— Ma' foi, dit à part lui le capitaine, dès que l'Espagnol l'eut quitté, je préfère que les choses se passent ainsi; il n'y a que des coups à gagner avec ces démons de Français ; au -diable ! Maintenant nous voilà tranquilles pour toute la nuit ; dormons.

Le capitaine n'était pas aussi en sûreté qu'il le croyait,*^! pour lui la nuit ne devait pas être foit tranquille.

En quittant le camp, Valentin avait expliqué à ses compagnons l'expédition qu'ils allaient faire, et leur avait recommandé d'agir à l'indienne, c'est-à-dire par ruse. En entrant dans la forêt sous le couvert de laquelle s'abritait le capitaine Vargas, les Français avaient entendu un bruit de chevaux, et ris avaient vu filer dans les ténèbres, comme une légion de noirs fantômes, les bandits aux ordres de l'Espagnol. Ne voulant pas retarder l'exécution de ses projets et abandonner peut-être la proie pour l'ombre, le chasseur s'était contenté de faire suivre cette troupe par un homme intelligent, afin de savoir ce qu'elle deviendrait, et les

Français ir.ettant pied à ietre s'étaient glissés dans la forêt, ramj-
pant comme des reptiles.

Rien n'était plus facile que de surprendre les Mexicains.

*'^ Ceur-H:i se croyaient si bien en sûreté qrils u'a-

vaient même paa pris la précaution de placer des sentinelles
autour de leur campement, afin de les avertir en cas de danger.

Couchés pêle-mêle autour des feux, la plupart dormaient ou
étaient déjà plongés dans cette denûléthargie qui précède le
sommeil.

Quant au capitaine, enveloppé avec soin dans son manteau,
les pieds au feu et la tête sur sa selle, il dormait à poings fermés.

Les aventuriers arrivèrent jusqu'au centre de la clairière, sans
que le plus léger bruit trahit leur approche.

Alors, d'après Tordre qu'ils avaient reçu, ils s'emparèrent des
fusils et des sahes placés auprès de chacun des dormeurs, en
formëreiit un monceau, puis ils coupèrent les longes des chevaux
qu'ils chassèrent à grands coups de cfaicote.

Au bruit eûroyable occasionné par la course effrénée des che-
vaux qui détalait dans toutes les directions «n ruant et en hen-
nissant, les M^cains s'éveillèrent.

Us restèrent un instant comme pétrifiés à la vue des aventu-
riers qui les entouraient de toutes parl^ et les couchaient en joue.

Par un mouvement instinctif ils cherchèrent leurs armes ;
elles leur avaient été enlevées.

<— Con mU rayas y mil demoniosi s'écria le capitaine eu frappant du pied avec fureur, nous sommes pris comme des rats dans une souricière.

— Tiens I fit Valentin avec un rire uronique, vous n'êtes donc plus miyordomo, senor don Isidro Vargas?

. — Et vous, répondit-il avec un ricanement dé

CratTMILLA. 227

colère, il paraît que vous n'^tei» plus marchand d^ novillos, se&or don Yalentin ?

— Que voulez-vous, fit-U d'un air narquois, le commerce va si mal I

^ — Hum 1 pas trop mal pour vous, il paraît.

— Dame! vous savez, on fait ce qu'on peut; et se tournant vers de Laville ; Mon cher capitaine, lui dit-il, tous ces caballeros ont des reatas; soyez donc assez bon pour vous en servir, afin de les attacher solidement.)

— Eh ! seîior don Valentin, dit Tex-mayordomOr vous n'êtes pas tendre pour nous.

. — ' Moi 1 quelle erreur, don I»idro 1 Seulement, vous le savez, la guerre a certaines exigences; je prends mes précautions, voilà tout.

— Que prétendez-vous faire de nous ?

• —Vous le verrez, je ne veux pas vous ôter le plaisir de la surprise ; et, à propos de cela, comment trouvez-vous celle que je

viens de vous faire? elle vaut celle que vous nous prépariez, n'est-ce pas?

Le capitaine Vargas ne ^ouva rien à répondre ; il se contenta de se mordre les poings avec rage après s'être assuré, par un coup d'œil circulaire, que la fuite était aussi impossible que la résistance.

Eu ce moment, l'homme que Valentin avait ex-* pédié pour surveiller l'expédition revint et lui dit (quelques mots à l'oreille.

Le chasseur pâlit; il jeta au capitaine mexicain un regard qui le fit frissonner, et s' adressant à sa troupe :

' — Dix hommes à l'Ohèval, vivement, dit-il d'une

ft6 cuRimiiM.

voix brève. Capitaine de LaviUe, vous - me répon* dez sur votre tête des bandits que je laisse entre vos mains. Retournez au camp doucement, je vous rejoindrai probablement en route ; le premier qui cherchera à s'échapper, brûlez4ui la cervelle sans pitié. Vous m'avez entendu.

— Soyez tranquille, ce sera fait. Hais que se passe-t-il donc?

— Les bandits que nous avons vus s'éloigner d'ici à notre arrivée veulent attaquer le père Se* rapbin.

— Mort diable! il faut se hàt^.

— C'est ce que je fais. Adieu I Malheur à vous, misérables; si un cheveu tombe de la tête du m^ sionnaire vous serez tous fustillés, ajobtar't-il en se tournant vers les prisonniers terrifiés.

Et sur cette eifrayante promesse, il s'éloigna^ suivi des quelques aventuriers qui devaient l'accom-* pagner.

A l'entrée du défilé, le chasseur avait rencontré les fuyards sur lesquels il s'était précipité. Malheu^ reusement, ceux-ci l'avaient aperçu les premiers; ils parvinrent à s'échapper en abandonnant leurs chevaux et en grimpant comme des chats après les parois presque à pic de la montagne.

Yalentin, sans perdre son temps à une poursuite inutile, se hâta de rejoindre le missionnaire.

— Ah I s'éoria celui-ci en le voyant, mon ami* mon cher Yalentin, sans Curumilla, nous étions perdus !

— Et doQa Angola? '

— Grâce à Dieu, elle est sauve.

— Oui, ditr-elle, grâce à Dieu et à ces.caballeros

GURUMIIItA. 220

qui sont arrivéâ juste à point pour nous protéger. Un des étrangers s'approcha.

— Pardon, monsieur, dit-il en excellent français, vous êtes ce chasseur français dont on parle tant, Valentin Guillois, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, répondit Valentin étonné.

— Moi, monsieur, je me nomme Belhumeur.

— Je vous connais^ monsieur, mon frère de lait in*a souvent parlé de vous comme du meilleur de ses amis.

— Je suis heureux qu'il ait gardé de moi ce bon souvenir. Permettez-moi de vous présenter don Rafaël Garillas de Saavedra.

Lés deux hommes se saluèrent et se pressèrent la main.

— Nous. avons fait connaissance en gens de cœur, observa Valentin.

— N'est-ce pas la meilleure façon de se présenter Tun à l'autre?

— Nous ne pouvons demeurer plus longtemps ici, observa îe père Séraphin.

— Je vais moi-même retourner avec vous, senc»* padre, dit don Rafaël; j'avaU l'intention de me rendre au camp du seigneur comte, mais j'ai trouvé un meilleur moyen de le voir et d'en faire mon ami.

— Et quel est cemc^en?

— C'est d'offrir un abri à dofia Angela dans /hacienda del Milagro, qui m'appartient.

— Oui, 6t le missionnaire > pardonnez-moi, don Rafaël, de ne pas y avoir songé ; cet abri est en effet celui qui convient le mieux à cette dame.

210 CUAUMIL.(.à.

— J'accôte avec reconnaiaaaance^ marmnra la
jeune fille.

Et se penchant à l'oreille du chasseur :

— Don Valentin, lui dit-elle, souriant et rougissant à la fois, voulez-vous vous charger de -dire un seul mot de ma part à don Luis?

— Un seul! fit-il, lequel?.

— Toujours^

— Allons, je ne m'en dédis pas, fit-il avec Une brusque bonhomie, vous êtes un ange; je. finirai par vous aimer à la folie. •

— Partons 1 partons 1 s'écria-t-eÛe,

— Ne retournez-vous pas avec nous, Belhumeur? dit Valentin,

— Certes, d^auant plus que j'ai à causer avec don Luis.

• — C'est cela, répondît doii Rafaël ; moi, j'escorterai le père avec T Elan-Noir çf la Tête-d' Aigle. Sefior don Valentin, Belhumeur vous servira de guide pour vous rendre à l'hacienda del Jfilagro.

— Pardiett^I s^écria en riant Valentin, je n'en, aurai pas le démenti, et peut-être m'y verrez-vous" plus tôt que vous ne le pensez.

— Vene« quand vous voudrez, toujours vous y serez bien reçu.

Après avoir échangé d'affectueux adieux les deux troupes se tournèrent le dos, et chacune d'elles* quitta le défilé par un côté différent.

Le soleil était levé déjà depuis près d'une heure lorsque Valentin et la petite troupe qu il comman-^ daît rejoignirent le capitaine de Laville et ses prisonniers, à deux lieues à peine de U Magdalena.

Les Mexicains marchaient la tête basse, les bras attachés derrière le dos, entité deux iiles de cavaliers français, le rifle sur la cuisse et le doigt sur \a détente.

Le capitaine de Laville s'avancait, à quelques pas du convoi, causant avec le vieil officier mexicain, dont, & cause d'une velléité défaite qu'il avait eue, on avait attaché les jambeasous le ventre du cheval.

En arrière venaient les chevaux des prisraniers, facilement rattrapés par les aventuriers^ et chargés des fusils, des lances et des sabres de leurs maîtres.

Lorsque les deux troupes se furent confondues, la marche devint plus rapide.

<' Valentin aurmt, s'il l'avait voulu, pu regagner le camp avant le lever du soleil ; mais il importait au succès de l'entreprise à la tête de laquelle le comte s'était mis, que la population de la Mi^dalena,. décuplée en ce moment p%r tous les étrangers qui, à cause de la fête, y avaient afflué de toutes les parties de la Sonora^ omiprlt que les Français n'avaient pas tenté une expédition aussi folle qu'on le supposiât, eu du moins qu'on voulait ie faire

t32 cuRnificu.

crom 9 et qu'elle assistât à rarrivée des priaon* niers.

Le comte, prévena par Curumilla, que le chas^ senr avait dépêché enavsmt, résolut de donner une grande importance à cette affaire et de déployer une certaine ostentation; en conséquence, toute ï armée fut mise sous les armes, et le drapeau, arboré devant la tente du comte au bruit des claiix)ifô et des tambours, fut salué par les acdamatîons des aventuriers.

Ainsi qifô le comte l'avait prévu, les habitants de kt Magdalena accoururent au camp pour assister au spectacle qu'on leur préparait, et bientôt la route fut couverte de curieux à pied et h cheval,, sc pressant et se bousculant à ^ arriverait le plus vite.

Lorsque la tête du détachement atteignit les bardées du camp, elle slarrêta \$ur un signe de Yalentin. Un clairon sonna une fanfare.

A cet appel, un officier sortit.

— Qui vive! cfia-t-il.

— France 1 répcmdit le capitaine de Laville, qui^ de son côté, avait fait quelques pas en avant.

-p- Quel jcorps ? reprit TofTicier.

— Armée libératrice de Sonora I

Une immense aisclamation, poussée par le peuple, couvrit ces paroles^»

— Entrez 1 dit Tof&cier.

Les barrières s'ouvrirent; alors les tambours se mirent à battre, les clairons à sonner, et le défil^ commença.

n Y Avait réellement qii^lque ç^ose de grand dans cette scène, si simple en elle-même, mais qui fusait jMkttre le cœur plus vite, quand Qo examinait Jair

résolu de cette poegnée d'hommes» abaodonniée à elle-même,, sans secours, à six mille lieues de son pays, qui portait si haut et si fier le nom de la France, et qui, au début de la campagne, sans

avoir tiré un coup de fusil, revenait avec une centaine de prisonniers pris au moment où ils se préparaient à surprendre le camp*

Les Sonoriens[^] émus malgré eux, regardaient les Français avec une crainte respectueuse mêlée d'admiration, et, loin de plaindre le sort de leurs compatriotes, ils les accablaient de huées et de quolibets, tant est grande l'influence du courage et de l'énergie sur les races primitives.

Lorsque les prisonniers furent rassemblés au milieu de la place du camp, le comte de Prébois- Crancé s'approcha d'eux, entouré de son état-major et de quelques-uns des principaux habitants de la Mi[^]dalena qui l'avaient suivi instinctivement, emportés par leur enthousiasme.

C'était bien réellement un jour de fête. Des flots de lumière inondaient le paysage ; une brise légère rafraîchissait l'atmosphère; les clairons éclataient en joyeuses fanfares; les tambours battaient aux champs, et le peuple assemblé poussait des cris de joie en faisant flotter chapeaux et mouchoirs.

Le comte souriait, il était heureux en ce moment; l'avenir lui apparaissait moins triste et moins sombre.

Il examina un instant les prisonniers d'un ceil' pensif.

— Je suis venu en Sonora, dit-il enfin d'une voix Vibrante, pour donner la liberté au peuple de cette contrée; on m'a présenté à vous comme un homme

284 rnrtrMTLî.A.

cruel et sans foi; partez, vous êtes libres I allez dire à vos compatriotes comment le chef des pirates se venge des calomnies que

Ton répand sur son compte ; je ne vous demande même pas la promesse de ne plus porter les armes contre iiîoi;j'aià mes côtés quelque chose de plus fort que tous les soldats qu'on m'opposera, la main de Dieu, qui me guide, cartl veut que ce pays soîl enfin libre et régénéré. Déliez ces hommes, et rendez-leur leurs chevaux.

L'ordre fut immédiatement exécuté.

Le peuple accueillit avec de» cris et des trépignements de joie cette généreuse résolution.

- Les prisonniers se hâtèrent de quitter le camp, non sans avoir témoigné par des protestations emphatiques leur reconnaissance de la générosité du comte.

Don Luis se tourna alors vers don Isidro :

— Quant à vous, capitaine, lui diwl gravement, vous êtes un des derniers débris de ces lions de la guerre de l'indépendance qui ont renversé le pouvoir espagnol ; nous sommes frères^ car tous les deux nous servons la môme cause ; reprenez votre épée, un brave comme vous doit toujours la porter à sou côté.

, Le capitaine lui lança un sombre regard.

- ^ Pourquoi ne puis-je plus vous haïr maintenant? répondit-il; j'aurais préféré une insulte à votre gétïérosité ; maiotenant je ne suis plus libre.

— Vous l'êtes, capitaine : je ne vous demande ni amitié ni reconnaissance; j'ai agi conime j'ai cru deviHr le faire. Suivons chacun notre route, seulement tâohons de ne plus nous rencontrer»

GtmiriliLLA. StS

' - ^ Votre oE ^ in, caballi ^ o ^ 6t maintenant un mot.

— Parlez.

— Prenez garde aux gens en qui vous mettez votre confiance.

— Expliquez-vous.

— Je ne puis en dire davantage sans être un traître moi-même.

— Ofa ! toujours, toujours la même trahison, murmura le comte devenu pensif.

— Maintenant, adieu, caballero; s'il m'est défendu de faire des souhaits pour la réussite de vos projets, du moins je n'en ferai pas contre; et si vous ne me rencontrez pas dans les rangs de vos amis, vous ne me verrez pas non plus dans ceux de vos ennemis.

Le vieux capitaine se mit en selle d'un bond,, fit exécuter quelques gracieuses courbettes à son cheval, et, après avoir salué les assistants, il partit au galop.

Le reste de la journée ne fut qu'une fête continuelle. Le comte avait réussi : sa conduite généreuse envers les prisonniers avait porté coup; les aventuriers français avaient grandi de cent coupées dans l'esprit des Sonoriens ; le comte avait acquis sur lui-même une grande influence dans le pays, et déjà certains esprits pronostiquaient une heureuse issue à l'expédition.

Lorsque le soir fut arrivé, don Luis convoqua tous les chefs de l'armée à un conseil de guerre secret. I

Par un hasard providentiel, le comte, qui, sans doute, d'après la confiance qu'il avait en lui, aurait permis à don Gomelio d'as-

sister au conseil, l'avait chargé d'aller à la Magdalena, traiter de l'achat de plusieurs chevaux dont il avait besoin. Cette mission, ^

2M ÇURUFLU.

en Qinpdcj^t l'Espagnol d'as^ster à I9. réunion, en assura le secret.

1)Qn Cornelio était parvenu à échapper miraculeusement à la poursuite du chasseur, le matin il était rentré inaperçu au camp, environ deux heures avant les prisonniers : il avait tué son cheval ; mais lui, grâce à sa diligence, il était sauf, pour cette fois du moins, car nul ne songeait à le soupçonner, et au cas où cela aurait eu lieu, rien ne lui aurait été plus facile que d'établir un alibi.

A huit heures du soir, la retraite fut battue, les barrières du camp fermées, et les officiers se rendirent au quartier général, c'est-à-dire au jacal habité par le comte.

Un cordon de sentinelles, disposées tout autour du jacal, à dix pas environ, afin d'être elles-mêmes hors de la portée de la voix, eurent ordre de faire feu sur le premier individu venu qui sans ordre prétendrait s'introduire dans le lieu de la réunion.

Le comte était assis devant une table sur laquelle une carte routière de la Sonora était dépliée.

La réunion se composait d'une quinzaine de personnes, au nombre desquelles se trouvaient Valentin, Guatimilla, le capitaine de Laville et Belhumeur, trop intimement lié avec le comte pour être exclu d'une conférence aussi importante.

Lorsque tout le monde fut arrivé, on ferma la porte, et le comte se leva.

— Compagnons, dit-il d'une voix ferme, bien que contenue, afin de ne pas être entendu du dehors^ notre expédition va réellement commencer : ce que nous avons fait jusqu'à présent n'est rien. J'ai à plusieurs reprises sondé moi-même ou par mes es-

omuiiJîLAI 2S7

pions les intentions des riches baeienderos ou campesinos de cet Etat; ils semblent fort bien disposés pour nous ; mais ioe nous leurrons pas et ne nous laissons pas tromper par de fallacieuses promesses : ces gens ne feront rien, tant que nous n'appuierons pas notre expédition sur une base d'opérations so^ lide ; en un mot, il nous faut nous emparer d'une yille. Si nous réussissons, notre cause est gagnée, car le pays tout entier se lèvera pour nous»' ie vous ai conduits ici, parce que la Magdalena forme le sommet d'un angle où viennent aboutir trois routes, dont chacune conduit à une des capitales de la Sonera; c'est d'une de ces trois villes que nous devons nous emparer, mais de laquelle? Voilà la question. Toutes trois sont bourrées de troupes, de plus, le général Ckierro tient les chemins qui y conduisent, et il a^ ajouta-t-il en souriant, juré qu'il ne ferait de nous qu'une bouchée, si nous osions faire un pas en avant Mais cela ne vous inquiète que mé« diocrement, je te suppose ; revenons donc à la ques* tion importante. Capitaine de Laville, veuillez, je vous prie, donner votre avis.

Le capitaine s'inclina.

— Monsieur le comte, dit-il, je penche pour Sonora ; c'est une nouvelle ville, à la vérité, mais elle porte le nom du pays que nous prétendons délivrer, et cette considération est importante.

Plusieurs officiers parlant tour à tour, et la plu<« part se rangèrent à l'avis du capitaine de Laville, Le comte se tourna vers Valentin.

— Et toi, frère, lui dit-il, quel est ton avis ?

— Hum ! fit le chasseur, je ne suis pas un grand merci moi, tu le «ds, frèrci r^[Kmâit^ili cependant

j*ai de la guerre irae certiûne habitude qal petaV^étrrt

m'iaspirera bien : il te tant une vilie riche et ma*

nnfacturière, afin de tenir^les habitants opulents du

paya à l'abri d'un coup de mainy si Ton venait t'y

attaquer, et de laquelle tu puisses opérer sans dan-?

ger ta retraite, si des forces trop nombreuses veulent

t"a6cabler 7 N'est-ce pas cela 7

, — En efffet, il faut qu'autant que possible la ville

dont nous nous emparerons réunisse ces trois condi*

tions.

. «~ 11 n'y en a qu'une qui lesréunisse.

•*- C'est Bermosillo, dit BeUmmenr.

' — C'est vrai, reprit Vakntin ; cette ville est fer^^ mée.de murailles, elle est T^itrepdt de tout le com-t perce de la Sonora, par conséquent fort riche, et, chose de la dernière importance pour nous, elle n'est éloignée que deqninsé lieues de Guaymas, le port

où dâ)arqueront les renforts que, si besoin est» nous (&oÛ9 venir de Califcnmie, et dans leqqel noua pourrons nous réfugier si nous sommes serré» de ttfo.pprès et contraints, de battre en retraite.

La vérité des paroles .de Valentin fut immédiates ment saisie par les assistants.

' -^ Je penché moi aussi pour Hérmosillo, dit le comte, mais je ne dois pas vous dissimuler que kl général Guerrero, qui après tout est un soldat expé-; rimenté, a si bien compris les avantages qui résulte^ raient pour nous de la possession de cette ville, qu'il y a concentré des forces imposantes*

— Tant mieux, comte t s'écria de Laville; de cette façon les Mexicains apprendront du premier coup à nous connaître I . Tous applaodiraat à osa pa^tdea, et il fot défm b

Irvement arrêté fQ6 furm^^ maircheraitsoF H^mo-

6ilIo.

' — « Autre objection, dit le comte ; les Mexicains

Boni maîtres des trois routes, il faut les dépister.

• — Ceci me regarde, dit en riant Valentin.

— Bon t nous ferons des démonstrations des troid côtés à Ja fois, afin de tenir Fennemi en haleine, et nous avancerons à marche forcée sur HermosiUo i seulement, je crains que nous pei^dions bien du mondOé

Curumilla se leva.

Jusqu'à ce moment, l'Araucan était demeuré silencieux sur un équipai, fumant son calumet indien^ sans paraître entendre ce qui se disait autour de lui.

-> Laissez parler le chef» dit Yaleiitin ; ses paroles valent leur poids d'or.

Chacun fit silence.

— Curumilla, dit le chef, coimatt un chemin de' traverse qui abrège la route et que le général mexiéain ignore ; Curumilla guidera ses amis.

Puis le chef reprit son csJumei et se rassit comme si de rien n'était.

Dès lors, la discussion fut terminée. Cummilk, suivant son habitude, avait tranché la question d'un coup en supprimant l'obstacle le pluB fort et le plus redoutable.

— Compagnons, dit le comte, les chariots et les canons sont attelés ; réveillez vos hommes, et levons silencieusement le camp. Que demain les habitants de la Magdalena, en se levant, ne sachent pas ce que nous sommes devenus.

Puis, prenant à part le capitaine de LaviUe et Valentiik

2Ao CURIIIULU.

— Pendant que je m'engagerai dans le chemin ds traverse à la suite du chef, vous, capitaine, vous vous avancerez sur la route d'Urès ; toi, frère, tu marcheras sur Sonora. Approchez-vo âs assez pour être reconnus, mais n'engagez pas d'escarmouche ; repliez-vous et rejoignez-moi vivement ; ce n'est que par la rapidité de vos'mouvements. que nous pouvons vaincre nos adversaires.

— liais au cas où nous, ne pourrions pas te re^ jomdre pendant la route, objecta Valentin, quel rendez-vous nous assignes-tu ?

— L'hacienda del Milagro, à quatre lieues d'Hermosilk), dit Bçlhumeur 4 c'est là que sera le quartier général.

— Oui, dit le comte^ ,en serrant furtivement la main du Canadien.

La réunion se sépara^ ejL chacun alla exécuter les ordres qu'il avait reçus. .

Le camp fut levé dans le plus grand silence. Les précautions les plus minutieuses furent prises pour que rien ne transpirât au dehors des otouvemeots qui s'accomplissaient.

Les feux de bivouac furent laissés allumés. En un mot, rien ne fut touché qui aurait pu faire soupçon* ner un départ précipitée

A onze heures du soir environ,, les deux troupes de Valentin et du capitaine de Laville s'éloignèrent dans deux directions dilTérentes ;; le comte ne tarda pas à les suivre avec le gros de la compagnie et les bagages ; à minuit, don Luis abandonna le camp à son tour.

Curumilla n'avait pas trompé le comte. Après deux heures de marche environ^ il fit f ^re un bn^h

que crochet à la troupe, et s'engagea dans un sentier étroit où les voitures avaient juste l'espace nécessaire pour passer» et toute la compagnie disparut dans les méandres infinis d'une véritable sente de bêtes fauves, dans laquelle il était impossible de

supposer qu'une troupe armée, accompagnée de nombreux et lourds wagons et de pièces de canon, Oserait jamais s'aventurer.

Cependant, lorsque les premiers obstacles eurent été franchis, ce chemin, qui paraissait si difficile, n'offrit plus de dangers sérieux, et les Français avancèrent rapidement.

Deux jours plus tard ils furent rejoints par les détachements chargés par le comte d'opérer sur les flancs de la colonne, le capitaine de Laville et Valentin avaient complètement réussi à tromper le général, dont les avant-postes continuaient toujours à garder les routes sans se douter qu'ils étaient tournés.

Cette marche dura neuf jours à travers des difficultés sans nombre, dans un terrain de sablés mouvants qui fuyait sous les pieds, par une chaleur torride, manquant d'eau et les deux derniers jours n'ayant plus de vivres ni de fourrages ; mais rien ne put abattre le courage des Français, ni altérer leur inépuisable gâté ; ils avancèrent quand même, les yeux fixés sur leur chef qui marchait à pied devant eux, en les consolant et les encourageant.

Le neuvième jour, vers le soir, ils virent dans le lointain, au milieu d'un épais fouillis d'arbres, se dessiner les contours d'une hacienda considérable.

Cette maison était la première qu'ils apercevaient depuis leur départ de la Magdalena*

t42 « GUFUJfLU.

— Quelle est cette hacienda? demanda Louis à Uelhumour qui marchait à ses côtés.

-«- L* hacienda del Milagro, répondit le Canadien. Les Français poussèrent un cri de joie : ils étaient

Ils avaient fait cinquante-neuf lieues en neuf jours, à travers des chemins impraticables 1

Junimilla avait tenu sa promesse ; grâce à lui la colonne n'avait pas été inquiétée.

A portée de canon de Vhacienda, le cri de balte fut poussé par le comte*

— De Laville, dit-il au capitaine, qui marchait près de lui, portez-vous en avant et occupez militairement l'hacienda de Milagro; nous y établirons le quartier général,

— A quoi bon, demanda Belhumeur, prendre ces précautions? n'avez-vous donc pas ajouté foi à mes paroles? Don Rafaël et sa famille seront heureux de vous recevoir et vous accueilleront les bras ouverts*

Lecomte sourit et se pencha à l'oreille du Canadien.

— Mon ami Belhumeur, lui dit-il à voix basse» vous êtes un enfant qui ne voulez rien comprendre ; ces précautions qui vous affligent, ce n'est pas pour moi, c'est dans l'intérêt de nos amis que je les prends. Supposez, ce qui peut malheureusement être, que nous soyons battus par les Mexicains ; alors qu'arrivera-t-il? Que qu'il en soit, c'est inévitablement vie*.

GDRUMIIXi^ . â&3

ti me de la sympathie qu'il nous aura témoignée ; en agissant ainsi que je le fais, il s'incline devant la force, et les autorités

mexicaines ne pourront, malgré tout leur désir, le rendre responsable de notre séjour chez lui.

— C'est juste, répondit le Canadien* frappé de la logique de ce raisonnement

— Seulement, continua don Luis, afin d'éviter tout malentendu, vous accompagnerez le capitaine, et pendant qu'il parlera haut, vous expliquerez tout bas à nos amis ce dont il s'agit.

Cinq minutes plus tard, le détachement s'éloignait au galop^ suivi de loin par le reste de la colonne.

Tout se passa ainsi que le comte l'avait arrangé. Prévenu par Belhumeur, don Raphaël protesta énergiquement contre l'occupation forcée de l'hacienda, et feignit de ne se rendre qu'à la force. La propriété fut définitivement occupée, et don Raphaël monta à cheval avec quelques-uns de ses domestiques, afin d'aller au-devant de la colonne.

Sur l'ordre du comte, die ne s'airêta pas à l'hacienda, mais poussa en iivant et ne campa définitivement qu'à deu]j^ lieues de flermosillo.

Le comte et don Rafaël s'accostèrent, non pas comme des étrangers inconnus l'un à l'autre^ mais comme de vieux amis charmés de se revoir, et entrèrent à l'hacienda en causant entre eux à voix basse.

Avant-de mettre pied à terre, le comte expédia des cQurriers et des batteurs d'estrade dans toutes les directions, afin d'avoir des nouvelles certaines de Tennemi, et ne gardant auprès de sa personne qu'un piquet de huit cavaliers, il renvoya les autres au camp et entra dans l'hacienda.

Si A CtJRUMIIXA.

Don Ramoû, le père de don Rafaël, et doîia Lu2, cette charmante femme dont nous avons raconté l'histoire touchante dans un précéàent ouvrage (1), attendaient, entourés de leurs serviteurs, l'arrivée des Français à la porte même de l'hacienda.

— Soyez le bienvenu, vous qui combattez pour l'indépendance de la Sonora, dit le général don Raimon en tendant la main au comte.

Celui-ci sauta à bas de son cheval.

-^ Dieu veuille que je sois aussi heureux que vous l'avez été, général ! répondit-il en s'inclinant

Se tournant alors vers dona Luz :

— ' Excusez-moi, madame, lui dit-il, de venir troubler votre paisible retraite; votre mari^st seul coupable de l'indiscrétion que je commets en ce moment.

— Senor conde, répondit-elle en souriant, nç vous disculpez pas ainsi ; cette maison et tout ce qu'elle renferme voua appartient. Nous vous voyons arriver avec joie, nous vous verrons partir avec tristesse.

Le comte offrit son bras à doîia Luz et ils entré-* rent dans l'hacienda; mais le comte était inquiet » son regard errait sans cessé autour de lui.

— Patience ! lut dit don Rafaël avec un regard significatif ; vous allez la voir; il eût été imprudent qu'elle parût plustôt en votre présence, nous l'en avons empêchée.

— Merci, dit le comte ; et le nuage qui obscurcissait sa noble physionomie disparut aussitôt.

L'entrevue des deux amants fut ce qu'elle (devait

(1) Voir les Trappeurs de VArkansas^ 1 vol. Amyot, éditeur, 8» rue de la Paix.

ccnuMTLLA» 2Ar

être, c'est-à-dire câline, affectueuse, et profondément sentie. Le comte remercia chaleureusement lo père Séraphin de la protection qu'il avait accordée h la jeune fille.

— Bientôt,, dit dofla Luz, tous vos tourments seront finis, alors vous pourrez sans contrainte vous livrer aux élans passionnés de votre cœur.

— Oui, répondit le comte d'un air pensif^ demain décidera probablement de mon sort et de celui de celle que j'aime.

— Que voulez-vous dire? s'écria don Rafaël.

Le comte jeta un regard anxieux autour de lui; il vit qu'il pouvait parler, et que ceux qui se pressaient & ses côtés étaient des amis sincères.

— Demain, dit-il, j'attaquerai Hermosillo, et je l'emporterai, ou je tomberai mort sur la brèche.

Les assistants firent un geste de stupeur.

Don Rafaël commanda d'un signe àTElan-Noir de jd placer en dehors de la porte afin d'éloigner les importuns, et revenant auprès du comte :

— Avez-vous réellement cette pensée? lui demanda-t-ii.

— Sans cela, serais-je ici? répondit-il avec simplicité.

— Mais, reprit don Rafaël avec insistance, Bermosillo est une ville fermée de murailles solides.

— Je les défoncerai.

— EUe a une garnison de douze cents hommes.,

— Ah I fit-il avec indifférence.

-^ Depuis deux mois ses milices s'exercent tous les jours.

— Des milices, répondit- il d'un air dédaigneux» sont-elles nombreuses au moins?

2Ao GURUMILLA»

— Trois odlle. hommes environ.

— C'est mieux.

— Le général Guerrero, qui s'est enfin aperçu qu'il s'était laissé tourner, s'est jeté dans la place avec six mille Indiens, et il attend d'autres renforts.

— Voilà pourquoi, mon ami^ il faut que j'attaque tout de suite. J'ai déjà, d'après votre calcul, en face de moi, environ onze mille bommes reti^ancbés derrière de bonnes murailles ; plus j'attendrai, plus leur nombre croîtra, et si je n'y prends, garde, ajouta* t-il en riant, celtte année finira par devenir tellemmt odnsidérable qu'il me sera impossible dé la détruire.

— Vous ignorez peut-être, mon ami, qu'Hermo-* sillo est entouré de jardins maraîchers qui en readent les approches presque

impraticables?

— * Mais, mon ami, répondit négligemment le comte, j'entre-
rai par les portes, croyez-le bien.

Les assistants considéraient le comte avec un étonnement te-
nant de l'épouvante. Ils s'interrogeaien[^] du regard et semblaient
se demander s'il» n'avaient pas afi[^]Edre à un fou.

-r- Pardon, mon ami,. reprit don Rafaël, vous avez, dites-vous,
l'intention d'attaquer demain, n'est-ce pas?..

— Certes.

-[^] Mais si vos troupes ne sont pas arrivées?

—* Comment I si mes troupes ne sont pas arrivées; ne les
avez-vous donc pas vues, il y a une heure, 4éfiler devant l'hacien-
da 7

— Oui, j'ai vu passer un détachement peu nom-, breux, votre
avant-garde sans doute.

— Mon avant-garde I s'écria le comte en riant;

GURtmiIXA* 247

iMHi, cher ami; ce d[^]acblement peu nombreux forme mon ar-
mée tout entière.

Don Rafaël, don Ramon et les autres personnes qui se trou-
vaient là étaient des hommes qui se connaissaient en courage ; en
maintes circonstances, ils avaient soutenu des luttes titanesques
contre des ennemis dix fois plus forts en nonôbre ; ils avaient en-
fin fait preuve du courage le plus extravagant et de la plus folle
témérité. Mais l'excentrique résolu-[^] tion du comte, d'aller froi-

dement avec une poignée d'aventuriers prmdre une ville, défendue par dix mille hommes, leur sembla tellement extraordinaire et tellement incroyable, qu'un instant ilsdemeu*' rèrent muets et les yeux hagards, ne sachant s'ils dormaient ou s'ils étaient en proie à un af&reu.i; cauchemar.

— Mais enfin, cher ami, s'écria don Rafaël à bout d'arguments, combien d'hommes pouvez-vous mettre en ligne?

— Daïpe, pas beaucoup, fit le comte avec un. sourire. J'ai des malades; cependant je puis disposer de deux cent cinquante houunes environ, j'espère que cela suffira.

. — Oui, s'écria dona Angola avec enthousiasme^ cela suffira, car la cause que défendent ces hommes est sainte, et Dieu les protégera !

— Don Rafaël, dit le comte avec bonhomie, avezvous entendu parler de ce qu'on nonuoe la futia francese? .

-T^ Oui, mais je vous avoue que je ne me rends pas bien compte de ce que ce peut être.

— Eh bien, ajouta-tril, attendez à demain, et lorsque vous aurez vu cette formidable armée anéan*!

218 GOAUIItLA.

tie, détrnité et dispersée comme les feuilles qu'em-^ porte le vent d'automne ; lorsque vous aure2 assisté à la prise d'Hermosillo, vous saurez ce que c'est que la ftiria francese^ et vous comprendrez les prodiges de valeur sans nombre que l'histoire a enregistréés et que les Français accomplissent presque en se jouant.

La conversation se termina là, et on passa dans la salle à manger, où tout était préparé pour prendre les rafraîchissements dont le comte avait un si grand besoin.

Aussitôt qu'on se leva de table, le comte demanda i se retirer dans l'appartement préparé pour lui et il pria le père Séraphin de le suivre.

Tous deux demeurèrent longtemps enfermés, causant oreille & oreille.

Lorsque le missionnaire sortit, ses yeux étaient rouges, des traces de larmes sillonnaient ses joues pâlies.

Le comte lui serra la main.

— Ainsi, lui dit-il, en cas de malheur...

— Je serai là, comte, fiez-vous à moi, et il s'éloigna à pas lents.

Le soir et même fort avant dans la nuit le comte écouta les rapports des batteurs d'estrade et des espions ; les nouvelles qu'ils apportaient coïncidaient dans toutes leurs parties avec les renseignements donnés par don Rafaël.

Le général Guerrero était accouru à Hennosiilo, où il s'était solidement retranché.

Valentin et Cimimilla arrivèrent les derniers ; ils n'étaient p&s porteurs de mauvaises nouvelles.

Valentin, i la tête d'un parti de fourrageurs, ô' était, d'après les conseils ^e Gurufnilla, avancé

sur la route de Guaymas , il avait surpris un convoi de vivres et de munitions destiné aux Mexicains. Ce convoi, assez considérable, avait été conduit au camp par les soins du chasseur et fort bien accueilli des Français, dont les vivres, ainsi que nous Tavons dit, étaient complètement épuisés.

De son côté, le capitaine de Laville avait enlevé quatre ou cinq patrouilles ennemies, qui s'étaient imprudemment avancées dans la campagne.

Le comte expédia Gurumilla au capitaine avec ordre de profiter de ce que la nuit était obscure et sans lune pour marcher en avant et pousser les avant-postes jusqu'à portée et demie de canon de la place.

Lorsqu'il fat seul avec Valentin, il étendit un plan d'Hermosillo sur use table, et tous deux penchés sur le plan ils commencèrent à l'étudier attentivement.

Nous avons plusieurs fois déjà décrit Hermosillo ; nous nous bornerons à dire que ks jardins maraîchei^s dont cette ville est entourée sont fermés de murs derrière lesquels il est facile d'embusquer des tirailleurs auxquels les dispositions du terrain permettent de se replier en combattant de poste en poste, constamment protégés par ces murs, épais d'un mètre environ, et bâtis en adobas.

De plus, du côté où le comte débouchait devant la ville, un fossé large et profond qu'on ue pouvait traverser que sur un pont en tête duquel se trouvait probablement un fort corps^ de garde, formait à la ville une ceinture presque inexpugnable.

Ainsi qu'on le voit, Hermosillo est loin d'être une ville ouverte et dont on peut s'emparer sans coup férir, «t, en tentant, à la tête de deux cent cinquante hommes de la prendre d'assaut, le comte de Prébow*

260 jCURDMiILA.

Crancét s'U réussissait, pouvait ajuste titre se fialter ensuite d'avoir tout simplement accompli un des plus beaux faits d'armes des temps modernes.

Le général Guerrero, d'après le rapport des bat* teurs d'es-trade, et les officiers mexicains sous ses ordres affectaient un mépris superbe pour ces va-nupieds de Français, ainsi qu'ils les noounaient, et* se promettaient de leur infliger une si rude leçon, que l'envie de recommencer ne leur prendrait pas.

Cependant, Curumilla avait apporté une nouvelle qui ne laissait pas que de donner bon espoir au comte. Malgré les immenses préparatifs qu'il avait fait contre la compagnies le général Guerrero avait été telle-[^] ment surprisà la. nouvelle de sa marche précipitée sur HermosiUo et de l'audacieuse façon dont elle avait tourné ses avant-postes, que dans sa précipitation à accourir au secours de la ville menacée, il avait été contraint de laisser en arrière la plus grande partie de ses forces, et la ville ne contenait en réalité que douze ou quinze cents défenseurs ; chiffre fort âevé sans doute, mais beaucoup moindre que celui que l'on craignait de rencontrer.

^ Curumilla s'était introduit paisiblement dans la. ville ; sa qualité d'Indien lui ^rvait de sauvegarde; il avait tout vu, tout visité, tout examiné. Cette nouvelle, le chef araucan l'avait apportée en venant rendre compte à don Luis de l'exécution des ordres

quecelui-ci avait, par son intermédiaire, transmis au capitaine de Laville.

Le comte et le chasseur se frottèrent les mains et se bâtèrent de prendre leurs dernières dispositions.

Parmi les bacienderos qui faisaient partie de la conférence de la Magdalena, ũ s'en trouvait un dont Fin*.

CimUMTLLA. 361"

fluence était immense sur les pueblos: c'était celui (Jui, au nom de ses compatriotes, avait assuré le comte qu* aussitôt qu'une ville importante serait tombée au pouvoir des Français, le signal de la révolte serait donné, et le pays soulevé en quelques jours, afin d'opérer une diversion décisive.

Don Luis, ne voulant pas perdre un instant dans la prévision d'un succès, lui écrivit une lettre dans laquelle, en lui annonçant la prise d'Hermosillo, il l'avertissait d'être prêt à le soutenir et de donner le signal du soulèvement.

Nous constatons ce fait afin de prouver combien le comte, non-seulement se croyait certain de réussir, mais encore prévoyait tout avec cette intuition sublime que possèdent seulement les hommes de génie. ' La lettre écrite et les dernières dispositions prises, le comte et Valentin sortirent de l'appartement.

Il était environ deux heures du matin ; le ciel était sombre, et de chaudes rafales venant du désert courbaient en sifQuant les cimes touffues des arbres.

Les deux frères de lait descendirent dans le patio.

Tous les habitants de l' hacienda étaient réunis pour saluer le comte au départ.

Dona Angela, revêtue d'un long peignoir blanc, le visage pâle et les yeux pleins de larmes, semblait un fantôme aux reflets blafards deâ torches agitées par les peones.

L'escorte était en selle et attendait immobile ; Curumilla tenait en bride les chevaux des deux Français.

Lorsqu'ils parurent, chacun se découvrit et les salua par une profonde et respectueuse inclination. , — Au revoir, don Luis, lui dit don Rafaël. Que Dieu vous donne la victoire 1 ^

252' CURUMILU* .

— Que Dieu vous donne la victoire, reprît don Ramon, car vous combattez pour l'indépendance du peuple !

— Jamais plus ferventes prières n'auront été adressées au ciel que celles que nous allons lui adresser pour vous, noble don Luis, dit alors dona Luz. •

Le comte se sentit le cœur serré,

— Je vous remercie tous, dit-il d'une voix émue; vos souhaits me font du bien : ils me prouvent que, parnii les Sonoriens, il en est qui comprennent le noble but que je me propose. Merci, encore une fois.

Dona Angela s'approcha du comte.

— Don Luis, lui dit-elle, je vous aime ; faites votre, devoir.

Le comte se pencha vers elle et imprima un baiser sur son front pâle.

— Dofla Angela, ma fiancée, dit-il avec un accent de tendresse impossible à rendre, vous ne me reverrez que vainqueur ou mort.

Et il fit un geste comme pour partir. En ce moment le père Séraphin prit place à ses côtés.

— Eh quoi ! lui dit-il avec surprise^ vous m'accompagnez, mon père?

— Monsieur le comte , répondit le missionnaire avec cette angélique simplicité qui faisait le fond de son caractère, je vais où mon devoir m'appelle, où je trouverai des douleurs à consoler, des infortunes à soulager; laissez-moi vous suivre.

Louis lui serra silencieusement la main, après s'être une dernière fois incliné devant ses amis qu'il quittait peut-être pour toujours, il donna le signal du départ, et la cavalcade s'élançant au galop disparut dans la nuit#

Dofla Angela demeura froide et immobile sur le seuil de la .porte tant qu'elle put entendre les pas des chevaux résonner sur la route; puis, lorsque tout bruit se fut éteint dans Télcfignemept, un sanglot longtemps contenu déchira sa gorge.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle avec désespoir, en tendant les mains vers le ciel).

Et elle tomba à la renverse.

Elle était évanouie.

Dona Luz et don Rafaël se précipitèrent à son secours et la transportèrent dans l'hacienda, où ils lui prodiguèrent des soins empressés.

Belhumeur hocha la tête à plusieurs reprises et se prépara à fermer la porte de Thacienda. .

— Pas encore» lui (fit une voix, laissez-nous sortir d'abord.

— Hein 1 fit-il, où diable voulez-vous donc aller à cette heure, TElan-Noir?

— Ma foi, répondit le chasseur, je suis presque Français, moi, puisque je suis Canadien, je tn*en vais donner un coup de main à mes compatriotes.

— Eh ! msds, s'écria Belhumeur, frappé de ces paroles, c'est une idée, cela ! Par Dieu ! vous ne partirez pas seul. . . je vous accompagne.

— Tant mieux I alors, nous serons trois,

— Conmient trois, qui donc vient encore avec nous?

— La Tête-d' Aigle, pardieu ! le chef dit qu'il y a là-bas des Indiens ennemis de sa nation auxquels il ne sera pas fâché d'avoir un peu affaire.

— En route alors ! je crois que le comte sen^ content d'avoir trois combattants comme noxis de plus dans sa troupe.

— Pardieu! fit Belhairîcur.

— G'eat égal, observa FÉlan-Noir, c'est^ quoi qu'on en dise^ un rude homme; hein I qu'en pensevous, vous qui vous y connaissez?

— SolidOr répondit lacomquement le CanadieQ.

Sans plus de commentaires, les trois intrépides

chaâseura se mirent en selle et se lancèrent sur les traces du comte.

Bien que les chevaux de Tescorte du comte fussent bons, les chasseurs montaient des mustangs tellement rapides, qu'ils rejoignirent don Luis vingt minutes au plus après son départ de Thacienda.

En entendant résonner derrière eux des pas pressés, les Français ne sachant qui arrivait ainsi comme un tourbouillon à leur poursuite, avaient bravement fait volte-face ; mais Belhumeur prévint tout majestueusement ^^ Be faisant reconnaître.

: — Soyez le bienvenu, vous et vos compagnons, Belhumeur, lui dit le comte ; mais quelle cause assez urgente vous oblige à galoper si tard sur les routes ?

— Un service à vous demander, don Luis, répondit franchement le Canadien.

— Un service ? I parlez, mon ami, quel qu'il soit si cela dépend de moi, il vous est accordé d'avance,

— Ce que je désire dépend de vous.

— Qu'est-ce donc, ?

— L'honneur pour moi et mes compagnons de combattre demain à vos côtés,

auRUiLU* 255

— voilà le service que vous voulez avec moi demander, Belhumeur ?

— Oui, pas d'autre.

•—Alors vous vous êtes tisonné, mon anû; c'est un service à me rendre que vous voulez dire. J'accepte de grand cœur votre proposition» et je vous en remercie cordialement^

•^ Ainsii; Cr^esl arUGuigét voi:»3 admettez dans dans vos rangs?

— Pardieu I je serais un fou>de ne pas k fêder. Beiliumeur it part à ses anus éa succès de sa né-

gociation, et ils s'en réjouirent comme ça on les eût graciés de la plus belle dièse du lône.

Après c^l^er incident, la troupe^ augmentée de ces trois nouvelles recrues, reprit sa marche.

Les Français filaient dans les ténèbres comme une troupe de silencieux fantômes» penchés sur le cou de leurs chevaux,, nattergeant : avidement les bruits du désert et sondant les ténèbres afin de saisir quelque indice qui les avertit qu'ils approchaient de leurs compagnons. , ,

Le capitaine Ghaïfès de Lavière, bira que^ ibrt jeûner encore» semblait prédestiné au rôle qu'il jouait en ce moment. Son coup-d'œil était infatigable comme chef supérieur et étonnément subordonné ; non-seulement il comprenait avec une rapidité extrême les ordres qu'il recevait, mais encore il en saisissait l'esprit, et les exécutait avec une rare intelligence (1) .

(1) On nous paionimra de nous appeler ainsi sur- le caractère de jeunesse de Guetzal qui sans doute on a déjà reconnu et deal au» sommes, à Botre grade Jofe, autorisé aujourd'hui à révéler le vrai nom. Après la fin de la campagne du marquis de Pindray, la colonie de Gocospéra nomma d'une voix unanime pour

son successeur M. O. de La Chapelle jeune homme que ses éminentes qualités

256 CURUUILUL

Le comte de Prébois-Crancé ne s'était pas trompé un instant sur les brillantes qualités de Laville; aussi en avait-il fait son favori, et chaque fois qu'il avait une mission difficile à donner à quelqu'un, c'était lui qu'il en chargeait, certain qu'il s'en tirerait à son honneur.

En cette circonstance, le succès dépassa son espérance car de Laville exécuta le mouvement en avant qui lui avait été ordonné avec une si grande précision et un silence si important que le comte se trouvait presque sur l'arrière-garde avant de se débattre qu'il en fût aussi proche.

Afin de marcher plus rapidement et de ne pas retarder en aucune façon le capitaine avait abandonné les wagons et les bagages à une lieue environ de la ville, dans un rancho inhabité, sans la ganie des malades, qui, bien que trop faibles pour combattre dans les rangs de la compagnie, pouvaient cependant, derrière des retranchements, opposer une résistance assez longue pour permettre à leurs compagnons d'arriver à leur secours. ^

Le comte passa au milieu des rangs salué d'une voix affectueuse par ses compagnons, et vint se mettre en tête de sa troupe.

Depuis deux mois, les fatigues que de Luis avait éprouvées, la surexcitation continuelle dans laquelle

recommençaient à tous les saffrages c'est lui qui figure dans notre récit sous le pseudonyme de de La Ville. M. O. de La Chapelle est mort bien jeune «ncore; cette fin prématurée a été Ylve-

ment sentie par tous ses amis, au nombre desquels l'auteur, bien Zyt'U ne l'ait que fort peu connu, est heureux de se eoof>"t^' a, de la témoigner, en constatant ia part héroïque qu'il jjrmè à la glorieuse expédition <|ui fait le sujet de cet ouvth^o.

G(ffTAVS ALMÆI). . .

cuRuuirxA. 2&7

le tenaient les événements, avaient altéré gravement sa santé, et ce n'était qu'à force d'énergie et de volonté qu'il parvenait à dompter la maladie et à se tenir debout. Il comprenait que, s'H faiblissait tout était perdu. Aussi il se roidissait contre la douleur, et bien que la fièvre le dévorât, son viâage demeurait calme, et rien ne venait révéler à ses compagnons les souffrances qu'il endurait avec un courage stoïque.

Cependant il se sentit pris tout à coup d'une telle défaillance, que si yalentin, qui avait deviné son état et veillait sur lui comme une mère, ne l'eût pas soutenu dans ses bras, il serait tombé de cheval.

— Qu'as-tu, frère? lui demanda affectueusement le chasseur.

— Rien, répondit-il, en passant sa main sur son front inondé d'une sueur glacée, la fatigue; mais, ajouta-t-il, maintenant c'est fini.

— Prends garde, fr^e, lui dit-il en hochant tristement la tête, tu ne prends pas assez goin de toi.

— Eh I le puis-je ? Mais sois tranquille, je sais ce qu'il me faut, l'odeur de la poudre me remettra. Regarde ! regarde ! nous sommes enfin au but.

En effet, aux premiers rayons du soleil levant qui montait majestueusement à l'horizon, à une portée de canon environ apparaissait Hermosillo, dont les maisons blanches étincelaient.

Une immense clameur de joie, poussée par la compagnie entière, salua l'apparition tant désirée de la ville.

L'ordre de faire halte fut donné.

Là ville était silencieuse; elle semblait déserte, aucun bruit ne s'élevait de son enceinte ; on aurait

%W GUBUMIUJU

«ru, tant tont était calioe, tranquille et muet, voir cette ville des Mule^t^une-Nuits qu'un méchant enchanteur a frappée de sa baguette et plongée dans un sommeil séculaire.

La campagne était déserte ; seulement des débris d'armes, d'uniformes, des sandales, des pas de chevaux et des sillons de chariots indiquaient le passage récent des troupes du général Guerrero.

Le comte examina un instant la ville avec le plus grand soin, afin de prendre ses dernières dispositions.

Soudain, à la tête du pont dont nous avons parlé deux cavaliers apparurent et se dirigèrent vers la compagnie, en agitant un drapeau parlementaire.

— Voyons ce que nous veulent ces gens-là, dit le comte. , .

Et il piqua de leur côté.

- — Que demandez-vous, messieurs, et qui êtes-vous? leur dit-il lorsqu'il fut arrivé auprès d'eux.

— Nous désirons, dit l'un d'eux, parler au comte de Prébois-Crancé.

— Je suis le comte de Prébois-Crancé ; veuillez m'en dire ce qui vous amène.

: — Monsieur le comte, je suis Français, dit le premier.

— Je vous reconnais, monsieur, vous vous nommez Thourus, je crois et vous êtes négociant à Hermosillo

— C'est cela même, monsieur le comte. Mon compagnon est le seSor...

^ — Don Jacinto Jabali (1) , un jeune de letras, je

/ (1) Sangre ; .

CTTRUMILLA. 269

suppose, ou quelque chose comme cela, grand ami du général Guerrero. Eh bien, messieurs, je ne vois pas trop ce que vous et moi pouvons avoir de commun ensemble.

— Pardonnez-moi, monsieur le comte; nous sommes envoyés vers vous par le seSor don Flavio Asustado, préfet (f Hermosillo, afin de vous faire des propositions.

— Ah ! ah 1 dit le comte en mordillant sa moustache, en vérité!

— Oui, monsieur le comte, et à des propositions fort avantageuses même, dit le négociant ffxmvm insinuant. ^

— Pour vous peut-être, monsieur, qui vendez du calicot et des bijoux faux, mais pour moi, je ne le crois pas. .

— Cependant, si vous me permettiez. de m'acquitter de ma mission, et de vous dire ces conditions, peut-être que...

« — Comment donc ! cher monsieur, mais je ne demande pas mieux, moi ; acquittez-vous de votre mission, c'est trop juste; seulement, faites vite, parce que je suis pressé.

M. ThoUus se redressa, et après s'être considéré un instant avec son compagnon, il reprit en s'adressant à don Luis, qui se tenait froid et impassible devant lui :

— Monsieur le comte, don Flavio Asustado, préfet d'Hermosillo, que j'ai l'honneur de représenter*^.

— C'est convenu, allez au fait, interrompit doña Luis avec impatience.

— Vous offre, si vous consentez à vous éloigner, avec votre troupe sans rien tenter contre la ville,

260 CURUMILU.

coDticua le négociant, vous offre, dis-je, la somme de

— Aflseï, monsieur, s'écria le comte, rouge d'indignation ; un mot de plus serait une insulte que, malgré votre qualité de parlementaire, je n'aurais peut-être pas la patience de laisser impunie ; et c'est vous, monsieur, un homme qui se dit Français. çais, qui osez vous faire le porteur de conditions aussi déshonorantes? Vous mentez, vous n'êtes pas mon compatriote, je vous renie pour tel.

— Cependant, monsieur le comte... balbutia le pauvre diable, tout ébouriffé de cette verte réprimande et qui ne savait plus quelle contenance tenir.

— Assez, interrompit le comte ; et sortant sa montre de son gousset, regardez, continua-t-il d'un ton péremptoire qui n'admettait pas de réplique et t[^]iifia les parlementaires, il est huit heures; allez dire à votre préfet que dans deux heures j'attaquerai la ville et qu'à onze heures j'en serai le maître. Allez I

Et d'un geste de souverain mépris, il leur ordonna de se retirer.

Les malheureux parlementaires ne se firent pas répéter l'invitation ; ils tournèrent bride aussitôt et l'[^]agnèrent la ville l'oreille basse.

Le comte rejoignit au galop la tête de la colonne ; les officiers étaient groupés un peu en avant du front de bandière et attendaient avec impatience le résultat de la conférence.

— Messieurs, leur dit le comte en arrivant, préparons-nous à combattre.

Cette nouvelle fut accueillie par un long cri de joie, qui eut pour effet de presser encore la marche des parlementaires, aux oreilles desquels il résonna comme un glas funèbre.

Alors, avec une lucidité et une c[^]arté extrêmes, le comte indiqua à chacun le poste de combat qu'il devait occuper pendant l'actio[^]u : il plaça toute la cavalerie sous les ordres de de Laville[^] choisit don Cornelio, qui la veille seulement avait rejoint la compagnie pour faire auprès de lui le service d'aide de camp, et, sur la prière de Valentin, il plaça sous ses ordres les chasseurs canadiens et les Indiens, avec l'autorisation d'agir à sa guise et comme il lui paraîtrait plus avantageux dans l'intérêt commun.

De LavilJ^ fut envoyé en reconnaissance avec une dizaine de cavaliers.

Il revint bientôt, annonçant que la ville paraissait en complet état de défense, que les tmts des maisons se garnissaient de soldats, que le tocsin sonnait dans toutes les églises, et que les tambours faisaient un vacarme effroyable.

En ce moment un espion annonça qu'un corps de deux ou trois cents Indiens semblait menacer les bagages. Le comte expédia aussitôt dix hommes pour renforcer la petite garnison qu'il avait laissée en arrière.

Puis, ce dernier devoir accompli, il ordonna de former le cercle et se plaça au centre. Alors, d'une voix émue, il prit la parole :

— Compagnons, dit-il, Fheure de nous venger de toutes les avanies dont on nous abreuve depuis quatre mois et des atroces calomnies dont nous sommes les victimes, a ènf m sonné! Mais n'oublions pas que nous sommes Français, et si nous avons

SftS GURUMILLA»

  t   patients devant Tinsulte, soyons magnanimes après la victoire I Ce n'est pas nous qui avons désiré la guerre ; on nous l'a imposée, nous la subissons ; mais souvenons-nous que nous combattons pour la liberté d'un peuple, et que nos ennemis d'aujourd'hui seront nos frères demain; soyons terribles pendant le combat, doux après la bataille. Uu dernier mot, ou plut  t une dernière prière : laissez aux Mexicains le responsabilité du premier feu, pour qu'il soit bien constaté que jusqu'au dernier mo-

ment nous avons voulu la paix. .Maintenant, frères, vive la France I

— Vive la France 1 s'écrièrent les aventuriers en brandissant leurs armes.

— Chacun à son poste de Combat I cAnmanda le comte.

Le mouvement s'exécuta avec un ^semble merveilleux.

Bon Luis tira sa montre : il était dix heures. Alors il dégaina son sabre, le brandit autour dq sa tête, et se tournant vers la compagnie, dont tous les hommes avaient les yeux fixés sur lui :

— En avant! çia-t-il d'une voix vibrante.

— En avant ! répétèrent les officiers.

La colonne s'ébranla en bon ordre, marchant l'arme au bras, ^ au pas accéléré.

Nous avons parlé di^ pont qui seul donnait accès dans la ville ; ce pont était barricadé ; à sa tête se trouvait une noiaison bpurée de soldats depuis les caves jusqu'à Vasotea. .

Un silence de mort pesait sur la campagne ; les . Françûs marchaient fit>idement, comme à la parade, j la tête dr<Hte et l'oûl assuré*

Arrivés à portée de fu8îl, les muwdllfti se ceignirent d'une ligne de feu, et une effroyable -décharge éclata et vînt semer la mort parmi les Français.

La compagnie se déploya immédiatement en tirailleurs et se lança au pas de course.

Alors on vit une chose inouïe, incroyable, une ville de douze mille âmes, ceinte de murs, défendue par une nombreuse garnison, attaquée par deux cent cinquante hommes, combattant à l'indienne, c'est-à-dire disposés en tirailleurs. .

. L'artillerie, traînée à bras par ses servants s'avancait du même pas, et ne s'arrêtait que pour tirer et charger.

Avant même que les Mexicains eussent eu le temps de se reconnaître, les Français arrivèrent sur eux comme un ouragan, les attaquèrent à l'arme blanche, culbutèrent les défenseurs du pont dont ils s'emparèrent, et entrèrent, sans s'arrêter dans la ville, balayât devant eux, dans le jour irrésistible élan» tout ce qui s'opposait à leur passage.

Alors la véritable bataille commença : les Français se trouvèrent en face de quatre pièces de canon chargées à mitraille, qui balayaient la rue à l'entrée de laquelle Us se trouvaient, dans toute sa longueur, 'à droite et à gauche, des fenêtres et des toits de toutes les maisons, une grêle de balles pleuvait sur eux.

. La position devenait critique. Le comte mit pied à terre, et se tourna vers les soldats :

— A qui les canons? cria-t-il en se précipitant en avant.

— A nous! à nous! hurlèrent les Français qui

2dft GUBITVIUJU

s'attachèrent sur ses traces avec une ferveur sans exemple.

Les artilleurs furent sabrés sur leurs pièces, dont la gueule fut immédiatement tournée contre les Mexicains.

En ce moment, le comte aperçut comme dans un nuage Valentin et ses chasseurs qui combattaient comme des démons et massacraient impitoyablement les Indiens , qui cherchaient vainement à leur résister.

— Mon Dieu I disait avec béatitude TElan-Noir à chaque coup qu'il portait, que j'ai donc eu une bonne idée de venir I

— Le fait est qu'elle est bonne, répondait Belhuineur, et il redoublait d'entrain.

Valentin avait tourné la ville, et profitant d'une échelle oubliée, il avait escaladé la muraille et fait, sans coup férir, prisonnier le poste placé à cet en-» droit, et commandé par un officier.

— Merci de Téchelle, compagnon, dit-il en ricanant à celui-ci, et ouvrant la porte de la ville, il livra passage à la cavalerie française.

Cependant les Mexicains combattaient avec Ténér^^ giè du désespoir.

Le général Guerrero, qui se flattait d'infliger une si rude leçon aux Français, surpris et terrifié par leur furie , ne savait plus quelles mesm'es prendre pour résister à ces invincibles démons, comme il les appelait, que rien ne pouvait arrêter, et qui, sans daigner répondre au feu de leurs ennemis, ne combattaient qu'à l'arme blanche depuis leur première décharge.

Refoulé de toutes parts, le général concentra ses

CtJRUMIUA. 265

troupes sur TAlaméda, dont il garnît les avenues de pièces de canon chargées à mitraille.

Malgré les pertes immenses qu'ils avaient éprouvées, les Mexicains étaient encore plus de six cents combattants, résolus à se défendre jusqu'à la mort.

Le comte expédia don Cornelio au capitaine de Laville, avec ordre de charger et de sabrer les derniers défenseurs de la cité, tandis que lui exécuterait un mouvement tournant avec l'infanterie et la cavalerie.

Le capitaine partit immédiatement au galop, renversant, du poitrail de son cheval, tous les obstacles. Sa course fut tellement précipitée qu'il arriva seul devant l'ennemi.

Les Mexicains, terrifiés de l'audace inouïe de cet homme, eurent un moment d'hésitation ; mais, sur l'Ordre réitéré de leurs chefs, ils ouvrirent leur feu contre de Laville qui semblait les narguer, et les balles commencèrent à siffler dru comme grêle aux oreilles de l'intrépide Français, qui demeurait calme et immobile au milieu de cette fournaîée

Valentin, effrayé de l'audace du capitaine, redoubla de vitesse et arriva prêt de lui avec toute la cavalerie.

— Corbleu ! de Laville, s'écria-t-il avec admiration, que faites-vous donc là ?

-^ Vous le voyez, ami, répondit celui-ci avec une simplicité charmante, je vous attends (1) 1

Electrisés par ces nobles paroles, les Français s'élancèrent sur Talameda et poussèrent une charge à fond, aux cris mille fois répétés de vive la France ! cri auquel l'infanterie du comte répondit, de l'autre

(1) Historique. Gustave Aimard*

200 CURUIIU.4.

côté de r Alameda^ en se précipitait à la baïonnette ^ur les Mexicains.

n y eut quelques minutes d'une lutte suprême, d'un carnage horrible.

Le comte* au plus fort de la mêlée, conobattait comme le dernier de ses aoldats» les excitant sans L cesse, et poussant toujours en avant; enfin, malgré^ leur résistance désespérée, les Mexicains, impitoyar blement sabrés par les Français, ne pouva-ni; réussir à organiser une défense efficace, terrifiés de l'ardeur et du courage invincibles de ces adversaires-, qu'ils prenaient pour des démons « comment cèrent à se débander et à fuir dans toutes les direotions.

. Malgré la fatigue ^es chevaux, de Laville se mit h leur poursuite avec la cavalerie.

Hermosillo était pris, le comte de Prébois^Craned était vainqueur.

Alors^ s'arrêtant au milieu des monceaux de ca^ davres qui l'entouraient, il tira froidement sa mon-tre et la consulta.

U était onze heures* *

Ainsi que le comte l'avait annoncé le matin auxparlementaires, à onze heures justes, il s'était rendu maître de la viUe.

La bataille avsût duré une heure.

— Maintenant, frères, dit le comte en remettant son sabre au fourreau, la ville est à nous 1 Assez de sang a été veraé, songeons à secourir les blessés. Vive la France I

— Vive la France I s'écrièrent les aventuriers aycc une j(He délirante.

^ QimOlllILA. SB7

Jamais victou^ plus éclatante n'avait été remportée avec des troupes numériquement aussi faibles, et dans des conditions en apparence aussi défavorables,

L'armée mexicaine avait évacué HermosiUo dans le plus grand désordre, en abandonnant trois cttits. morts et blessés, des bagages de toutes sortes, dea^ canons, des munitions et des dra-peaoi^ : sa déroute était complète.

Le général Guerrero, la bonté au. front et la rage au cœur, Aiyait à toQte bride sur la route di'Urès, poursuivi Tépée dans les reins par la cavalerie française.

Le comte avait fait un grand nombre de pi isonr niers, parmi lesquels se trouvaient plusieurs officiers mexicains*

La joie des aventuriers tenait du délire ; cepen^ dant, ces iHi-Uants avantage n'avaient pas été rempoTtèB sans des pertes sensibles; vu la forée numé« rique de V armée, EUe avait p^u vingt-deux hommes, chiffre énorme, qui témoignait de l'acharnement de la lutte et du coirrag^ avec lequd les Mexicains avaient combattu.

Parmi les morts, le comte avait à regretter quel-» ques4U» de ses officiws les plus aimés, iHTfives jeu-* nés gens qui s'étaient

fait tuer à la tête de leurs sections en entraînant leurs soldats.

Le comte, bien que ses habits fussent odblés de

SâS GUIIOMiLXiL

balles, n'avait pas reçu une égratignure; on aurait dit qu'un charme le protégeait, car nul moins que lui n'avait épargné sa vie pendant le combat. Toujours il avait été au plus épais de la mêlée en avant des plus braves de ses compagnons, les encourageant du geste et de la voix, dédaignant de se servir de son sabre autrement que pour parer les coups qui lui étaient portés de trop près, et fsdsant à la fois l'olBce de chef et de soldat.

Aussitôt la bataille terminée, le comte s'inst^dla au Cabildo^ oà les autorités mexicaines furent cen- Toquées afin de s'entendre avec hii pour aviser à la sûreté de la ville* Don Comelio ne l'avait pas quitté pendant le combat ; il avait fait bravement son dev(Àr à ses côtés.

— Don GomeUo, lui dit-il, je suis content de vous, vous vous êtes vaillamment comporté ; je veux vous récompenser en vous donnant une mission de confiance de la plus haute importance. Êtesvous trop fatigué pour monter à chevsl t

— Non, sefior conde ; d'ailleurs vous savez que je suis un gine-tê émérite.

' — C'est vrai. Voici deux lettres : une pour don Rafaël ; vous la remettrez en passant à l'hacienda del Milagro; Fautre, quand vous serez en vue de la Magdalena, vous déchirez la preqûère enveloppe tjui la recouvre, ^et vous la porterez à l'adresse que vous lirez ; alors en supposant que vous soyez aurrêté et fait prisonnier

en route, cette lettre ne doit pas être prise sur vous, nul ne doit en écarter le contenu. Vous m'entendez.

— Soyez tranquille, señor coïde, le cas échéant* elle disparaît. Bu

— C'est bien. Maintenant, prenez un cheval frais, et en route, sans perdre une seconde : il y va de la vie et de la mort.

— Je pars, don Lito, vous entendrez parler de moi. ^

Ces paroles furent accompagnées d'un sourire sinistre qui passa inaperçu du comte. Don Cornelio sortit. Cinq minutes plus tard, on entendit les sabots de son cheval résonner sur le pavé de la rue.

Il était parti.

En ce moment, Valentin entra. Le chasseur, d'ordinaire si calme, avait les traits bouleversés et semblait en proie à une agitation extrême. Il jeta en entrant un regard autour de lui.

— Que cherches-tu donc, lui demanda le comte^ et que signifie l'état dans lequel je te vois?

— Cela signifie, répondit Valentin... Mais, tiens, ceci vaut mieux : jette un coup d'œil sur ces papiers saisis par moi dans la maison du général Guerrero.

Il remit une liasse de lettres et d'autres papiers au comte ; celui-ci les parcourut rapidement des yeux.

— Oh ! s'écria-t-il en frappant du pied avec colère, une si grande ingratitude après tant de bienfaits ! Mille démons ! Cette

terre est donc maudite» que la trahison surgit de dessous chaque brin d'herbe 1

— Heureuseiz)ent que nous avons les preuves en main. Je me charge d'arrêter le misérable,

— U est trop tard I

f7o GUiinntLfti

' — Cmmmt, trop tard t s'écria le disonem. Où e8t*il doqc t -

— n est parti avec une mission. de la plus haute impcM^tance, émt je l'ai chargé pour les clie& des

mécontents.

^ — Sacrebleu I s'écria le cliass^u*, que faire ? Il est évident que If. misérable va vendre nos secrets à TennemL ^

— Attends^ je hii ai donné une lettre pour don Rafaël, il ne peut faire autrement que de la.ro* mettre.

— C'est juste, quand ce ne serait que pour endormir les soupçons, je cours & l'hacienda del Milagro.

— Va, mon ami , malheureusement je ne puis t'accompagner.

— C'est inutile ; je te jure que si ce don Comelio du démon tombe entre mes mains, je l'écrase comme une vipère qu'il est. Adieu.

Le chasseur sortit rapidement du cabildo, et quelques minutes plus tard, suivi de Belhumeur, de FElan-Noir, de Curumilla et de la Tôte-d' Aigle, il galopait à toute bride sur la route de l'hacienda.

Le comte s'occupa alors, sans prendre un instant de repos, à organiser la tranquillité et la sûreté de la ville. La plupart des autorités mexicaines avaient pris la fuite : il en nomma d'autres, fit entermer les morts, installa une ambulance pour les blessés, dont il donna la direction au père Séraphin, dont le dévouement évangélique fut, dans cette circonstance, au-dessus de tous les éloges.

* Des postes et des corps de garde furent établis, et des patrouilles eurent ordre de parcourir la ville, afin de maintenir la tranquillité^ mesure de précaution

cmmouA. tri

ibUtle, car les babHaats paraissaient aussi joyeux que les Français ; les mes étaient pavoisées, et par» tout on entendait les cris de : Vive la France t vive la Sonoral répétés avec une expression d'enthousiasme indicible.

* Lorsque le comte se fut acquitté de ces devoirs impérieux, son esprit n'étant plus surexcité par la nécessité du moment, la nature un instant vaincue reprit le dessus avec une force de réaction extrême, et don Luis s'affaissa presque évanoui dans le fauteuil sur lequel, depuis huit heures, il travaillait sans relâche.

Il demeura ainsi sans secours, jusque vers une heure assez avancée de la nuit, n'ayant pas la force de faire un mouvement pour appeler.

Enfin le capitaine de Laville entra : il venait rendre compte à son chef des résultats de la poursuite contre les Mexicains. Il Ait effrayé de l'état dans lequel il vit don Luis.

Le comte étfldt en proie à une fièvre violente mêlée de délire. Le capitaine appela immédiatement le chirurgien de la compa-

gnie, et le comte fut installé dans un lit fait à la hâte.

Le chirurgien ne se trouva pas \ ce fut un médecin inexidôn
qtû arriva à sa place*

Cet homme déclara que le comte était altéint d*line dyssenterie, et il lui fit boire une potion qu'il prépara séance tenante.

Le comte tomba dans une espèce de sommeil léthargique qui dura près de dix heures*

Heureusement, le chirurgien de la compagnie accourut enfin. Après avoir jeté un coup d*osîl sur le comte et avoir examiné les quelques gouttes de potion deïueurées dans le verre, le docteur fit immé» *

272 CURPMIIXA.

diatemeât administrer au comte des csufe battue dans du lait et ordonna des frictions sur tous les membres avec des serviettes chaudes.

— Mais, docteur» lui fit observer le capitaine, quel traitement faites-vous donc suivre au comte? le médecin a assuré qu'il avait la dyssenterie.

Le docteur sourit tiistement;

— Oui, dit-il, il a la dyssenterie ; mais savezvous ce que lui a donné le médecin ?

— Non,

— De la belladone, c'est-à-dire du poison.

— Oh ! fit le capitaine avec horreur,

— ^ Silence l reprit le chirurgien; que ce secret demeure entre nous deux.

En ce moment, le médecin entra. C'était un petit homme replet, à la mine de chat effarouché.

Le capitaine le saisit au collet et l'attira dans un coin de la chambre.

— Voyez, lui dit-il, en lui montrait le verre que le chirurgien tenait encore à la main, ^ . De quoi était composée la potion que vous avez donnée au comte ?

Le Mexicain pâlit.

— Mais... balbutia-t-il.

— Du poison, misérable! reprit le capitaine avec violence.

— Du poison? â'écria-t-il en levait les bras et les yeux au ciel, il serait possible! Oh! mon Dieu! voyons donc.

Il examina le verre avec une feinte attention.

— C'est vrai, reprit-il au bout d'un instant, mais le hasard l'adversité/ perdm

Le mot parut si précieux aux deux Français que, malgré leur colère et leur inquiétude^ Us ne purent

être muets. S. 78

Tous y tenaient et partirent d'un état de rire homérique.

Le petit docteur profita de cet accès de gaieté pour s'écarter tout doucement, et depuis, quelques recherches qu'on fit, on ne le retrouva pas ; il avait probablement quitté la ville.

Cependant, grâce aux soins intelligents et affectueux du docteur, les effets du poison avaient été neutralisés ; le comte se sentit un peu mieux et donna l'ordre que la compagnie se réunît à l'instant dans le patio du Gabildo.

Cet ordre fut exécuté rapidement, et, une heure plus tard, la compagnie était rangée en armes dans la cour.

Le comte descendit appuyé sur le bras du capitaine de Laville.

— Mes compagnons, dit-il, je suis malade, vous le voyez ; cependant je vous ai réunis pour vous faire connaître un engagement que j'ai pris en votre nom envers les habitants d'Hermosillo ; j'ai certifié que quand bien même vous marcheriez sur des piles de piastres et d'onces, vous ne vous baisseriez pas pour les ramasser. Ai-je eu tort ?

— Non ! s'écrièrent-ils, vous avez eu raison, au contraire,

— Nous ne sommes pas des pirates, quoi qu'on en dise, reprit le comte, l'heure est venue de le prouver.

— Nous le prouverons !

— Merci, mes compagnons.

La compagnie rompit les rangs, elle tint scrupuleusement sa promesse ; pas une boucle de ceinture ne fut enlevée par ces hommes à cheval, et qui

27 & ff Oh VMUUA,

4^e 9018 qu'au uvhb « n'aurait pas les plus habiles pénétrations.

Cependant l'état du comte loin de s'améliorer, empirait au contraire de jour en jour, malgré les soins pressés du docteur

et du père Séraphin , qui s'était installé auprès de son Jit et ne le quittait pas*

Gbes d<Hi Lms, l6 moral tuait le physique. Depuis kd^part de don Gornejo, le comte n'avait reçu aucune nouvelle bI de l'Espagnol ni de Valentin. Deux hommes fidèles, expédiés à l'hacienda ddl Milagrô^ n'étaient pas revenus, et ni don Rafaâ. ni doâa An^ gek ne donnaient signe de vie. .

. Ce silence devenait incompréhensible. D'un autre côté, la situation de la compagnie se faisait à chaque instant plus grave; le comte, maître d'une ville puissante, se trouvait plus isolé qu'auparavant ; les pueblos qui devaient se soulever ne bougeaient pas; l'homme, auquel le comte avait écrit et qui s'était engagé à donner le signal de la révolte ne répondait pas à l'appel qui lui était fait et demeurait indifférent aux prières répétées ^e lui adressait don Luis«

Malheureusement, la dysenterie est une de ces afféveuses maladies qui annihilent complètement les £^ultés de l'homme; pendant un assez long espace de temps le comte fut incapable de s'occuper de rien.

Le señor Pavo était accouru en toute hâte de Guay^ mas à Hermosillo, en apparence pour faciliter le comte sur son beau fait d'armes^ nuds en réalité afin de le trahir plus facilement . Don Luis était seul, sans amis auxquels il pût se fier, couché sur un lit de douleur intérieurement affecté d'ua^ JBftuétHdft mortelle et en proie à un

«...Hid désespoir de se voir rédiat à Timpuifisaice et de pprdre le fruit de ses travaux et de ses fatigues»

Le capitaine de Laville, le seul homme auquel il aurait pu se fier en ce moment, était atteint de la même maladie que son chef, et, comme lui, incapar iÀe d'agîr«

Le senor Pavo profita babitement de cette position pour répandre des germes de désaâection parmi les Français.

Le comte était l'âme de la compagnie, le seul lira qui la Dsôsait compacte et imie; s'il manquait, tout manquait & la fois.

Alors un système fut organisé dans Tombre par le seâor Pavo. Ce système consista en démœistrations continudles de la piurt des aventuriers, qui, à chaque heure du jour, venaient ks uns après les autres ex«poser au comte les gri^sles plus ridicules et le menacer de T abandonner. Enfin les cbose en yin-f rent à un tel point, qu'il fallut prendre un parti définitif.

Deux moyens se présentaient.

Le premier, de renoncer aux bénéfices de la vio^ toire d'Hermosillo et de se mettre en retraite sur Guaymas; ce moyen était suggéré an comte par le représentant français le senor dcm Antonio Mondes Pavo.

Le second était d'attendre à Hermosillo, en sa maintenant par la force et même par la terrem* et en d'exposant à soutenir un si^e, les secours qui ne pouvaient tard^ d'arriver de Californie^ où ils s'or-^ ganisaient rapidement, tant la nouvelle de T éclatante victoire remportée par le comie avait éleetrisé ies

cnuiiuu

esprits des aventuriers et enflammé leur imagination.

Ces deux moyens répugnaient également au comte.

Le premier lui paraissait honteux, le second impraticable.

Cependant la situation se tendait de plus en plus et devenait intolérable.

Alors il se passa un fait étrange, que certes, si au lieu d'écrire une histoire nous avions composé un roman, nous aurions été incapable d'inventer.

La compagnie, incessamment excitée par les hypocrites doléances du señor Pavo et par les sourdes manœuvres qu'il employait en était arrivée vis à vis de son chef à une désobéissance complète et presque à une révolte ouverte. Voyant que M. de Prébois- Crancé, trop malade pour agir vigoureusement, était incapable de s'opposer à ce qu'il lui plairait de faire, ils lui signifèrent que s'il ne consentait pas à donner l'ordre de la retraite, ils quitteraient Hennesillo et l'abandonneraient.

Le comte dut s'exécuter.

Le général Guerrero avait engagé sa parole que la retraite ne serait pas inquiétée. Don Luis parvint à obtenir des ordres qui lui répondaient du salut; de ses blessés, qu'il était forcé de laisser en arrière, et, le cœur navré, sans forces et sans courage, on le transporta dans une litière.

Alors une réaction s'opéra parmi les volontaires à la vue de leur chef bien-aimé, réduit à cet état misérable et presque mort

de douleur; ils se pressèrent autour de lui, en lui jurant obéissance et fidélité et lui promettant de se faire tuer jusqu'au dernier pour lui

Un sourire mélancolique glissa sur les lèvres

de son maître.

Le comte, abreuvé d'outrages, avait bu le calice jusqu'à la lie : il n'avait plus foi en ses compagnons.

La retraite commença.

Malgré l'engagement solennel du général, ce fut une suite non interrompue d'escarmouches ; mais un dernier rayon de gloire vint se refléter sur les Français. Les aventuriers, réveillés par l'odeur de la poudre, retrouvant toute leur énergie pour repousser victorieusement les attaques des Mexicains, qu'ils contrainquirent à s'éloigner honteusement et à renoncer à les inquiéter plus longtemps*

La compagnie d'infanterie à trois lieues de Guaymas, résolue à s'ouvrir passage et à entrer le lendemain de gré ou de force dans ce port.

Le comte, un peu ranimé par l'espoir d'un combat prochain, s'était endormi après avoir fait tous ses préparatifs.

Vers minuit on le réveilla en lui annonçant des parlementaires.

Ces parlementaires étaient le sergent Pavo et un négociant de Guaymas. Ils venaient de la part du général Guerrero. Ils étaient porteurs d'un armistice de quarante-huit heures et d'une lettre

du général, qui pria instamment le comte de se rendre auprès de lui, afin de traiter directement de la paix.

— Je consens à l'armistice, répondit le comte. Que le général m'envoie une escorte, je me rendrai auprès de lui.

Ses compagnons se récrièrent :

— Pourquoi ne pas prendre votre cavalerie? lui dit l'un d'eux.

\ 278 cxJiiraiixA.

"— A quoi bon répondre-il avec découragement, c'est à moi seul qu'on en veut ; si c'est un piège qui m'est tendu, eh bien^ j'y tomberai seul.

Les aventuriers insistèrent, il fut inébranlable.

— Nous ne nous entendons plus, leur dit-il.

Se retournant alors vers les parlementaires :

• — Retournez^ à Guaymas, messieurs, et veuillez dire au général Cuerrero que je le remercie et que j'attends son escorte.

L'escorte arriva en effet au point du jour, et le comte partit après avoir jeté un dernier et triste regard sur ses compagnons, qui assistaient à son départ le cœur serré et les larmes aux yeux*

Désormais le divorce était accompli entre la compagnie et son chef. ^

Le général Guerrero, à son entrée à Guaymas, fit rendre au comte de Prébois-Cranôé les honneurs dus à un général en chef.

Don Luis sourit avec dédain. Que lui importait ce vain appareil !

Le comte et le général eurent entre eux une longue conversation. . '

Le général n'avait pas renoncé à ses projets de séduction. Comtoe la première fois, don Luis répondit par un refus positif.

La compagnie était désormais livrée sans défense aux machinations du senor Pavo. Cet homme ne perdit pas de temps ; d'après ses conseils, les aventuriers dé^utèrent vers le comte, avec ordre d'en finir et de traiter coûte que coûte, deux matelots ignorants oonune des carpes. .

Ces deux émissaires avaient été choisis par le

GURoMIUA. 9,79

señior Pavo ; l6 digne hoBome savait bien ce qu'il faisait.

Les deux marins se présent^oraient au comte, qui leur fit dire qu'il ne pouvait les recevoir en ce moment, et qu'il les. priaient d'attendre un peu.

Les ambassadeurs, froissés dans leur amour-propre» et gonflés de l'importance de la mission dontils étaient chargés, quittèrent immédiatement la maison du comte» en jurant contre son insolence y et s'en allèrent tout droit à la maison du général Gueirero.

Celui-<ii, prévenu d'avance, savait ce qui arrive- Wt ; il les attendsut avec impatience*

n les fit entrer aussitôt qu'ils eurent décliné leurs noms, les reçut de la façon la plus gracieuse; puis, lorsqu'il les eut ainsi enivrés de fumée, il les fit si-[^] gner — c'est apposer une croix que nous devrions presque dire — un traité par lequel ils reconnais-

saient qu'ayant été lâchement trompés et abandonnés par leur chef, ils s'engageaient à mettre bas les armes et à quitter le pays moyennant la somme de onze mille piastres , c'est-à-dire à peu près cinquante-cinq mille francs; il faut avouer que c'était pour rien et que le général Guerrero faisait une bonne affaire, d'autant qu'il lui restait les armes de la compagnie. Oh ! les Mexicains sont de fameux nés et surtout de bien profonds lâches : -

Ne pouvant vaincre la compagnie, les Mexicains ravalent accepté à deux misérables par l'entremise d'un tiers dont le devoir était de la défendre* . Ainsi la compagnie a survécu s'était suicidée elle-même; elle avait seule opéré sa dissolution, sans même avoir cherché à revoir ce chef qui avait été son

GUBMnixA

idole, et qu'elle abandonnait, se tordant sur un lit de douleur.

Nous devons constater pour l'honneur des plénipotentiaires français que, dans le traité qu'ils avaient signé, la liberté du comte avait été formellement garantie.

Maintenant, par quel concours inouï de circonstances le comte, dans une position aussi critique, avait-il été abandonné ainsi de tous ses amis?

Comment le général Guerrero, son ennemi acharné, s'était-il montré si bénin et presque généreux à l'égard de don Luis lors des derniers événements que nous avons rapportés ?

C'est ce que nous allons expliquer ; mais pour cela il nous faut reprendre les événements de plus haut et revenir à Valentin et à ses compagnons, que nous avons Isûssés galopant à toute bride sur la route de l'hacienda.

La route ^Hermosillo à l'hacienda ÛA Hitagro est parfsute-ment tracée, droite et large dans tout ^n parcours*

Bien que là nmt fût sombre et sans lune, comme le cinq cavaliers galopiâent de front, il leur aurait été impossible de dépasser don Cornelio sans le voir s'ils l'eussent rencontré dans le trajet, mais ils at-^ teignirent Thacienda sans en avoir eu de nouvelles.

La route avait été tellement foulée dans tODS lips sens depuis quelques jours, soit par les Françia^ soit par les Mexicains, qu'il fat imposs3>le à ces cbasseurs expérimentés de distinguer ou de relever aucune empreinte qui servit à les guider dans lètirs recherches,

Les traces de chevaux, de chariots et d*bo^iii^ étaient tellement enchevêtrées les unes dans les ^ires qu'elles étaient complètement indéchiffirabM?', même pour Tœil le plus expérimenté.

A plu^eurs reprises, Yalentin avait essayé, mais vainement, de lire dans ce livre du désert '

Aussi, plus ils avançaient vers le but de leur course, plus les chasseurs étaient-ils inquiets et soucieux.

Il étut environ huit heures du matia lorsqu'ils atteignkent Tbacienda.

Us avaient voyagé toute la nuit sans s'arrêter, autrement que pour chercher les traces de Thomme qu'ils poursuivaient.

L'hacienda était calme ; ^ les peones se livraient à leurs travaux ordinaires ; le ganado paissait en li« beité dans les prairies.

Les chasseurs entrèrent

Don Rafaël se préparait à monter à cheval pour aller, selon toute apparence, faire une tournée aux environs.

Un peon tenait en bride, devant lui, un magnifique mustang qui broyait son m(H^ et piétinait d'im« patience d'être si longtemps maintenu.

Lorsque l'haciendero aperçut les arrivants, il àc^ courut vers eux en les menaçant gatment de sott picote*

B8S GUmiMILLA*

— Ail I dit-il en riant, voilà mes déserteurs de retour. Bonjour, messieurs I

Ceuxsâ, étonnés de c^tte joyeuse réception à laquelle ils ne comprenaient rien^ demeurèrent muets»

Don Rafaël s'aperçut alors de leur air sombre et embarrassé.

. : — Ab I çà^ qu'avez-vous donc ? leur demandat-il sérieusement. Seriez-vous porteurs de mauvaises nouvelles ?

: — E^t-être, répondit tristement Yalentin. Dieu veuille que je me trompé I

r- Parlez, expliquez-vous. Je montais justement à cbeval pour aller en quête cUf^i^ouyelles; puisque vous voilà, c'est inutile.

; Les chasseurs^ échangèrent un r^ard' d'intelligence.

•^ Parfaitement,, nous vous fournirons tous les renseignements que vous déau^rez.

— Tant mieux. D'abord, mettez pied à terre et /entrons dans la maison, nous causerons plus à notre Aise.

Les chasseurs descendirent de cheval et suivirent don Rafaël dans une vaste pièce qui servait de «salon ' et de cabinet à Fbaciendero.

, Lorsqu'ils furent entrés* Valentin s'opposa à ce que la porte fût fermée.

. -r- De cette façon, dit-il> nous ne cr^ndcons pas les oreilles indiscrètes.

— Pourquoi tant de précautions? .

. — ' Je vais vous le dire. Où sont en ce moment ftoça.Luzetdo-na Àngela? ^ ^

— Elles dorment probablement encor^.

CPRUIIIILIA. 28S

^-Très-bien. BiteB-moi, GcBur-Loyal^ n'avec-vous reçu aucune visite depuis vingt-quatre heures ?

— Je n'ai vu âme qui vive depuis le départ du MJDIb de Prébois^Crancé.

— Ah I fit le .chasseur ; ainsi vous n'avez pas reçu 4m courrier cette nuit 7

— Aucun.

— I>e sorte que vous ignorez les événements qui se sont accomplis hier.

— Complètement

. — Vous ne savez pas que le comte a livré bataille? •

— Non,

— Qu'il s'est emparé d'Hermosillo?

— Non.

— Et que l'année du général Guerrero est en complète déroute ? .

— Pas davantage. Ce que vous m'annoncez là est-il donc vrai ?

*

— De la plus grande vérité,

— Ainsi, le comte est vainqueur ?

— Oui, et maintenant il est installé à Hermosillo.

— C'est inouï ! Maintenant, mon ami, que j'ai répondu à toutes vos questions, franchement et sans commentaires, voulez-vous me permettre le plaisir de m'apprendre dans quel but vous me les avez adressées ?

— - Hier, à peine maître d'Hermosillo, le comte a pensé à vous, et probablement aussi à une autre personne ; il vous a expédié un courrier chargé de vous remettre une lettre.

— A moi? y(là qui: est étrange V ce courrier était un homme du pays, sans doute, un Indien ?

iSh CUR^MILLA.

— Non, ce courrier était don ConneSio Meodoza, un gentil-homme espagnol que peut-être tous tous appellerez.

— Certes ! un excellent compagnon, jovial, et pinçant continuellement de la vihuela.

— C'est cela même, dit Valentin d'un ton ironique ; eh bien , cet excellent compagnon jovial et qui pinçait continuellement de la vihuela, mon cher Cœur-Loyal, est tout simplement un traître qui veudait bel et bien nos secrets à l'ennemi.

— Oh I Valentin, il faut être bien sûr pour porter une telle accusation contre un caballero I

— Malheureusement, reprit tristement le chasseur, le plus léger doute à cet égard n'est pas possible ; le comte a entre les mains toute sa correspondance avec le général Guerrero.

— Cuerpo de Cristo .1 s'écria don Rafaël ; ceci est fort sérieux, savez-vous, mon ami ?

— Je sms tellement de votre avis que, malgré la fatigue qui m'accablait, j'ai prié ces messieurs de m'accompagner, et je suis venu à toute bride, espérant le surprendre en route et m'emparer de lui, d'autant plus qu'en sus de la lettre qu'il devait vous remettre, il en a d'autres fort com{>romettantLes adressées à plusieurs personnes influisntes de la province.

— Voilà une ficbeuse affaire» dit le C<sur-Loyal d'un air pensif, Il est évident que le misérable, au lieu de se rendre ici, est allé tout droit livrer ses papiers au général.

— * Cela ne fait malheureusement pas le moindre

doutet

ccAintuxA» 285

— Que fiâi%? murmura madiinalement dou

Il y eut un instant de silence ; chacun songeait au moym à employer pour neutraliser Teffet de cette trahison.

Curumilla et la Tête-d' Aigle se levèrent et se pr^[>arèrent à sortir de la salle.

— Où allez-vous ? leur demanda Yalentin.

— Pendant que leurs frères délibèrent, répondit TAraucan, les chefs indiens iront à la découverte.

— Vous avez raison, chef; aUez, allez, dit le chasseur. Je ne sais pourquoi, ajouta-t-il avec tris^ tesse, mais j'ai le pressentiment d*un malheur»

Les deux Indiens sortirent

— Connaissez^vous le contenu de la lettre que m'adressait le comte ? demanda don Rafaël au bout d'un instant

— Ma fd, non ; mais il est i»*obable qu'il vous faisait part de sa victmre et qu'il vous priait d'amener doBa Angola à Hérmo-siUo. Sans tous les cas, cette missive était assez compromettante*

' — Quant à cela, je m'en inquiète peu \ le général Guerrero y r^ardera à deux Ms avant que de s'at^ taquer à moi.

-^ A quoi bon délibérer A longtemps et peBire inutilement un temps précieux ? Nous n'avons qu'une chose à fûre, c'est de nous

rendre à Hermosillo et d'y conduire doua Angola, dit Belhumeîtf«

<— En effdt, c'est le plus simple, appuya ValeiHio,,

— Oui, fit don Rafaël^ le comte ne pomrra (f^* nous savoir gré de cette démarche*

— Alors, mettons sans plus tarder ce projet à exécution, reprit Belhumeur; pendant que l'Elan-»

8M GoimiUA.

Woir et moi»' ooos ptéptiiefùos toutpoor le Teyage, cchargez-vons, Gcsur-Loyal, d*aimoncer à do&a Aa^ gela la déteraûiiaion que uous ayoos prise»

., -^ Faites dope et surtoat bâtes-vou», dit Vakntin ; je ne sais pourquoi, mais je voudrais déjà être

parti» .'

Sans pins de paroles ils se séparèrent, et le ohaaseur de^eora seul.

Valentin -était malgré lui en proie à une inquiétude poignante; il marchsdt avec agitation dans la salle, s'arrêtant parfois pour prêter Toreille ou pour jeter un regard à travers les fenêtres, comme s'il se fût attenqu à voôr surgir un emiemi.

Enfin, n'y pouyant plos tenir, il sortit ' Les deux chasseurs s'occup^ent activement de lacer les chevaux et de les seller» tandis que des peones amenaient des mules pour transporter les bagages.

. Valçntin sentait son mquiétude augmenter d'instant en instant : il aidait ses compagnons avec une, impatience fébrile et engageait chacun à se bâter.

Une heure s* écoula. Tout étjût prêt, on-n'attenrdait plus que âoui^ .AjÇigela; elle amva accompagnée de dofia Lmz et de don Rafaël.

^^ Enfin I s'écria Yalentin, à cheval I à cheval et partons I

— partons^ répéterait les assistants.

Chacun se mit en selle.

Tout à coup, un grand bruit se fit entendre au dehors, et Guru-milla parut :les traits décomposés, la poitrine haletante.

— Fuye;^:! fuyez. l s',écria-t-U, ils arrivent. . — En avant I s'écria Yalentin,

«URUMILLA. SW

Mais tfn obstacle insurmontable se dressa deraàl èiix. Au moment où ils allaient franchir la porto àt Fhacienda, elle se trouva subitement encombrée-par les bestiaux que les peones ramenaient es toate b&lè des champs, probablement afin d'éviter qa^ûà Qè fussent enlevés par les mârandeiirs.

Les pauvres bêtes se pressaient toutes à la p(»t^ comme pour enti'er k la fois, en poussant de lasîentables mugissements, et piqués par derrière parles peones.

Il était inutile de solder i sortir avant que tout le ganado fût rentré ; l'obliger à rétrogader afin de débarrasser la porte, il n'y

faHait pas songer. Aussii bon gré, mal gré, les fugitifs furent-Ils
eontraï&tp d'attendre.

Valentin était comme fou de colère. •

— Je le savais 1 je le savais I murmurait-il d'une voix étran-
glée, en serrant lés poings avec rage.

Enfin, au bout de près d'une heure, csr don Miguel possédait
de nombreux troupeaux, la porté tf ouvrît:

— Aflons, au nom dn cîêl î s'écria Vdentîn.

— Il est trop tard, dit la Tête-d' Aigle en apparaissant tout à
coup sur le seuil de la porte.

— Malédiction 1 hurla le chasseur, et il se prédi* pita en
dehors.

Le chasseur jeta un regard autour de lui et poussa un cri de
découragement. ,

L'hacienàa était complètement cffimée par plus de cinq cents
cavaliers mexicains, au milieu desquels on distinguait le général
Guerrero»

— Oh î le misérable traître ! s'écria le chasseur

'— Voyons, ne fious laissez pas abattre dit iè

1\$8 Gçaoïiiiu.

Cfl»ir-*Loyâl; cuerpo de Cristo! il u'y a pas assez longtemps
que j'ai renoncé à la vie du désert pour en avoir oublié les ruses.
Ne donnons pas à ces gens le temps de se reconnaître : cbar-
geoavles et faisons une trouée 1

— Non, dit avec autorité Valentin, cela ne se peut Fermez et barricadez la porte, Belbumeur.

Le Ganadi[^] se bâta d* obéir.

— Mais... fit don Rafaël.

— Cœur-Loyal, reprit Valentin, vous n'êtes plus maître d'agir à votre guise et de vous jeter dans des entreprises désespérées, vous devez vivre pour votre femme et vos enfants : d'ailleurs, pouvons-nous exposer doua Angela à êtt*e tuée au milieu de nous ?

— C'est vrai, répondit-il. Pardonnez-moi, j'étais foui

— Ob I s'écria dona Angela, que m'importe de mourir, si je ne dois pas revoir celui que j'aime?

— SeTiorita, dit sentencieusement le cbasseur, lais[^]z les événements smvre leur cours : qui sait s'il ne vaut pas mieux qu'il en soit ainsi? Quant à présent, reuti[^]zdans la maison, et laissez-nous con- Âme cette aflaïre.

— Venez, mon enfant, venez, lui dit affectueusement doua Luz, votre présence est inutile icl[^] et peut-être que bientôt elle sera nuisiUe.

— Je vous obéis, sefiora, répondit tristement la jeune fille.

Et elle s'éloigna à pas lents[^] appuyée sur le bras de dona Luz, qui Im prodiguait toutes les consolations que lui dictait son cœur.

Don Rafaël avait donné Tordre à tous ses serviteurs de s'armer et de se tenir prêts à opposer une

as%vmwu SâO

vigoureme résislance, si l'hacienda étoit attaquée, éventuellement à laquelle, d'après les mouvements ordonnés par le général à ses troupes, on devait s'attendre d'un moment à Tauti[^].

Les peones de Thacienda étaient nombreux, déjà voués à leur maître ; la lutte menaçait d'être sérieuse- Tout à coup on frappa à coups redoublés contre la porte.

Valentin, qui, depuis quelques minutes, semblait profondément réfléchir, se pencha à l'oreille de don Bafa[^]l et lui dit quelques mots.

— Ohl répondit celui-ci, c'est presque une lâcheté que vous me proposez, dit-on Yalentin.

— Il le faut dit le chasseur avec insistance.

Et pendant que le Cœur-Joyal se dirigeait d'assez mauvaise humeur vers la porte, il entra vivement dans la maison.

Don Rafaël ouvrit un guichet pratiqué dans la porte et demanda qui était là et ce qu'on voulait; puis, au grand étonnement de tous les assistants, après avoir^{*} parlementé quelques instants avec ceux qui demandaient si péremptoirement à entrer, il ordonna de débarricader la porte et de Touvrin . En un instant, elle fut ouverte.

Le général parut alors accompagné de plusieurs officiers et s'avança résolument dans l'intérieur.

— Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, général; nous j'ignorais que ce fût vous, lui dit don Rafaël.

— Garamba, amigo, répondit le général en souriant tout en jetant un regard autour de lui : vous avez une nombreuse garnison ici, à ce que je vois ?

— Depuis les derniers événements qui ont eu lieu

cQunauia

en SoQora ; les routes sont infestées de maraudeurs,

dit don Rafaël ; il est bon de prendre certaines précautions.

Le général hocha la tête.

« Fort bien » caballero, riposta-t-il sèchement ; mais . il ne me plait pas à moi de voir tant d'hommes armés sans motif légal. Jetez vos armes, messieurs.

Les peones regardèrent leur maître : celui-ci se mordit les lèvres mais il le fit signer d'obéir.

Toutes les armes furent alors jetées sur le sol.

— J'en suis fâché » dit don Rafaël, mais je vais laisser une garnison dans votre hacienda. Vous et toutes les personnes qui sont ici, vous êtes mes prisonniers, préparez-vous à me suivre à Guaymas.

— Écoutez ainsi que vous me récompensez de vous avoir introduit dans ma maison, dit amèrement don Rafaël.

— J'y serais entré de gré ou de force, reprit sévèrement le général et » maintenant, faites venir ma fille à l'instant »

— Me voici, mon père, dit la jeune fille en apparaissant sur les marches supérieures du perron.

Dona Angola descendit lentement dans la cour, marcha vers son père et s'arrêta à deux pas de lui.

— Que me voulez-vous ? lui dit-elle.

— Vous intimerez l'ordre de me suivre, répondit-il sèchement.

— Je ne puis faire autrement que de vous obéir, reprit-elle. Seulement, vous me connaissez, mon père, ma résolution est inflexible. J'ai entre les mains les moyens de me soustraire à votre tyrannie lorsqu'elle me paraîtra trop lourde à souffrir. Votre conduite réglera la mienne » Maintenant, partons

CUBTJMIU: fîh

La seule affection qui restait vive et pure dans le cœur de rarebitieux, c'était son amour pour sa fille, mais cet amour était immense, sans bornes. Cet homme, qui ne reculait devant aucune action, si cruelle qu'elle fût pour atteindre le but qu'il s'était proposé, tremblait devant le froncement de sourcil de cet enfant de seize ans qui, sachant le pouvoir tyrannique qu'elle exerçait sur son père, en abusait sans scrupule. De son côté » don Sébastien connaissait la volonté de fer et le caractère indomptable de sa fille. Aussi tremblait-il intérieurement en écoutant sa froide déclaration, bien qu'il n'en laissât rien paraître.

11 se détourna d'un air de dédain et donna l'ordre du départ.

Un quart d'heure plus tard, tous les prisonniers étaient en route pour Guaymas, et il ne restait dans l'hacienda que le général don Ramon et dona Luz, surveillés par une garnison de cinquante hommes, commandée par un officier qui avait ordre de ne les laisser communiquer avec personne.

Valentin, en voyant le général sitôt remis de sa défaite, avait jugé la position d'un seul coup : avec sa perspicacité habituelle, il avait compris que, grâce à la trahison de don Comelio, les peuples se soulèveraient pas, que les hacenderos qui avaient engagé leur parole au comte resteraient à l'écart que la révolte avorterait, et que le comte, malade et abandonné de tout le monde, en serait peut-être réduit bientôt à traiter avec l'homme qu'il avait vaincu. Voilà pourquoi il avait engagé don Rafaël à ne pas tenter une résistance inutile qui n'aurait pu que le compromettre, et du même coup il avait persuadé à

doña Angda de feindre de consentir à accepter les conditions de son père et à retourner avec lui.

On voit que le chasseur avait bien raisonné et que ses prévisions étaient justes.

Cependant il s'était trompé en supposant qu'il parviendrait à avertir son frère de lait de ce qui s'était passé : les ordres donnés par le général à l'égard des prisonniers furent exécutés avec une si grande ponctualité qu'il lui fut impossible même de donner des nouvelles au comte.

Maintenant que nous avons rapporté les faits qui s'étaient passés à l'hacienda, nous reprendrons notre récit et nous arriverons au dénouement de ce long drame»

Betow élu Sanglier imr lu ateiite»

C'est à Guaymas que nous irions le lecteur de nous suivre un an environ après les événements que nous avons rapportés dans notre dernier chapitre.

Un homme, revêtu du costume militaire se rapprochant beaucoup de l'uniforme mexicain, se promenait de long en large, les bras derrière le dos, dans uu salon somptueusement meublé*

Cet homme paraissait être fortement préoccupé ; ses sourcils se fronçaient, et parfois il jetait, d'un air d'impatience, les yeux sur une pendule placée sur une console»

Cet homme attendait évidemment quelqu'un qui

omiMiitA* tôt

n'arrivait ^as, son impatience et sa mauralse humeur croissaient d'instant en instont; il Tenait de reprendre son chapeau jeté sur un meuble, proba* blement dans Tintention de se retirer, lorsqu'une porte s'ouvrit et un domestique annonça:

; — Son Excellence le général don Sébastian Guerrero.

— Enfin ! grommela entre ses dents le visiteur. , lig général parut. Il était en grand uniforme.

- — Pardonnez-moi, mon cher comte» dit-il d'un ton affectueux, pardonnez-moi de vous avoir fait aussi longtemps attendre ; j'ai eu une peine infinie h pie débarrasser des importuns qui m'obsédaient; enun me voici tout à vous et pi'êt à écouter avec Fattention convenable les communications qu'il vous plaira de me faire.

— Général, répondit le comte, deux motifs m'amènent aujourd'hui : d'abord le désir d'obtenir de vous une réponse claire et catégorique au sujet des propositions que j'ai eu l'honneur de vous faire il y a déjà quelques jours ; ensuite les plaintes que j'ai à vous adresser au sujet de certains faits fort graves qui ont eu lieu au préjudice du bataillon français, et dont sans doute, ajouta-t-il avec une certaine ironie dans la voix, vous n'avez pas eu connaissance.

— En voici la première nouvelle, monsieur le comte; croyez que je suis résolu à rendre bonne et entière justice au bataillon français, à me louer de son organisation, tant à cause de la bonne conduite de tous ses membres indistinctement, que pour les services qu'il n'a cessé de rendre.

sot cimDMiuub

de- bonnes paroles, général pourqu'il faut qu'elles soient stériles?

— Vous TOUS trompez, comte; bientôt j'espère vous prouver le contraire. Mais laissons cela quant à présent et venons aux griefs dont vous avez à vous plaindre. Expliquez-vous»

Les deux personnes qui causaient sur ce ton ami et se prodiguaient les sourires étaient, l'un le général Guerrero, l'autre le coiffeur Louis de Prébois- Cracé, ces deux hommes que nous avons vus ennemis si acharnés.

Que s'était-il donc passé depuis le traité de Guaymas? Quelle raison assez puissante leur avait fait oublier leur haine? Quelle communauté d'idées pouvait-il exister entre eux pour avoir produit un changement si extraordinaire et si inexplicable ?

C'est ce que nous demandons au lecteur la permission de lui expliquer avant d'aller plus loin, d'autant plus que les faits que nous allons rapporter montrent le caractère mexicain dans tout son jour.

Le général, après le succès du traité de Guaymas et la façon dont, grâce à la trahison de don Comelio, le soulèvement des peuples avait été arrêté, eût avoir complètement gagné sa cause et être à tout jamais débarrassé du comte de Prébois-Crancé.

Celui-ci, malade presque à l'extrémité, incapable de rassembler deux idées, avait reçu l'ordre de quitter immédiatement Guaymas.

Ses amis, rendus à la liberté après la signature du traité, s'étaient hâtés de se rendre auprès de lui. Valentio l'avait fait transporter à Mazatlan, où le comte s'était peu à peu rétabli; puis tous deux étaient partis pour San-Francisco, laissant en

CUIMUMULA. SSA*

Sonora Gurunulla, chargé de les tenir au courant de»

événements, . ;

Le général s'était jadis un mérite auprès de sa fille et la gagnait avec laquelle il avait traité le comte \ puis il l'avait, en apparence, laissée libre de ses actions, espérant qu'avec le temps elle oublierait son amour et consentirait à seconder certains projets qu'il ne lui laissait pas encore entrevoir, mais qui consistaient à la marier à un des personnages les plus influents du Mexique. , ' ,

Cependant, des mois s'étaient écoulés; le général, qui comptait sur l'absence du comte et surtout sur le manque de nouvelles de lui, pour guérir sa fille de ce qu'il nommait sa folie passion, fut tout étonné lorsqu'il voulut, un jour, causer avec elle des projets qu'il nourrissait en secret et du mariage qu'il projetait pour elle, de l'entendre lui répondre nettement ceci.

— Mon père, je vous ai dit que j'épouserai Je comte de Pré-boiè-Craneé , nul autre n'obtiendra ma main , vous-même aviez consenti à cette union, je me considère donc comme liée à lui , et tant qu'I vivra je lui demeurerai fidèle.

* Le général fut d'abord assez interloqué de cette réponse. Bien qu'il eonnût la fermeté du caractère de sa fille, il était loin de s'attendre à une persistance si obstinée. Cependant au bout d'un instant il, reprit sa présence d'esprit, et se penchant vers elle il l& baisa au front en lui disant avec une feinte bon* homie : . .

-^ Allons^ méchant enfant, le vois qu'il faut que je fasse ce que tu veux, quoiqu il lïi'en coûte, boanoiQiiPf ^ Sic^i. j^ tâcl^ray j'essaierai» il

SM CUAUMIUA.

ne tiendra pas à moi <iue tu revoies celui que tu aimes.

— Oh t mon père» serait-il possible? 8*écrit-«lle avec une joie qu'elle ne put contenir» parleriez-vous sérieusement ?

— On ne peut plus sérieusement, mauvaise» ainsi séchez vos larmes» reprenez votre galté et vos belles couleurs d'autrefois.

— Ainsi je le reverrai ?

— Je te le jure»

— Ici?

— Oui» ici» à Guaymas.

— Oh I s'écria-t*-elle avec élan, en lui jetant les bras autour du cou» et Tembrassant avec tendresse» en même temps qu'elle fondait en larmes» oh I que vous êtes bon, mon père» et que je vous aimerai si vous faites cela 1

— Je le ferais te dis-je» répondit-il» ému malgré lui de cet amour si vrai et si passionné.

Le général avait déjà formé son plan dans sa tête^ plan que nous allons voir se dérouler dans toute sa lûdeun

De la réponse que sa fille lui avait ûit»^ don Se* bastian n'avait retenu que ceci :

Tant que h comte vivra, fe ttd demeurerai fidéie.

La pauvre doiia Angela venait sans tfeà douter de aire germer dans le cerveau de sxm ptoa le plus horrible projet qui se puisse imaginer.

Deux jours plus tard» Gumurilla partait pour San-Frandsco» chargé d'une lettre de la jeune fille pour le comie» lettre qvd devait avoir une infeem^e

immense sur les déterminations ultérieures de don Luis.

Les Mexicains avaient été si magnifiquement battus par les Français à Hermosillo, qu'Us avaient conservé d'eux le phis touchant et le plus respectueux souvenir. Le général Guerrero, qui, ainsi que le lecteur a été à même de le voir, était rempli d'imagination, avait fait une réflexion pleine de logique et de bon sens à

ce sujet; il s'était dit que si les Français avaient battu à plate couture les Mexicains[^], qui, on le sait, sont des sold[^]its extrêmement redoutables, à plus forte raison ils battraient les Indiens, et même au besoin les yankees, ces gringos, comme les nom^{*} ment les Sud-Américains, dont ils ont une terreur affreuse, et qu'ils s'attendent à chaque instant à voir envahir le Mexique. En conséquence de son raisonnement, le général Guerrero avait formé à Guaymas même un bataillon entièrement composé de volontaires français commandés par des officiers français, et dont le service se borna provisoirement à faire la police du port et à maintenir l'ordre dans la ville.

Malheureusement, le chef de ce bataillon, officier probe et bon soldat, n'était peut-être pas complètement l'homme qui aurait dû se trouver à la tête de ces volontaires. Ses idées un peu étroites et mesquines n'étaient pas à la hauteur de la position qu'il occupait, et des mésintelligences graves ne tardèrent pas à éclater entre les Mexicains et les étrangers, mésintelligences probablement encouragées en dessous main par certaines personnes influentes, mais qui placèrent le bataillon, malgré l'esprit conciliant de son chef et les efforts qu'il tenta pour rétablir le

-296 aujourdhui

Un accord, à une position assez mauvaise et qui naturellement devait s'aggraver de jour en jour.

Deux partis se formèrent dans le bataillon : l'un, hostile au commandant[^] parlait avec affection du comte, dont le souvenir était encore palpitant en Sonora, regrettait son absence et formait des vœux[^] pour son retour ; l'autre, sans être dévoué au commandant, lui restait cependant attaché à cause de son honneur

du drapeau; mais le dévouement était tiède, et nul doute que s'il arrivait un événement imprévu, ces hommes se laisseraient entraîner par les circonstances.

Sur ces entrefaites, le général Alvarez s'était prononcé contre Santa- Anna, président de la république, et appelait à la révolte tous les chefs de corps disséminés dans les provinces.

Le général Guerrero hésitait, . ou du moins semblait hé^{ter} à se déclarer pour l'un ou l'autre.

Tout à coup on apprit avec étonnement, presque avec stupeur, que le comte de Prébois-Crancé avait débarqué à Guaymas.

Voilà ce qui était arrivé :

Aussitôt après sa conversation avec sa fille, conversation que nous avons en partie rapportée, le général avait été faire une visite au s^{nor} don Antonio Mendez Pavo : cette visite avait été longue, les deux personnages avaient longtemps et secrètement causé ensemble; puis le général avait regagné sa maison en se frottant les mains»

Cependant le comte était à San-Francisco, triste

et soipbre, honteux dⁿⁱ résultat d'une expédition si

bien commencée, furieux contre les traîtres qui

.rayaient fait avorter, et, avouons-le^{brûlapt},

jnalgpé I^{sagei?} exhortations de Val^{tia} ;; de pi'endre sa revanche. . . '

. De plusieurs côtés à la fois, des personnes iûr fluentes engageaient le comte à faire une seconde expédition; on lui proposait

T argent nécessaire pour acheter des armes et enrôler des volontaires ; Louis avait eu des entrevues secrètes avec deux aventuriers hardis, le colonel Wîdker et le colonel Fremont, qui plus tard se porta ^candidat à la présidence des Etats-Unis. Ces deux hommes lui avaient fait des o&es avan^euses, mais le comte les avait repoussées, grâce à la .toute-puissanté intervention du chasseur;

Cependant le comte était tombé dans une mélancolie noire ; lui ^ doux et si bienveillant était devenu cassant, sardonique ; il doutait de Jui. et des autres» Les trahisons dont il avait été victime avaient aigri son caractère à un point tel que ses meilleurs amis commençaient à s'inquiéter sérieusement.

^ . Jamais il ne parlait de dona Angela, jamais son nom n'arri-vait de son ccsur à ses .lèvres; mais sa main cherchait souvent sur sa poitrine la relique qu'elle lui avait donnée lors de leur pre-mière rencontre, et quand il était seul, il la baisait aveis amour en versant des larmes.

L'arrivée de Curumilla à San-Franciaco produisit un véritable coup . de théâtre ; ie comte parut subiteu^nt avoir recouvré toutes ses espérances et toute» aes illusions, le sourire reparut sur ses lèvres et de fugitifs reflets de gaîté éclairèrent, son. front»

A la suite de Curumilla arrivèrent deux hommes que nous ne nommerons pas afin de ne pas souiller les pages ie ce livre, ~

SOO amuMitu*

Ed qoelques jonre ces hommes, sirfyast sans doute les instruc-tions qu'ils avaient reçues, s^empa^» Tèrent complètement de

l'esprit du comte et le re-* jetèrent dûs le torrent dont son frère de lait avsdit eu tant de peine à le retirer.

Un soir que tous deux étaient assis dans la chambre d'une maison qu'ils habîtaieut en commun, ils fumaient après avoir pris leur repas.

— Tu viens avec moi, n'est-ce pas, frère? dit le comte en se tournant vers Yalentin.

— Tu pars donc déddémentf répondit celui-ci avec un soupir.

— Que faisons-nous ici?

- — Rien, c'est vrai ; la vie m^y pèse comme à toi, mais nous avons devant nous le désert sans bornes, les immenses horizons des prairies ; pourquoi ne pas reprendre notre heureuse vie de chasse et de liberté, au lieu de se fier aux fallacieuses promesses de ces Mexicains sans cœur, qui t'ont déjà fait tant souffrir et dont les infîmes trahisons ' t'ont conduit où tu en es?

— Il le faut, reprit le comte avec résolution.

— Ecoute, dit Yalentin, tu n'as plus cet enthousiasme ardent qui te soutenait dans ta première expédition ; la foi te manque ; toi-même, tu ne crois pas à la réussite.

— Tu te trompes, frère; aujourd'hui plus qu'à cette époque, je suis certain du succès, car j'ai pour auxiliaires ceux-là même qui jadis étaient mes ennemis les plus acharnés.

Yalentin partit d'un éclat de rire railleur, \ — Tu en es encore là? lui dit-il.

Le comte rougit.

CURUMÎUA. SOI

— Eh bien, non, dit-iU Je ne te cacherais rien. Mon destin m'entraîne; je sais que ce n'est pas i la conquête, mais à la mort que je marche t Mais, peu m'importe, il le faut, je veux la revoir ! Tiens, lis.

Le comte tira de sa poitrine la lettre que lui avait apportée Curumilla et la remit à Yalentin.

Celui-ci la lut.

— Bien, dit-il. Je préfère que tu sois franc avec moi. Je te suivrai.

— Merci! mon Dieu, ajouta-t-il avec mélancolie, Je ne me fais pas illusion ; je connais ce vieux proverbe latin qui dit : Non bis in idem; ce qui une fois est manqué Test pour toujours ; je ne me laisse pas tromper par les protestations hypocrites du général Guerrero et de son digne acolyte le senor Pavo ; je sais parfaitement que tous deux me trahiront à la première occasion. Eh bien, soit 1 j'aurfii revu celle qui m'attend, qui m'appelle, qui est tout pour moi, enfin ; si Je tombe j'aurai une mort digne de mm, la route que J'aurai tracée, d'autres plus heureux la sui-^ vront et porteront la civilisation dans ces contrées que toi et moi nous avions rêvé de rendre libres.

Valentin ne put s'empêcher de sourire tristement à ces paroles, qui résumaient complètement pour lui le caractère du comte, composé étrange des éléments les plus divers et où la passion, l'enthousiasme et Torgueil s'entre-choquaient comme à plaisir.

Le lendemain Louis ouvrit des bureaux d'enrôlement, et quelques jours plus tard il s'embarquait sur une goélette avec ses volontaires.

Le voyage commença sous de mauvais auspices, les aventuriers firent naufrage ; sans Curumilla» qui

le sauva au péril de sa vie, ce n'était fait du compte. • Les aventuriers demeurèrent une douzaine de jours abandonnés sur un îlot.

— Des Romains auraient vu un présage dans notre naufrage, dit le comte en soupirant, et ils auraient renoncé à une expédition si malheureuse[^]nt commencée.

— Nous serions sages de suivre l'exemple, répondit Valentin avec tristesse, il en est temps encore.

Le comte haussa les épaules sans répondre, Quel (ques jours plus tard ils arrivèrent à Guaymas.

Le sefior Pavo reçut amiablement le comte et voulut lui-même le présenter au général.

• — Je veux faire votre paix, lui dît-il.

Don Luis[^]se laissa conduire* Le cœur lui battait en songeant qu'il allait peut-être revoir doua Angola.

Il n'en fut rien.

Le général fut extrêmement gracieux pour le comte; il lui parla avec une feinte franchise et parut prêt à accepter ses propositions.

Don Luis lui amenait deux cents hommes, des armes, et mettait son épée à sa disposition, s'il avait l'intention de se joindre au gouverneur-général Alvarado»

Le général Guerrero, sans répondre positivement à ces avances, laissa cependant voir qu'elles ne lui déplaisaient pas; il alla même plus loin, car il promit presque au comte de lui donner le commandement du bataillon français, promesse que le comte eut de son côté l'air d'accueillir avec le plus grand plaisir»

; Cette entrevue fut suivie de plusieurs autres, où,

CURIJ11111.A^ SOS

à part les protestations sans nombre :<]Que le général produisa au comte, celui-ci ne put rien obtenir, excepté une espèce d'autorisation tacite d'exercer, d'accord avec le chef du bataillon, le commandement des volontaires.

Cette autorisation ôta du reste plus nuisible qu'utile au comte, car elle indisposa contre lui une grande partie des Français, qui ne voyaient qu'avec peine le nouveau chef que le général prétendait leur imposer. -

Depuis huit jours que le comte était à Guaymas, le général ne lui avait pas dit un mot de doña Ana, et il lui avait été impossible de la voir.

Le jour où nous le retrouvons chez don Sebastian, les choses, entre les habitants et les Français, en étaient arrivées à un tel point qu'une répression immédiate était urgente, afin d'arrêter peut-être de grands malheurs. Plusieurs Français avaient été tués, deux avaient même été poignardés en pleine rue; les citoyens et les habitants proféraient de sourdes me-

nacés contre les volontaires, il y avait dans l'air ce je ne sais quum qui présage les grandes cata^.* trophes, et que l'on ressent sans qu'il aoh; possible de l'expliquer^

Le général feignit de ressentir vivement Tinsulte faite aux Fnmçais^; il promit au comte que bonne et. prompte justice serait faite et que les assassins se^* raient arrêtés. >

La vérité était que legénéral, avant que de frapper le grand coup qu'il méditait, voulait laisser arrivée lés nombreux renforts ^u'il attendait ^'fiermosilkir aTm d'écraser les Français et qu'il ne cboxbait qu'à: gagner du temps. • ' i

8oA cv%vmtiA*

Le comte fleretinu

Le lékidemain les insnites reommeiicèrent ; les Français aperçurent, se provenant et se. paradant dans les mes» les assassins que la veille le général avait promis de punir.

Alors une sourde fomentation commença à agiter le bataiUon et une nouvelle députation» à la tête de laquelle fut placé le comte, fut envoyée au général.

Le comte demanda péremptmrement que justice fût rendue, que deux canons fussent livrés au bataillon pour sa sûreté, et que les civicos fussent inniédiatafnent désarmés, car c'étaient surtout oes hommes, gens sans aveu, pour la plupart sortis de b lie du peuple, qui occasionnaient tous tes désordres.

Encore une fois, le général protesta de son bon vouloir pour les Français, leur promit de leur remettre d^K canons, mais il ne voulut pas entendre parler du désarmement des civicos^ disant

qifô cel acte pourrut indisposer la population et produire un mauvais effet.

En accompagnant les Français jusqu'à la porte de son salon, il leur annonça que pour leur prouver la confiance qu'il avait en eux, il irait lui-même et sans suite écouter leurs griefs à leur caserne..

La démarche qu'il tentait le général était hardie, par cela même elle devait réussir, surtout avec des Français, 'connaisseurs en bravoure et justes appréciateurs de tout ce qui est audacieux.

Le général tint sa promesse, il se rendit en effet au quartier français, malgré les recommandations de ses officiers ; il répondit même à ce sujet un mot qui prouve combien il connaissait le caractère de la poire nation et celui du Comte

Un colonel, entra alors» lui remontra l'impudence de se livrer ainsi sans défense entre les mains d'hommes exaspérés par les vexations de toutes sortes qu'ils souffraient depuis si longtemps.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, colonel, les Gaulois ne ressemblent nullement aux Mexicains; chez eux le point d'honneur est tout. Je sais fort bien qu'on agitera la question de me retenir prisonnier ; mais il est un homme qui n'y consentira jamais et qui me défendra quand même ; cet homme est le comte de Prébois-Crancé.

Le général avait deviné juste, tout arriva comme il l'avait dit; ce fut le comte qui s'opposa avec énergie à son arrestation, qui déjà était presque résolue.

Don Sébastien sortit comme il était entré, sans que nul osât faire entendre une parole de reproche contre lui ; au contraire, grâce à la mielleuse éloquence dont il était doué, il parvint à retourner si bien les esprits en sa faveur, que chacun l'accabla de protestations de dévouement et qu'on lui fit presque une ovation.

Le résultat de cette audacieuse visite fut infaillible pour le général ; car, grâce à Teffet qu'il était parvenu à produire sur la masse des volontaires, la division se mit entre eux aussitôt après son départ, et ils purent plus s'entendre ; les uns voulaient la paix quand même, les autres demandaient la guerre à grands cris, soutenant qu'on les trompait et qu'ils seraient encore une fois dupes des Mexicains.

Ceux-là avaient raison, ils voyaient juste ; mais, ainsi que cela arrive toujours, ils ne furent pas écoutés, et pour en finir on prit un moyen mixte, ce qui est toujours mauvais en pareille circonstance, c'est-à-dire qu'on institua une commission chargée de s'en occuper.

IM coEimiixâ.

témelte avec le gouvernement pour régler les intérêts dubalailon.

Comme on le voit, l'Union était bourrée ; une étincelle suffisait pour allumer un incendie immense.

^^•^rmmmm

fN w » m » iiffm oïit 4m im Win*

\ Il était nuit dans une petite maison de Guaymits, Louis et Valeutin causaient avec la lueur d'un maigre candil qui ne répar-

daît qu'une cUu^{té} iumeuse et tremblotante ; ils discutaient entre eux les moyens à employer pour brusquer le déno^lment des s(»n* bres machinations dans lesquelles, avec un art diabolique, le général Guerrero était parvenu à les euvdopper, tandis que dans un coin de la salle Gurumilla dormait pasiblement,

«— Je l'avais prévu, dit Valentin ; maintenant il est trop tard pour reculer, U faut agir énergique* ment; sans cela, (u es perdu*

-^ Eb I mon ami* |e h suis de toutes laçons,

-T- Allons, v[^]-ttt u[^]intenant te laisser abattra quand a sonné rbeuro du danger?

. -^ Ce n'est pas lui que je redoute, il sera 1[^] bien» venu. Je vendrais mourir, frère.

— Voyons, sois homme ; rq3>rends courage. Seulement, bâte-toi. Asqu remarqué ces armes et cee munitions qui arrivent continuellement? Crois-moi, finissons-en, d'une façon ou d'autre, le plus tôt pw»ibïe, ,

r —Oui; je' sais comme toi que le général tious trompe ; maie ces volontaires ne sont pas ceut que j'avais à Hermosillo. Ceux-ci hésitent, ils ont peur, que sais-je? Lear commandant est incapable d'agir; c'est un homme mon et sans initiative. Avec de pareils gens, nous n[^]arriverons à rien.

— J'en ai peur; cependant mieux vaut savoir à quoi s*en tenir tout de suite que de continuer plus longtemps à demem*er dans une telle incertitude.

— Demain, les délégués doivent aHer trouver le général.

— Qu'ils s'dllent trouver le diable, ils seront au moins certains d'avoir nno réponse catégorique, dit Valentin avec impatience.

En ce momentt deux coups légers lurent frappés à la porte de lame,

— Qui peut venir si tard? dit le ccmite, je n'at^ tends peraonne.

— C'est égal, voyons toujours, fit Valentin; ce sont souvent ceux qu'on n'attend pas qui sont les plus agréables à recevoir*

Et il alla ouvrir la porte* : A peine fut-elle entr'onverte, qu'une femme se piécipita dans la maison en criant att chasseur d'ime v^ix entrecoupée par la terreur :

— Voyez 1 voyez 1 on me suit I Valentin s'élança au dehors.

Bien que cette femme fAt tapada, c'est-à-dire quie ses traits fussent entièrement cachés sous son rebozo, cependant le comte la reconnut aussitôt. Quelle autre femme quedofiâ Angola pouvait ainsi >^nir le voir?

C'était elle, en effet.

nos ^ ctRUMirxA.

Le comte la reçut à demi évanoine dans âes bras, retendit sur une bntacca et se mit en devoir de lui prodlg er tous les soins qu'exigeait son état.

-^ Au nom du ciel I parlez, qu'avez-vous 7 s'écriat^il ; que vous est -il arrivé ?

Au bout .d*un instant la jeune femme se redressa, elle passa à plusieurs reprises sa main sùr son (iront, et regardant le comte

avec une expression de bonheur immense :

— Enfin, je vous rards^ mmi amour 1 s*écrit-elle en fondant en larmes et en se jetant éperdue dans ses bras*

Don Luis lui rendit ses caresses et diercha à la calmer.

La jeune fille était en proâe à une surexcitation nerveuse étrange; ses grands yeux noirs étaient hagards, son visage pâle comme celui d'une morte, tout son corps agité do tressaillements convulsifs.

— Mais enfin, mon enfant, qu avez-vous ? Au nom du ciel, expliquez-vous; je vous en supplie, parlez, Angela, parlez si vous m'aimes*

— Si je vous aime, pauVre ch^ de mon cœur I — pobre qtieri-do de mi carazon — dit-^lle avec un soupir en pressant sa main dans les siennes; si je vous aime ! Hélas ! je vous aime à en mourir, don Luis, et cet amour me tuerai

— Ne parlez pas ainsi, mon ange bien-aimé!

chassez ces sombres pe^asées ; ne songeons qu'à notre amour.

— Non, don Luis, je ne suis pas venue pour vous parler d'amour; je suis venue pour vous sauver.

*^ Pour iM sauver ! dit-it ayee we feinte gaieté ; me croyez^vous donc dans un &i grand péril? ,

— Don Li^is, vous courez uû danger immense deo)din ; frenez garde à mes paroles, ne me regardez pas ainsi en souriant, demain vous s^ez perdu. Toutes les mesures sont prises, j'ai tout entendu : c'est borriUe I Et moi qui igucs'ais votre retour à Guay-

mas, voilà comment je l'ai appris. Alors^ je suis accourue, folle» éperdue, vers vous, afin de vous dire ? Fuyez, fuyez, don Luis!

■ «— Fuir! reprit-il pensif. Et vous, Angela, ferez-vous encore vous perdre, pour aujourd'hui cette fois. Non, je préfère mourir !

— Mais je pars avec vous, moi. Ne suis-je pas votre fiancée, votre femme devant Dieu ? Venez, venez, don Luis ; partez, ne perdons pas une minute, pas une seconde ; votre cheval noir aura, en deux heures, mis hors de toute atteinte* Surtout, prenez vos armes, car j'ai été espionnée par un homme pendant le trajet de chez mon père ici.

Elle parlait ainsi, comme on parle dans la fièvre, avec une volubilité étrange. Le comte ne savait à quoi se résoudre. Tout à coup, un bruit assez fort se fit entendre dans la rue, et la porte, qui n'était que poussée, s'ouvrit toute à la fois»

— Sauvez-vous! sauvez-moi! s'écria la pauvre enfant en proie à une terreur* indicible.

Don Luis sauta sur ses pistolets et se plaça réso-

lument devant elle.

— Oh ! tu viendras, misérable ! dit au dehors la voix de Vautour ; tu ne m'échapperas pas. Allons, marche ou je te tue avec mon poignard !

* Et, par un terrible effort, le digne Benr entra dans la salle en entraînant après lui un homme qui faisait de vains efforts pour se sauver*

— Fefme la porte, Lois, rejHit Valent; Mainte nant, mon digne es{HC»i, tu vas me montrer ta face -de traître, afin que je te reconnafose.

Valentfn s'était hftté d'oh&r à son fr^ de kit €unimina avait qoitté le coin où il donnait pré^ tédemment , il avait , sans prononcer mie parole', entraîné dona Angela derrière nn moustiq-Qaire qai ia cachidt complètement ; puis il avait pris le ean- 4il dans- sa main et s'était approché de ses amis< ^ Cependant le prisonnier opposait une résistimce désespérée pour empêcha qu'on ne distinguât- les 4raîts de son visage; mais U ne proférait pas uiiè -perde, se contentant de pouseer de sourdes ifi indistinctes exclamations de rage.

» Enfin, après une lutte assez kmgne, l'ineonnti sembla comprendre que tous stô efibrts seraient airains ; il se releva, se débarrassa, de son manteau et croisant les bras sur la poitrine : ;

' -«-Eh bten, regardez^nnoi dooe, puisque vous y •ienez tant, dit-il d'un tes de sarcasme* .1

— Don Comdio I a'émèrent les Français. ' w «-*^ M<ri-mème, mesèieurs. Comment voue êtes-ivous portés depuis que je n'ai-eu le plaisir de vous voir? reprit-il avec un aplonyi) suparbe/

— Misérable trattirel s'éeria Valentm^em s'élani^

^nt sur lui-

Le comte l'arrêta. .1

• -^Attends, dit-iL . - -

, — Je vous ai trains^ iimt vrai, uépoudit :do« Gornelio^-^pris?. C'est w^que .{«aballlefMMiV j!avab

.«uiiDmuui^ ML

intérêt à le faice. Jte saU 49e que vom allez me .dire; qu^.
vous m'avez rendu de grands services. Qu'est-ce que cela prouva»
si vous m'avez en un seul jour fait phas de mal que vous ne m'a-
vez fait de bien dans tout le cours de nos relations?

. — Je voitf^ al |ai| du mal, moi? VO10 mentez, misérable! ^

— Monsieur le comte, ri^ondit don GcimeMod'un ton de hau-
teur, je vous ferai observer que je suis gentilhomme- et que je ne
puis admettre que vous me parliez coipme vous le laites»

r— Ce drôle est fou, syr mou êmiBr s'écda le cem€s avec un
rire de pitié; laisse-le all^, frère, il est indigne de itotiio colèço U '
ne méiite que notre mépris- > . - '

— Non pasi répliqua vivement Valenttn; cet?

homme est l'âme daomée du génénl^ iioos ae pouvons le ren-
voyer ainsi.

— Mais qu'en ferons-nous ? tôt ou tard nous se^ rons obligés
de le relÂcbei*.

— C'est possible, proyisoirem^t nous le <MMifie^ rons à Cu-
rumilla, qui se chargera de le garder*

L'Indien fit vui geste 4!as9eQtimént et iwirissant don Corne-
lio, il Tentraîna,

Celui-ci se laissa faii!e salas opposer la m<Hndre
résistance,

— Au revoir, messioMrs, dit'-il avec un sourire railleur. >i

L'-Indien lui jeta un regard d'Une expressôon indéfinissable et le fit passer (lans une autre pièce. '-

Dona Angola sortit de d^rière le moustiquaif e qui la cachait, -
-

r- Je vous attends^ don Ĩ4uisi dit^tte*. ,'.--

Cdvi^i secoua tristement la tète«

— Hélas 1 dit-il, je ne puis pas foir, ma vie i» m'appartient pas ; j'ai juré à mes comp^ons de ne.pas les abandonner; si je ĩĩiyais, je serais un traître.

DoSa Angela s'approcha de ku, et penchant gra^ cieusement sa tête :

-^ Adieu, don Luis, dit-elle, vous salissez en ca^ Mlero, suives votre destin; votre honneur est autant à mcM qu'à vous; je veix qu'il soit sans tache : je n'insiste pas, adieu. Donnes-moi un baiser sur le front; nous ne nous reverrons que le jour de notre mort.

Tout à coup, un en s^va dans la rue, tellement horrible, que les trois personnes tressaillirent de tareun

La porte s'ouvrit, et CuramiUa entra ; son visage était calme et sa marche aussi tranquille que de coutume.

— Vous êtes donc sorti par la pcnrte du coral, chef 7 lui demanda Valentin«

— OuL

— Hais don Comelio, qu'en aves-vous fût?

— Libre I dit l'Indien.

— Comment, libre ! s'écria don Luis.

— Il doit y avoir quelque chose là-dessous, reprit leehassew. Pourquoi avez-vous rendu la liberté à cet homme ?

Gurumiila retira de sa crînture son couteau, dont • la lame était rouge de sang.

— Il n'est plus à craindre, dit*4L

— Vous l'avez tué ? s'écrièrent les trois i^ersonoes. •— Non, dit-il ; il est muet et aveugle*

GCIUIUIXA. SIS

— Oto ! s'écrièi'eot-ils avec un geste d'hdrreur, Gurumilla avait tout simidemeut» avec son couteau à scalper, crevé les yeux et arraché la langue de don Gornelio ; puis, il l'avait conduit de l'autre côté de la ville et l'avait abandonné à son sort.

Valentin et Louis pensèrent qu'il était inutile d'adresser au chef des reproches qui ne remédieraient à rien« et que, du reste, TAuracan ne comprendrait pas. En conséquence, ils s'abstinrent de toute obs^ratioR.

Doiia ^ngela, malgré les viv^ instances du comte, ne voulut pas consentir à ce qu'il l'accompagn&t pour retourner chez son père ; elle se retira, après lui avoir fiût, en se penchant à son oreille, cette dernière recommandation :

— Prenez garde à demain, don Luis I

Le comte sourit, et elle s'envola comme un oiseau, Isûssant bien triste et bien nue cette pauvre petite chambre que^ pendant quelques instants, elle avait illuminée de sa présence.^

— Allons, dit le comte en se laissant tomber sur une butacca dès qu'elle fut partie, il paraît que c'est demain la fin; tant mieux. Seulement, celui qui me prendra le paiera cher.

Le Irademain, ainsi que cSela avait été convenu, les délégués des volontaires se présentèrent chez le général ; celui-ci les reçut comme à l'ordinaire : il leur prodigua les protestations et les promesses.

Les délégués insistèrent pour obtenir une solution. Don Sébastian, qui, sans doute, était prêt à frapper le coup, que depuis longtemps il méditait, changea de ton subitement et les renvoya en leur enjoignant d'attendre son bon plaisir.

Hà rCGBiaiixA.

Les délégués se retirèrent exaspérés delaibUFberie ' de Thomme auquel ils avaient eu la f&iblesse de se fier, et qui maintenant leur prouvait qu'il les avtdt constamment joués.

Les volontaires attendaient avec anxiété k réponse que devaient leur apporter leurs délégués. Lorsque ceux^i eurent rapporté ce qui s'était passé, Texas-

- pération fut à son comble ; le cri aux armes fut poussé et chacun se prépara au combat.

Le chef du bataillon ne savait auquel ^entendre.

— Faites former le carré, lui dit le cj^te.

• L'^M'idre s*«xécutâ.

Le comté se plaça au centre du cairé et leva la

- main pour deman^r le silence.

Chacun âe tut.

Le moment était solennel, tous le ceanprenaient. Malgré lui, une certaine hésitation se peignait sur le noble visage du comte ; non pas qu'il craignât pour lui personnellement, mais il sentait que c'était sa dernière partie qu'il allait jouer, que cette partie devait être décisive. Chacun avait les yeux fixés sur lui.

— Vous hésitez, comte, lui dit un officier. Pourquoi êtes-vous donc venu î N'êtes-vws plue l'homme d'Hermosillo?

A cette piquante interpellation, une vive rougeur empoiu^a les traits du comte, il tressaillit vio^ lemment.

— Non, s'écria-t41, non, vive Dieu 1 je n'hésite pas I Mes amis, réfléchissez^ il en est temps encore; songez que l'épée une fois bors du fourreau, nous sommes hors la loi. Que voulez-vous? ^

' — Bataille! bataille I jori^nt les volontaires en brandissant leurs armes avec é&tousûuune.

CURPIIILLA. 81 6

Alors, le comte 9e redressa, il dégatna son épée, et V agitant au-dessus de sa tête :

— Vous .le voulez? cria-t-il.

— Ouil ouil

— Eh bien, en avant 1 vive la France 1

— Vive la France I répondirent les volontaires. Le bataillon, divisé en quatre compagnies, sortit

résolument du quartier et se dirigea au pas de charge vers la caserne mexicaine*

Malheureusement, nous l'avons dit, la division s'était mise parmi les Français; beaucoup d'entre eux ne mûrissaient qu'à contre-cœur, entraînés par leurs camarades.

Le chef du bataillon, bien que fort brave personnellement n'était pas l'homme qu'il fallait pour, tenter un coup de main comme celui que tentaient en ce moment les volontaires.

Le comte, par excès de délicatesse et afin de maintenir l'unité d'action, avait commis la faute de ne pas accéder le commandement que lui éliraient les soldats et les officiers.

Le bataillon se dirigeait vers la caserne mexicaine. Quant à lui par trois côtés différents.

Mais le général Guerrero avait pris ses dispositions de longue main; il s'était enfermé dans cette caserne avec trois crâtes bombardée de lignes les maisons voisines avaient été couronnées par les civicos, et quatre pièces de canon étaient braquées sur les quatre côtés par lesquels on pouvait seulement tenter l'assaut.

Les Français n'étaient en tout que trois cents hommes, à demi découragés; les Mexicains étaient près de deux mille. . . .

316 CTRUMILU.

Le combat s'engagea cependant vigoureusement de tous les côtés à la fois; le premier élan fut ce qu'il devait être, c'est-à-dire admirable.

Les canons mexicains balayaient les assaillants, dont ils faisaient un carnage affreux; cependant, ceux-ci tenaient bon et

continuaient à avancer, soutenus par Tejtemple du comte, qui, à quinze pas en avant de la colonne, son rifle d'une main et son épée de l'autre, s'avavançait au milieu d'une grêle de balles, en criant de sa voix puissante :

— En avant! en avant I

Tout à coup, le chef de bataillon, qui devait soo* tenir le mouvement sur la droite^ voyant sa compagnie décimée par la mitraille,, perdit cMiplètement la tête et se replia en désor<h^ du côté de son quartier.

Vainement le comte chercha à rallier les volontaires ; le désordre s'était mis parmi eux, tous ses efforts furent impuissants.

Ce fut alors que le comte comprit la faute qu'il avait commise en n'acceptant pas te eeimaaBdement en chef.

Cependant les canons mexicams ne tiraient plus; les artilleurs étaient morts.

— En avant 1 à la baïonnette I cria le comte, et il s'élança en avant suivi de Valentin et de CurumiUa, qui ne le quittent pas d'une semeUe ; une vingtaine de volontaires se précifûtèrent à sa suite.

Le comte se rua contre le mur de la caserne, qu'il parvint à escalader et sur la crête duquel il se maia^ tint tout droit, «xposé tout entier au feu de TeB'nemi.

•^ En avant ! en avant I répétait-il

Son chapeau, criblé de balles, fut enlevé de sa tête. Plusieurs coups de baïonnette trouèrent ses habits.

Une lutte terrible s'engagea corps à corps.

Malheureusement les Français n'étaient qu'une quinzaine en tout. Après une résistance héroïque pour se maintenir, ils furent contraints de reculer; mais ils reculaient, ainsi que font les lions, pas à pas, la face tournée vers l'ennemi, sans cesser de combattre.

Le comte rugissait, des larmes de rage inondaient ses joues de se voir ainsi abandonné, il voulait mourir; vainement il se jetait au plus fort de la mêlée, ses deux amis le préservaient malgré lui des coups* qui lui étaient adressés.

• Enfin, là, déroute commença; le comte brisa son épée en jetant un regard de colère impuissante vers ces ennemis que, s'il avait été bravement soutenu, il aurait pu vaincre et qui lui échappaient,

Yalenlin et Guruxmlla l'entraînèrent vers le port.

Le navire qui Tavait amené avait appareillé «pendant le combat ; la fuite était impossible.

Dans cette extrémité, une seule maison pouvait offrir un refuge aux vaincus. C'était celle de l'agent français ; les volontaires y coururent.

Le se&or Pavo promit que tous ceux qui remettrment leurs armes entre ses mains seraient placés sous la protection du drapeau français.

Le comte était entré dans la maison et s'était jeté sur une chaise, insensible à tout ce qui se faisait et se disait autour de lui ;

mais Valentin veillait.

— Un instant, dit-il, sefior Pavo. Le comte de Prébois-Crancé aura-t-il la vie sauVe ?

S18 GURUMItLA.

Le Mezicain jeta un reg(ird louche sur le chasseur, mais il ne répondit pas.

— Pçûntde tergiversations, monsieur, reprit Valentin, il nous feut une réponse catégorique, ou nous recommençons la bataille l

U n*y avait plus à hésiter, le senor Pavo se décida.

— Messieurs, dit-il d'une voix claire et accentuée, sur mon honneur, je vous jure que le comte Louis de Prébois-Crancé aura la vie sauve.

— Nous enregistrons votre parole, monsieur, dî i Yalentin d'une voix sévère.

Don Antonio Pavo arbora le drapeau blanc en signa cle paix; presque tout le bataillon des volontaires était réfugié dans sa maison.

La bataille était finie, «lie avait duré trois heures.

Les Français avaient eu trente-huit hommes tués et soixante-trois blessés sur trois cents combattants.

Les Mexicains avaient perdu trente^inq hommes pendant l'action, et avaient eu cent quarante-sept blessés, siu* enyiron deux mille soldats.

La bataille avait été chaudement disputée et les vainqueurs payaient cher une victoire j:)btenu par trahisoil

C! » « mitroplte*

Aussitôt après le combat, une comédie charmante . commença entre don Antonio Pavo et le généra- Querrero.

Le généra] ne voulait écouter aucune proposition

CURUMILLA. 81ft

tendant à faire obtenir aux Français nue capitula- . tion écrite; il se borna à donner ^21. parole d'honneur d'officier général que si les armes lui étaient immédiatement remises, grâce de la vie serait faite ?t tous les révoltés.

Don Antonio fut contraint d'en passer par ce que voulait le général , les armes furent rendues, le^ Français faits prisonniers de guerre et écroués.

Aussitôt que la nuit fut tombée, le colonel Sua^ rez, accompagné par quatre autres officiers, se pré-^ senta chez don Antonio Pavo réclamant au nom du général Guerrero, que le comte de Prébois^Crancé lui fût immédiatement livré.

Don Antonio !^' empressa d'obéir m- intimant au comte Tordre de sortir de chez lui.

Celui-ci, sans lui répondre, se contenta de lui lancer un regard de souverain mépris et se rendit au colonel.

. Un quart d'heure plus tard, il était écroué seul et mis au secret.

De tous les combattants, deux seulement avaient échappé, Valentin et Curumilla, et ce n'avait été que sur Tordre péremptoire du comte.

Nous le répétons ici : bien que les noms soient changés, et que certains faits aient été exprès, et à cause de certaines convenances, dénaturés, ce n'est pas un roman que nous écrivons, c'est l'histoire d'un homme dont le noble caractère doit être cher à tous ses compatriotes ; il y a donc certaines choses que nous ne pouvons pas et que nous ne devons point passer sous silence, bien que souvent dans le cours de ce long récit nous ayons adouci certains faits

820 crftiTMUXA.

qu'il nous répugnait de montrer dans toute leur hideur. .

Malgré la promesse solennelle faite par don Antonio Pavo devant tous les volontaires, quelques jours après son arrestation illégale, le comte de Piéboi. > Crancé fut mis en jugement et l'instruction commença.

Les Européens s'émurent de cette déloyauté, plusieurs d'entre eux allèrent trouver don Antonio Pavo pour lui rappeler sa promesse et le sommer de la tenir.

Alors don Antonio répondit que jamais il n'avait rien promis^ que cette affaire ne le regardait pas.

Cependant l'instruction du procès du comte se poursuivait activement, tous les officiers du bataillon, le commandant compris, furent interrogés; ious, un excepté, cherchèrent, nous sommes contraint de l'avouer, à rejeter le blâme de leur conduite ^or le comte.

Aucun témoin à décharge ne fut entendu. Qu'en était-il besoin ? l'accusé était condamné d'avance.

Lorsque le comte avait été arrêté, il portait en ceinture les pistolets qu'il avait pris pour marcher au combat. Le général Guerrero ordonna qu'on les lui laissât ; il espérait sans doute que Louis, poussé par le désespoir, se ferait dans un moment d'oubli sauter la cervelle, et lui éviterait ainsi la honte de signer son arrêt de mort. Mais il ne connaissait pas le caractère de son ennemi : le comte avait l'âme trop fortement éprouvée par cette pierre de touche Sublime qu'on nomme le malheur, pour recourir au suicide et ternir la fin de sa carrière.

Cependant Valentin n'était pas demeuré inactif >

GoRlfMllLA. 321

s'il avait consenti à conserver sa liberté, ce n'avait été que dans l'espoir de sauver son frère de la mort.

Deux ou trois jours après que le secret du comte avait été levé, vers le soir, la porte de sa prison s'ouvrit.

Il tourna machinalement la tête pour reconnaître la personne qui entra, poussa un cri de joie et s'élança vers elle ; cette personne était Yvonne.

— Toi, toi ici, lui dit-il ; oh ! merci d'être venu !

— Ne m'attendais-tu pas, frère ? répondit le chasseur*

, — J'espérais ta visite sans oser y compter ; tu dois être en butte à mille vexations, contraint de te cacher ?

: — Moi ? pas le moins du monde.

— * Tant mieux ; tu ne peux pas t'imaginer combien je suis heureux de te voir; mais quelle est la personne qui t'accompagne ?

En effet, Valentin n'était pas seul ; un autre individu était entré avec lui dans la prison et se tenait immobile contre la porte, que le geôlier avait refermé, après avoir introduit les visiteurs.

— Ne t'occupe pas de cette personne qui est à présent, dit Valentin, causons d'affaires.

— Soit, parle.

— Tu sais que tu seras condamné à mort, n'est-ce pas? dit nettement le chasseur.

— Je le présume.

— Bien ! Maintenant, écoute-moi, et surtout ne m'interromps pas ; le temps est précieux, il faut le mettre à profit. Tu comprends bien que si je t'ai obéi quand tu m'as ordonné de me sauver, c'est que je me doutais de quelle façon tourneraient les choses.

S^ GUEUMIIXA.

Maintenant, le moment d'agir est venu; tout est préparé pour ta fuite, les geôliers sont gagnés» ils ne te verront pas sortir de la prison ; un navire est réservé par moi; prends ton chapeau et viens. Dans dix minutes, nous serons à bord, dans une demi-heure, sous voiles, et nous laisserons la justice mexicaine s'arranger comme elle pourra. Hein, j'ai bien manœuvré, n'est-ce pas, frère ? tu vois que je n'ai pas perdu de temps et que tout cela, est très-simple.

— Fort simple, en effet, répondit le comte du ton le plus calme ; je te remettre de ce que tu as ftdt.

— Cela n'en vaut pas la peine, frère, en vérité. Le comte lui posa la main sur le bras pour Tin-

terrompre.

— Seulement, continua-t il » je ne puis accepter ta proposition.

— ^^ Hein? s'écria Valentin avec un bond de surprise, que me dis-tu donc là, frère? tu plaisantes^ je suppose 2

— Nullement, frère ; ce que je dis est la vérité \ oea volonté inébranlable est de léguer au peuple mexicain l'iniquité de ma condamnation, la tache indélébile de ma mort. Je ne fuirai pas, je ne le puis, ni ne le dois, ce serait lâche de ma part. Un soldat n'abandonne pas son poste; un gentilhomme ne souille pas son blason; un Français n'a pas le droit de déshonorer son nom. Je meurs pour une idée noble, et grande, l'émancipation et la Tégéoé-ration d'un peuple. Cette idée avait besoin du baptême du sang pour |H*os^rer et porter des fruits plttts tard;, je lui donne le mien sans regret, sans

tnURUMILLA. S2S

arrière-pensée, avec joie, je dirai presque avec bonheur. Frère, en prison les pensées mûrissent vite : c'est probablement parce qu'on est plus près de la tombe et que la vie apparaît alors ce qu'elle est réellement, un rêve. J'ai beaucoup pensé, beaucoup réfléchi, j'ai pesé avec la plus grande impartialité le pour et le contre des deux questions, je préfère la mort. Je savais ce que tu tenterais pour moi. Ta vie n'a été qu'un long dévouement, mais ce dévouement doit aller aujoiu'd'hui jusqu'à accomplir le plus

grand sacrifice, me laisser mourir et non pas chercher à me sauver. Un homme comme moi ne doit pas chicaner sa vie ; j'avais engagé ma tête comme enjeu dans la partie que j'ai jouée; j'ai perdu, je la donne.

— Frère et frère ! ne parle pas ainsi, s'écria Valentin avec désespoir ; tu me navres.

— Réfléchis, mon bon Valentin, à la position dans laquelle je me trouve : je suis jugé contre le droit des gens ; donc, ma position est belle, mes juges supporteront toute la honte de ma condamnation : si je fuis, je ne serai plus qu'un aventurier vulgaire, un pirate, comme ils disent, prodigue du sang de ses compagnons et avare du sien. Toi mes amis, qui sont morts pour défendre ma cause, ne dois-je donc pas acquitter la dette que j'ai contractée envers eux? Allons, frère, ne cherche pas à me convaincre, ce serait inutile. Je te le répète, ma résolution est inébranlable.

— Ah! s'écria de nouveau Valentin, avec un accent de colère qu'il ne put réprimer; tu veux absolument mourir; songes-tu qu'en mourant tu entraînes avec toi une autre personne dans

la tombe? Crois-tu quelle consentira à vivre, lorsque...

— Silence ! interrompit le comte avec agitation, ne lui parle pas d'elle. Pauvre Angela ! hélas ! pourquoi n'est-elle là?

; — Pourquoi? s'écria en avançant tout à coup la personne qui avait accompagné Valentin et était jusqu'à ce moment demeurée immobile, parce que vous êtes grand, don Luis, parce que votre cœur est immense.

— Oh I s'écria-t-il avec douleur, Angela 1 Frère, ^ frère, qu'a^tu fait?

s Le chasseur ne répondit pas» il pleurait Cette

nature de fer était brisée , «et 4ieiiHeEfô si fort ^lenrait comme mi enfant. - ..^^-^^^ ^^_^r^_-:^^^"-^^"

— Ne lui pq^rroliez pas 3^ m* avoir amenée, don Luis, c'est moi qui Tai voulu, j'ai exigé qu'il me conduisît près de voue.

— Hélas ! répondit le comte avec une ineffable tristesse, vous me brisez le cœur, pauvre enfant chérie; voilà que devant vous toute ma résolution, tout mon courage, m'abandonnent. Oh! pourquci êtes-vous venue raviver par votre présence d» regrets que rien ne pourra calmer désormais ?

— Vous vous trompez, don Luis, répondit-elle avec une énergie fébrile , vous me croyez Jbne femme faible et sans courage. Mon^aniour pour vous est trop vrai et trop pur pour que je vous con'seille jamais rien contre votre honneur ou contre votre gloire. Tout à l'heure, cachée dans ce coin obscur, j'écoutais avidement vos paroles, j'étais heureuse de vous entendre parler comme vous l'avez fait. Je vous aime, don Luis, oh 1 comme jaLnais

GUBUMILLA, 325

homme n'a été aimé sur la terre ; mais je voiie aime pour vous, non pour moi; votre gloire m'est aussi chère qu'à vous-même, votre mémoire doit rester sans tache comme votre vie a été sans souillure. Don Luis, moi pour qui vous êtes tout, vous Thomme pour lequel je sacrifierais ma vie s'il le fallait, je suis venue vous dire : Mourez, comte, mourez noblement, tête haute; tombez

comme un héros, votre mémoire restera comme celle d'un martyr.

— Oh ! merci, merci, de me dire cela, Angela, s'écria le comte en la pressant dans ses bras avec une ivresse passionnée, vous me rendez tout mon courage I

— Maintenant, au revoir, comte, à bientôt Le comte s'approcha de Yalentin :

— Ta main, frère; lui dit-il, pardonne-moi de ne pas vouloir vivre.

Le chasseur se jeta dans les bras de son frère de lait, et tous deux demeurèrent enlacés pendant quelques minutes.

Enfin, le comte se détacha par un héroïque eifort de cette affectueuse étreinte. Valentin sortit sans avoir la force d'articuler une parole, soutenant dona Angola qui» malgré le courage qu'elle avait montré, se sentait sur le^point de s'évanouir.

La porte se referma, et le comte demeura seul.

Il se laissa tomber sur son équipai, appuya les coudes sur ki^ft»Iè, cacha sa tête dans ses mains, et demeura'âansi la nuit entière.

Le lendemain,, de bonne heure, on vint chercher don Luis pour le conduire au tribunal ; les interrogatoires étaient finis, la ^plaidoirie allait commencer.

Le comte avait choisi pour défenseur un jeune capitaine nommé Borunda, qui, lors de la prise

3So GmQmuuu

d'HMUMttilto^ avait été fût priaouôier par lesrPm»* çatsà l'attaque delà tête du pont»^

Boranda avait ôonservé le somreiiir de la façon généreuse dont T Avait traité le comte à oette épocftie^ Son plaidoyer fut ce qu'on devait attendre âe ee jeune et noble officier* simple, pathétique* et eooH preint de cette éloquence qui part du cœur et que rien ne peut égaler. Certes* le comte eût été acquitté si sa mort n'avait pas été résolue d'avance;

Doû Luis* qui pendant tous les débats étAit demeuré calme et impassible* écoutant les &U8ae^ déclarations et les imputatioiis calomnieuses àm témoins sans ti^essaiUir et sans adresser un reproche à ces ingrats qm lé sacnfiaient lâchement* se sentit ému mfidgré lui de la chaude parole de son défS^seur ; il se leva, et lui tendant la main avec une grâce inimitable :

— Merci* monsieur* lui âit41 ; je suis beureut, parmi tant d'ennemis, d'avoir rencontré un homme tel que vous. Votre plaidoyer a été ce qu'il devait être, on ne paye pas de telles paroles.

Alors tirant de son doigt la bague chevaU^e à ses armes que depuis son départ de France il avait tou*jours portée* il la passa au doigt du cajÂtaine en ajoutant :

— Acceptez cette bague* et conservez>-la en souvenir de moi.

Le capitaine serra la main qui pressait la simner sans pouvoir articuler une parole (1).

(1) Nous sommes heureux de constater îd %m le GA{Htàyì« Borunda, malgré les offres brillantes t^ui pIU tard lui furent faites^ ne voulut pas conaetitir à m déèsatéir decette bague.

88 vedrèrent pour dtiibérer. Us rentré* rent au bout de cinq minutes.

Ia comte Louis de Prébois^CraDcé, reconnu coupaUe à Tuna-niioîté des voix, était condamné à âtre passé par les armes.

L'interprète^juné du tribunal fiit alors somn^ par le président de traduire sa sentence aa condamné; mais alors il se passa une chose étrange.

Cet interprète se leva, et s'adi*essMt au tri*lyonal:

— Non, messieurs, dit*il résolument, je ne traduirai pas cette sentence inique que bientôt vous rsgretterez vous-mêmes d'avoir prononcée.

Cette énergique protestation interdit un instant les juges-Séance tenante, l'interprète fiit révoqué.

C'était un Espagnol

«^ Messieurs, dit alors le comte avec le plus grand 8ang*>froid, je comprends assez bien votre langue pour savoir que vous m'avez condamné à mort; que Dieu vous pardonne comme je le fais.

Il salua le tribunal en souriant, et se retira aussi calme qu'il était arrivé.

Le comte fut immédiatement mis en eapilla.

En Espagne et dans toute l'Amérique du Sud, les condamnée à mort sont placés dans une chambre au fond de laquelle est un autel. Près du lit du condamné est placé le cercueil dans lequel,

après l'exécution, doit être enfermé son corps; les murs sont tendus de draps noirs, semés de larmes d'argent et d'inscriptions funèbres. Cette coutume assez cruelle, à notre avis, et qui est évidemment un reste des temps barbares du moyen âge, a proba^

328 GUBUMILXâ.

blement pour objet de rappeler le condamné à des idées pieuses.

Le comte ne se laissa nullement influencer par cet appareil lugubre, et il s'occupa avec la plus grande tranquillité à mettre ordre à ses affaires.

Le jour même qu'il fut mis en capilla, Yalentin entra dans sa prison, suivi du père Séraphin.

De tous les prêtres dont il aurait désiré d'être assisté à ses derniers moments, le digne missionnaire était celui qu'il aurait demandé s'il avait su qu'il fût possible de IS faire venir.

Mais Yalentin pensait à tout. Par son ordre, Ciirumilla s'était mis en quête, et le brave Indien n'avait pas tardé à rencontrer le missionnaire, qui, en apprenant de quoi il s'agissait, s'était hâté de le suivre.

Cependant la condamnation du comte avait causé une émotion extraordinaire. Tandis que les civicos et les autres bandits de la ville se livraient à une joie indécente en parcourant les rues musique en tête, la haute société et la classe saine de la population manifestaient une tristesse extrême; on ne parlait de rien moins que de s'opposer à l'exécution de la sentence, et pendant quelques heiu*es le général Guerrero trembla que sa victime ne lui échappât.

Le vice-consul des Etats-Unis, indigné de ce jugement inique, mais n'ayant pas qualité pour agir officiellement, se rendit auprès de don Antonio Pavo afin de le déterminer à agir énergiquement et à sauver le comte. Don Antonio refusa, tout en protestant de la douleur qu'il éprouvait. Rien ne put le faire revenir de son -refus.

Cependant, don Antonio comprit qu'il ne pouvait pas se dispenser de faire une visite au comte.

CiJRUMlIXA* 829

Valentin était auprès de lui, ainsi que le père Séraphin. Le chasseur avait obtenu de ne pas quitter son frère de lait jusqu'à son dernier soupir.

Le comte reçut don Antonio avec un visage glacial ; il se contentade hausser les épaules avec mépris, lors-* que celui-ci voulut chercher à se disculper et à atténuer ce que sa conduite avait eu de répréhensible.

Il lui remit divers papiers, et l'interrompant brusquement au milieu d'une phrase assez embrouillée, dans laquelle il cherchait à {trouver combien il était innocent de tout ce qu'on lui imputait :

— Ecoulez-moi, monsieur, lui dit-il sèchement, je veux bien, si cela peut vous servir à quelque chose, vous donner une lettre dans laquelle je r^ connaîtraï que vous avez toujours été parfait poiou* moi, mais à une condition.. •

— Laquelle, monsieur le comte ? dit-il vivement.

— Je ne veux pas être fusillé à genoux et les yeux bandés; vous m'entendez, monsiem* : je veux regarder la nM)rt en face I Ar-

rangez cela avec le gouverneur. Allez !

— Cette faveur vous sera accordée, je vous le certifie, monsieur le comte, répondit-il, heureux d'en être quitte à si bon compte*

Il sortit et tint parole.

Qu'importait aux ennemis du comte qu'il mourût debout ou à genoux, les yeux bandés ou non ? Le principal pour eux était qu'il mourût

Le général Guerrero profita de cette occasion pour paraître généreux à peu de frais.

Le surlendemain, Valentin amena avec lui dona Angela ; la jeune fille avait revêtu cette robe de moine qu'elle avait déjà portée dans une circonstance grave.

330 GUBIULILIA.

— C'est aujourd'hui ? demanda le comte.

— Oui, répondit Valentin.

Louis prit son frère de lait à part

— Jure-moi de protéger cette enfant lorsque je ne serai plus là pour le faire.

— Je te le jure, répondit Valentin d'une voix brisée.

Doña Angela entendit ces paroles ; la jeune fille sourit tristement en essuyant une larme.

— Maintenant, frère, il est un autre serment que j'exige de toi.

— Parle, frère.

— Jure d'accomplir ce que je te demanderai, quoi que ce puisse être.

Yalentin regarda son frère de lait ; il vit une telle anxiété peinte sur son visage qu'il baissa la tête.

— Je le jure 1 dit-il d'une voix sourde.

Il avait deviné ce que don Luis allait exiger de lui.

— Je ne veux pas que tu me venges 1 Crois-moi, frère. Dieu ^ chargera de cette vengeance^ et, tôt ou tard, il punira mes ennemis d'une façon plus terrible que tu ne pourrais le faire. Me promets-tu de m'obéir

— Tu as ma parole, frère, répondit le chasseur. — Merci. Maintenant, laisse-moi dire adieu à cette

pauvre enfant

Et il alla vers dona Angela qui, de son côté, s'avança vers lui.

Nous ne rapporterons pas leur entretien. Us oublièrent tout pendant une heure pour vivre un siècle de joie en s'isolant à eux deux et en se parlant cœur à cœur.

Tout à coup un bruit assez fort se fit entendre au

GURUMIIXA. 331

dehors : la porte de la capilla s'ouvrit, le colonel Suaf ez parut.

— Je suis à vos ordres, colonel, dit le comte, sans laisser à celui-ci le temps de lui parler,

il passa une dernière fois ses doigts dans ses moustaches, lissa ses cheveux, prit son chapeau de Panama qu'il garda à la main, et

après avoir jeté un mélancolique regard autour de lui, il sortit.

Le père Séraphin marchait à sa droite, doSa Angola, le capuchon rabattu, à sa gauche; Yalentin venait ensuite, chancelant comme un homme ivre, malgré les efforts qu'il faisait, les yeux hagards et le visage baigné de larmes.

Il y avait quelque chose de navrant dans l'aspect de cet homme aux traits énergiques et au teint bronzé en proie à une telle douleur, d'autant plus profonde qu'elle était muette.

Il était six heures du matin, le soleil venait de se lever, la matinée était magnifique, l'atmosphère était remplie de senteurs acres et enivrantes, la nature semblait en joie, et un homme plein de vie, de santé, d'intelligence, allait mourir, mourir brutalement, frappé par ses ennemis indignes.

Une foule immense couvrait le lieu de l'exécution, les troupes étaient rangées en bataille.

Le général Guerrero, en grand uniforme tout resplendissant de pierreries, paradait à la tête des troupes.

Le comte marchait doucement, causant avec le ouïssionnaire, et de temps en temps adressant la parole à l'héroïque jeune fille qui n'avait pas voulu Tabandonner à cette heure suprême. Il tenait son chapeau devant son visage, afin de se garantir des rayons du soleil, et s'éventait nonchalamment.

ta CDRUMILLA.

Arrivé, sur le lieu de l'exécution, il s'arrêta, se tourna du côté du peloton chargé de son exécution, jeta son chapeau à terre et attendit

Un officier lut la sentence.

Lorsque cette lecture fut finie, le comte embrassa affectueusement le missionnaire, en fit autant de Valentin, et se penchant à son oreille :

— Souviens-toi ! lui dit-il.

— Oui ! répondit celui-ci d'une voix inarticulée.

Alors ce fut le tour de dona Angola. Ils demeurèrent longtemps embrassés ; enfin, comme par un commun accord, ils se séparèrent.

— Séparés sur la terre, bientôt nous serons unis au ciel. Courage, mon bien-aimé ! lui dit-elle avec exaltation.

Il lui répondit par un sourire qui déjà n'avait plus rien de la terre.

Le père Séraphin et Valentin s'éloignèrent d'une quinzaine de pas, s'agenouillèrent sur la terre, et joignant les mains, ils prièrent avec ferveur.

Dona Angela, son capuchon toujours rabattu, alla se placer à quelques pas seulement du général, qui suivait tous les préparatifs de l'exécution avec un sourire de triomphe.

Le comte jeta un regard autour de lui afin de s'assurer que ses amis s'étaient éloignés, fit un pas en avant afin de se rapprocher du peloton dont il n'était cependant qu'à sept ou huit pas, et croisant ses mains derrière le dos, la tête droite, le regard assuré et le sourire sur les lèvres.

— Allons, mes braves, dit-il d'une voa claire et accentuée, faites votre devoir, visez au cœur!

Alors il se passa une chose étrange : l'officia:

GURTTMILLA.

commanda le feu en balbutiant, et les soldats, tirant ^)

les uns après les autres, n'atteignirent pas le patient. Z'

— Finissons-en, caraï! s'écria le général.

Les soldats rechargèrent leurs fusils ; le comman- f

dément de feu se fit entendre de nouveau.

Une décharge éclata comme un coup de tonnerre, et le comte retomba la face contre terré.

Il était mort : le progrès, l'idée, comptaient un ^ martyr de plus.

— Mon père, adieu ! cria une voix anx oreilles du général, je tiens ma promesse.

Don Sébastian se retourna avec effroi : il avait reconnu la voix de sa fille.

Dona Angola venait de rouler sur la grève.

Son père se précipita vei:s elle. Il était trop tard, il ne serra dans ses bras qu'un cadavre.

Sa punition commençait déjà. A peine le comte fut-il tombé, que Valentin s'élança vers lui, suivi du missionnaire.

— Que nul n'approche de ce corps! dit-il d'une voix qui fit reculer les plus braves ; et, s'agenouillant à sa droite, tandis que le missionnaire se plaçait à sa gauche, il pria.

CurumiUa avait disparu.

A ceux qui me diront que le comte de Prébois- — 7 Crancé était un aventurier, je demanderai ce qu'é- J tait Hernando Cortez la veille de la prise de Mexico ?

En politique comme en toutes choses, c'est la fin qui justifie les moyens, et le succès n'est que la consécration du génie (1).

(1) Voir la note A, page 334.

HOTE A

Plasteon de nos amto noas ont fUt observer ftvec raison que f OBovrs dt Justice que neiis avons ess«yéee aujourd'hui ne saurait être complète si nous nous obstinions à <;acbar ncM personnages sous le irojle du pseudonyme. Qu'il soit dope fait ainsi que nos amis le désirent. Qui ne se rappelle l'hérofque épopée du comte Gaston de Raousset-Boulbon ; la catastrophe qui la terjBina fQt« ma)8>^ les préocoMpaUons politiques du notmsnt, comidér^ commie une calamité publique.

C'est l'expédition de ce THaa tecompris, auquel il H*a manqué qu'nn ie?|er pmir seotorer le monde, que noua aron» entiepiïs de raconter. Don Luis est le comte. A Côté du consul Galvo, 4» général Yanès et du commandant Lebourgeois-Desnutrais, sinistre trinité fatale an «emte, les deux |Nnemiers par une basse haine,

le dernier par jalousie, l'iblewe do oaiactère et incapacité, grimacent encore les sombres et ignobles figures du colonel Gampusano et de Gubillas, ces agents'subaltemes, vautours à la suite, moins hideusement féroce que ceux qu'ils poussaient à agir. Maintenant, citons au hasard quelques noms parmi les hommes <|ui demeura* rent -quand même fidèles au comte : nommons en première ligne Monsieur A. de La Chapelle, rédacteur en chef du Mèssaffer de SanrFremckcù^ ami particulier de Raousset» qui lui légua en mourant le soin de Teng^r sa mém(ûre et auquel son amitié pour son ami a inspiré un si beau livre, puis Lenoir, Gamier, FayoUe, l^eûmac, les trois deniieis tombés bravement devant Hermosiilo. O. de La Chapelle, le frère du journaliste, ce chevaleresque chef des Cocospériens, enfin le capitaine mexicain Borunda, dont le chaleureux plaidoyer aurait sauvé le comte, si sa mort n'avtât pas été réahie d*ftviiece. \$1% années ont pasé sur le drame de Guaymas, l'heure est venue de rendre à la victime héroïque de cet inqualifiable assassinat la Justice qui lui est due, nous, fun de ses amis les plus obscurs, nous serons heureux si notre livra, quelque incomplet qu'il soit, conoeure pour une faible part ^ cette réhabilitation si avidement attendue de tous les cœui's loyaux. Nous ajouterons en terminant que ce récit n'a été entrepris sur aucunes notes préparées à l'avance, mais écrit sous l'Impression de souvenirs iakEa* cables plutôt avec le cœur qu'avec la plume.

GOSTAVB AlHAaft.

TROISIÈME SÉRIE

Le-Franclie.

clalrenr

-, l vol

clalrenr

- ' I vol

Les numéros indiquent l'ordre fV-ïT-.c i« i ,

^ aans lequel chaque série doit être lue.

eaucoup écrit sur 1 Amérique ; bon xioinbr<> H»

fficile de faire connaître ces savanes immen*^" ^"^(®) ?""^
^*^(®)^* incontesUble ont entreprii' ation, mais peu d'entre eux
ont réussi A.f*i' Peuplées de tribus féroces et inaccessibled aient
décrire et des peuples dont ils preteif^i»?-. *"J^^ connaissance
approfondie des pa« TAVB AiMARD a ete plus lieurenx oue «o«
JS^TM^^(®).*^^ faire connaître les mœurs. ' I

, épient le moment de foudre 'sur lui ^^^'^* ^^ l'hissons an
fmTrt H .'c ^'^ a ennemis o^ •éation qu'il domine de toute la L..
^^^^ ^^ faire I^^.V^i-^ ^f^ '^^""* o" *" *""""* >v?euse exis-
tence aux péri péUes i^î»^""* ^« son intein^lj^i^i^*? l, '^^ .^^^
réellement \d

M Aimard. ChasseurTntr% de uTl^^^ ^^"^^isî^s mimes f i^
sou intrépidité, s de l'ouest; perdu dans ie D^J at Ç^^^^suivi les
bU^J?^^^* * f*^ pendant pins de q.iinif il a erré près^d'un mois
en nrL^'^*'^' ^^ désert d^ cStr^"" lesStoiu: et lesPifAsSùirt

attaché par les Apaches au notPn» ^ ^ ^ ^ « « • eurs de In f • ^
mouvants quia eniilouU Ual ant quatorae moi/, en biSïe^aux
nl.'*'^ torture rescliv/'tî''' Ū^}^ ^'''^ î^ ^* ^'''''' ^'''î

. II a traversé seul les PamDàs\£ *Jf cruels t^aitemt^t ^ ^ ^
P^agotti du détroit de Ma-l

»s a connus, f.nunmot iJ ^ .Jr , "«œurs r»i."»"i ^ -i^urti hiiî
/.»«c» '^^' •"',*.. mi oue lui n'était en étafi^ *^' »^ * vécTi ?m'^
décrit ont ^'^^,®^^ ^ ^ <1» » i'Montf, et des bordes nomades
LIVS^^^^ le vLiîL^ «^"ff^r^av^llf tiennes, les Indiens à

^^' ***^<^»nent d«« *^ ^ ^i cache wlt^ Personnages de ses
rééi

^ "^^^ tous lesseni f^^^^'^^^^^^Sigesdesludiei

iPipnmnrie Hk.^rst'a/k --^ *<^***^'aste8 déserta do TAnvériq
Anvériqtt«',

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/curumillaoaimagoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.